

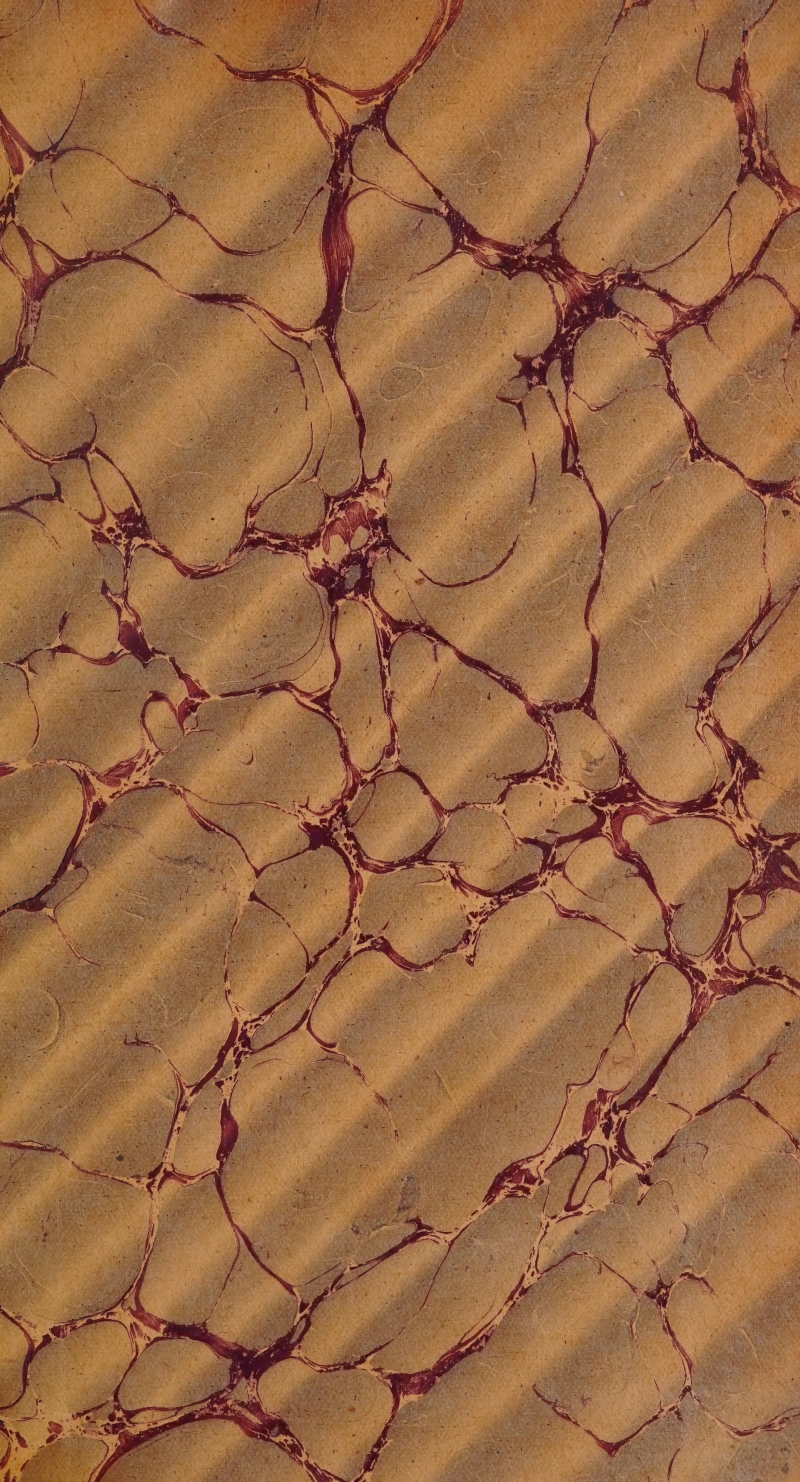
3.21.'02
Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.

Division BS2332

Section D45

Shelf

Number



AUTHENTICITÉ ET DATE

DES

LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

*L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction
et de reproduction du présent ouvrage.*

*Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois
en octobre 1900.*

AUTHENTICITÉ ET DATE

DES

LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

ÉTUDE CRITIQUE DE L'HISTOIRE
DES ORIGINES DU CHRISTIANISME DE M. RENAN

PAR

Gustave DESJARDINS



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

AUTHENTICITÉ ET DATE

DES

LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

On ne saurait nier que, grâce à l'esprit d'investigation et de critique qui caractérise notre époque, le champ des connaissances humaines ne se soit, de nos jours, singulièrement étendu. Nous avons vu naître et grandir des sciences ignorées jusque-là. D'autre part, on a rectifié et développé les résultats acquis par nos devanciers et souvent, avec des matériaux inutilisés ou dédaignés par eux, on a élevé de superbes édifices.

L'exégèse n'était assurément pas chose inconnue; l'interprétation plus ou moins critique des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament a fait couler, dans le passé, des flots d'encre et de paroles, à peu près en pure perte cependant, si l'on en croit une école toute moderne. C'est que la vraie méthode n'était pas trouvée; sa découverte daterait seulement d'hier.

Il en serait de l'exégèse comme de la philolo-

gie. Quoi de plus vain et de plus impertinent que les fantastiques déductions des philologues d'autrefois ! Mais, depuis que leurs successeurs ont mis le pied dans le bon chemin, quel espace n'ont-ils pas parcouru en peu d'années ! Ils ont expliqué l'origine, les déviations et les progrès des langues et apporté à l'histoire de l'humanité un contingent inattendu de lumière. Ainsi, ces réformateurs de l'exégèse, rejetant d'inutiles subtilités où la théologie tenait trop de place, se seraient établis enfin sur un terrain solide et, pour la première fois, nous auraient rendu de la genèse de la religion chrétienne un compte raisonné.

Le mouvement dont il s'agit, né au siècle dernier, s'est d'abord développé en Hollande, en Allemagne et en Angleterre sans attirer beaucoup l'attention ; il fit plus de bruit dans la suite à l'Université de Tubingue ; les protestants libéraux de Strasbourg commencèrent à le propager en France. Il ne paraissait pas néanmoins devoir, dans notre pays, sortir d'un cercle restreint, lorsque M. Renan, entraîné dans son orbite, sut intéresser à la discussion le grand public.

Laissant de côté toute préoccupation confessionnelle, M. Renan a surtout cherché à mettre en relief les conséquences de cette rénovation de l'exégèse pour l'histoire. Mais, au lieu de composer des dissertations fastidieuses qui n'auraient

pas tardé à dégoûter les lecteurs, il conçut un dessein plus original et plus hardi, pour l'exécution duquel il ne fallait pas moins que les ressources d'une vaste érudition et d'une imagination fertile : il entreprit de faire passer sous leurs yeux un tableau vivant des premiers siècles de l'Église, ordonné d'après les principes posés par ceux dont il s'était fait le disciple et peint avec des couleurs nouvelles. C'est l'objet de son ouvrage sur les origines du christianisme (1).

Jamais livre n'a soulevé de plus ardentes polémiques. La mort de l'auteur les a assoupies, et je n'ai pas l'intention de les réveiller. Mais je pense que le moment est venu d'établir le bilan de ce que les innombrables publications de cette moderne école exégétique ont fait gagner à la science historique. La synthèse présentée par M. Renan répond-elle à la réalité? Le système qu'il a construit avec les matériaux accumulés par ses initiateurs mérite-t-il de prendre la place des solutions jusqu'ici acceptées? Je me propose d'examiner ces questions dans les pages qui vont suivre, en m'attachant surtout à l'étude de la date et de l'authenticité des livres apostoliques.

(1) *Vie de Jésus*, 1891, — *Les Apôtres*, 1866, — *S. Paul*, 1888, — *L'Antéchrist*, 1873, — *Les Évangiles*, 1877, — *L'Église chrétienne*, 1879, — *Marc-Aurèle*, 1891. — *Index général* qui a groupé ces sept volumes en un ouvrage sous le titre de *Histoire des origines du christianisme*, 8 vol. in-8°.

PREMIÈRE PARTIE

UN

NOUVEAU SYSTÈME D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

UN

NOUVEAU SYSTÈME D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA QUERELLE DE LA CIRCONCISION

NOUVEAU TABLEAU DES PREMIERS TEMPS DE L'ÉGLISE

Les historiens qui jusqu'ici avaient tracé le tableau des origines du christianisme ne dissimulaient pas que l'Église se fût fondée au milieu de toutes sortes de difficultés, de luttes et de persécutions : les Juifs l'avaient poursuivie d'une haine ardente, elle était suspecte aux Romains, sa doctrine rebutait la raison humaine, la sévérité de sa morale révoltait les passions de la nature ; et, comme si ce n'était pas assez de ces obstacles pour entraver sa diffusion, de ses entrailles mêmes avaient surgi des traîtres pour la déchirer et mettre son existence en péril. Mais, du moins, ils nous la montraient au feu du combat comme une phalange serrée autour de ses chefs, rejetant de son sein les éléments impurs et, forte de sa foi, de son unité et de sa discipline, résistant aux assauts de l'ennemi.

M. Renan (1) place sous nos yeux un tout autre spectacle : cette foi, cette unité, cette discipline n'existaient pas ; bien loin d'avoir un seul esprit et un seul cœur, les membres de la primitive Église ne s'entendaient ni ne s'aimaient entre eux. Que parlait-on de traîtres obscurs ? Les chefs eux-mêmes étaient divisés et se poursuivaient les uns les autres avec acharnement. Jésus, leur maître, n'avait point d'ailleurs laissé un corps de doctrine : de beaux préceptes de morale, des paraboles souvent obscures, des légendes de miracles, voilà tout ce qui restait de lui. Il ne s'était même pas prononcé sur une question capitale : avait-il voulu fonder une religion nouvelle se suffisant à elle-même, ou s'était-il proposé seulement une rénovation du judaïsme ? Il ne l'avait pas dit clairement. Ceux de ses disciples qui avaient été le plus avant dans son intimité, et qu'on appelait *les apôtres*, entendaient demeurer juifs. — Tout à coup, un homme, hostile jusqu'alors au nom de Jésus, se rallie à l'Église, et voilà que ce dernier venu, au lieu de se soumettre à l'enseignement de ses aînés, prétend interpréter à sa manière la doctrine du Maître et leur imposer ses vues. Génie ardent et ambitieux, esprit élevé et vaste, il ne se propose rien moins que d'englober toutes les nations dans la société nouvelle et il ne recule pas devant une rupture complète avec le judaïsme pour atteindre ce but grandiose. De là, entre ce novateur et les apôtres, une lutte dont la persécution de Néron et l'incendie de Jérusalem purent seules atténuer la vivacité. Puis les survivants de ces terribles catastrophes se rappo-

(1) Renan, *Vie de Jésus*, — *Les Apôtres*, — *S. Paul*, — *L'Antéchrist*, — *Les Évangiles*.

chèrent, des conciliateurs s'interposèrent, on arriva à une entente et on essaya d'effacer la trace des discordes passées. Dans ce sentiment, on inaugura, par la composition des *Actes des apôtres*, un système d'exposition des faits où l'animosité fait place à la bienveillance, où les divergences se fondent dans l'accord. — M. Renan trouve ce système fade. Il est certain que sa manière d'écrire l'histoire ecclésiastique est plus piquante. La vérité y gagne-t-elle? Voilà la question qu'il s'agit d'examiner, en dehors, bien entendu, de toute préoccupation favorable ou contraire à une opinion religieuse quelconque.

OÙ SONT LES PREUVES DE CE SYSTÈME?

Le premier mouvement de celui qui lit l'ouvrage de M. Renan est de courir aux pièces justificatives pour voir de quels documents l'auteur tire ce surprenant récit. De documents, il n'y a pas l'ombre. Les innombrables exégètes auxquels il renvoie dans ses notes n'en citent pas davantage. Il ne s'est produit pour cette branche de nos connaissances aucune de ces découvertes qui ont fait événement dans l'histoire de certaines sciences. On n'a exhumé de la poussière des siècles aucun témoin ignoré qui nous révèle des choses inédites. Nous sommes toujours en présence des seuls textes qui ont déjà exercé la sagacité de nos devanciers.

Comment donc alors se peut-il faire que tout soit changé dans l'appréciation des personnes qu'ils nous dépeignent et des faits qu'ils nous rapportent? Le voici: c'est qu'autrefois on les lisait mal et qu'on avait l'esprit imbu de préjugés théologiques, scolastiques,

traditionnels qui faussaient le jugement et émoussaient le sens critique. Secouez ces écailles de vos yeux, ne prenez conseil que de la raison libre, et vous verrez clair.

AFFAIRE DE LA CIRCONCISION

Étudiez ainsi la querelle de la circoncision, à laquelle M. Renan, suivant en cela l'école protestante de Tubingue, a donné une importance énorme (c'est même cette affaire qui a servi de fondement à l'édifice qu'il a bâti). L'histoire ecclésiastique racontait que ce fut une controverse suscitée par quelques faux frères, qui troubla un moment la chrétienté d'Antioche et qui fut bientôt apaisée par l'accord des apôtres. Si l'on examine les textes, on voit à la vérité que les *Actes* rédigés par S. Luc (1) présentent les faits sous ce jour ; mais, dit M. Renan, pour qui sait lire sans parti pris, le chapitre II de l'épître aux Galates rapporte tout autre chose. Il montre S. Paul en lutte avec l'Église de Jérusalem, attaquant S. Pierre, poursuivi par S. Jacques et animé contre ses adversaires d'une haine violente. La constatation de ce premier point conduit à des découvertes curieuses et qu'on s'étonne vraiment de n'avoir pas faites encore. On aurait dans le Nouveau Testament même les monuments de cette lutte. Toutes les invectives qu'on croyait, dans les épîtres de S. Paul, dirigées contre des faux frères, s'adresseraient en réalité à S. Jacques et à ses adhérents, et les épîtres de S. Jacques et de S. Jude et même l'apocalypse de S. Jean contiendraient la réplique de ces derniers. — S'il en était ainsi, l'Église catholi-

(1) *Act.*, xv.

que ne remonterait pas aux apôtres, et l'unité dans le dogme, la hiérarchie et la discipline ne daterait que d'une époque évidemment postérieure. La question, on le voit, est capitale. Il convient donc de s'y arrêter tout d'abord et de l'étudier attentivement. Mais auparavant mettons les pièces du procès sous les yeux du lecteur.

AFFAIRE DE LA CIRCONCISION, D'APRÈS S. LUC

D'après S. Luc, « des Chrétiens de Judée, venus à Antioche, commencèrent à y enseigner que, pour être sauvés, les Gentils devaient se faire circoncire selon la loi de Moïse ; c'est-à-dire que, pour devenir parfait chrétien, il était nécessaire de se faire juif d'abord, de pratiquer toutes les observances légales imposées aux Israélites, et puis d'obéir en même temps aux préceptes émanés de Jésus-Christ. Une telle doctrine mit la chrétienté d'Antioche en grande rumeur, et Paul et Barnabé s'élevèrent fortement contre elle. Pour en finir, l'Église résolut que ces derniers, accompagnés de plusieurs frères du parti adverse, iraient à Jérusalem soumettre la question aux apôtres et aux anciens.

« Ils partent, escortés par les fidèles jusqu'au dehors des portes d'Antioche. Ils traversent la Phénicie et la Samarie, s'arrêtant le long de la route dans toutes les chrétientés pour raconter la conversion des Gentils et s'en réjouir avec elles, et ils arrivent à Jérusalem.

« Ils sont accueillis dans la ville sainte par l'Église assemblée, les apôtres et les anciens, et ils leur annoncent les grandes choses qu'ils ont accomplies par la

grâce de Dieu. Parmi les assistants se trouvaient des pharisiens qui avaient embrassé la foi. Ceux-ci critiquèrent la doctrine de Paul et de Barnabé et prétendirent qu'il fallait circoncire les Gentils et leur prescrire l'observation de la loi de Moïse. De l'avis des apôtres et des anciens, la question est mise en discussion.

« Après un vif débat, Pierre se lève et, prenant la parole, s'exprime ainsi : « Mes frères, vous « savez « qu'il y a déjà longtemps que le Seigneur m'a choisi « pour faire entendre aux Gentils la bonne nouvelle « et que les Gentils y ont cru. Dieu, qui connaît les « cœurs, a témoigné, en leur donnant comme à nous « le Saint Esprit, qu'il ne faisait aucune différence « entre eux et nous et que la foi avait suffi à purifier « nos cœurs. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous « Dieu en chargeant la tête des disciples d'un joug « que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons pu porter? C'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que « nous croyons être sauvés de même que les Gentils. »

« Il se fit alors un grand silence dans l'assemblée, et Barnabé, puis Paul, recommencèrent à raconter combien de miracles et de prodiges parmi les Gentils Dieu avait opérés par eux.

« Quand ils eurent fini, Jacques, parlant à son tour, dit : « Écoutez, mes frères; Simon vient de nous « exposer comment, dès le principe, Dieu, répandant « sa grâce sur les Gentils, a voulu s'en former un peuple qui rendît gloire à son nom. Et cela est d'accord « avec les paroles des prophètes, car il est écrit : — « Je reviendrai et je rebâtirai le tabernacle de David « qui est tombé; je le tirerai de ses ruines et je le

« relèverai, afin que le reste des hommes et toutes les
« nations sur lesquelles mon nom a été invoqué cher-
« chent le Seigneur. Ainsi parle, ainsi fait le Seigneur.
« — De toute éternité, Dieu connaît son œuvre. C'est
« pourquoi mon opinion est qu'il ne faut pas inquié-
« ter ceux des Gentils qui se convertissent à Dieu, mais
« qu'il faut leur mander de s'abstenir des souillures
« des idoles, de la fornication, de la chair des animaux
« étouffés et du sang. Quant à Moïse, il a depuis long-
« temps, dans toutes les villes, des fidèles qui ensei-
« gnent ses préceptes dans les synagogues, où on les
« lit tous les jours de sabbat. »

« Les apôtres, les anciens et toute l'Église décidè-
rent alors de choisir parmi les assistants des délégués
et d'envoyer, avec Paul et Barnabé, Jude Bar-Sabas
et Silas qui étaient les principaux d'entre les frères,
aux chrétiens d'Antioche avec la lettre suivante : « Les
« apôtres et les anciens, vos frères, à vous, frères
« d'entre les Gentils qui êtes à Antioche, en Syrie et
« en Cilicie, salut. Comme nous avons appris que quel-
« ques-uns d'entre nous, sans mission d'ailleurs, vous
« ont agité par leurs discours et ont troublé vos âmes,
« nous tous, réunis en assemblée, avons décidé de
« choisir des délégués et de vous les envoyer avec nos
« très chers Barnabé et Paul qui ont livré leur vie pour
« le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous vous
« avons donc adressé Jude et Silas qui vous rapporte-
« ront de vive voix ce que nous vous écrivons ici, à savoir
« qu'il a paru expédient à l'Esprit Saint et à nous de
« ne pas vous charger au delà de ce qui est nécessaire :
« il suffira donc que vous vous absteniez des viandes
« immolées aux idoles, du sang, de la chair des ani-

« maux étouffés et de la fornication ; en vous gardant
 « de ces choses, vous ferez bien. *Valete.* » Les délé-
 gués, quittant Jérusalem, descendirent à Antioche,
 où ils remirent l'épître aux fidèles assemblés que cette
 décision consolante remplit de joie. »

AFFAIRE DE LA CIRCONCISION D'APRÈS S. PAUL

Que dit maintenant de son côté l'auteur de l'épître
 aux Galates (1) ? « Je montai à Jérusalem avec Bar-
 nabé. Nous emmenions Titus avec nous. Je faisais ce
 voyage pour obéir à une révélation. Là, je soumis
 l'évangile que je prêche aux Gentils à l'examen des
 fidèles et notamment de ceux qui semblaient avoir de
 l'autorité, dans la crainte de courir ou d'avoir couru
 pour rien. Titus, qui m'accompagnait et qui était gen-
 til, ne fut pas contraint de se faire circoncire. Les dif-
 ficultés venaient de faux frères furtivement introduits
 pour se livrer, dans le désir de nous réduire en servi-
 tude, à l'inquisition de notre liberté que nous avons
 dans le Christ Jésus. Mais nous n'avons pas voulu,
 même un instant, nous assujettir à leur domination,
 afin que la vérité de l'évangile demeurât parmi vous.
 Quant à ceux qui paraissaient avoir de l'autorité
 (quels ils furent autrefois, peu m'importe, Dieu ne fait
 pas acception de la personne de l'homme), ils ne
 m'opposèrent rien. Au contraire, voyant que l'évan-
 gile du prépuce m'avait été confié, comme à Pierre
 celui de la circoncision (car celui qui a aidé Pierre
 dans l'apostolat de la circoncision m'a secondé parmi
 les Nations), et reconnaissant la grâce qui m'a été
 donnée, Jacques, Pierre et Jean, qui paraissaient être

(1) *Gal.*, II.

les colonnes de l'Église, me donnèrent la main ainsi qu'à Barnabé en signe de communion, et il fut convenu que nous prendrions, nous, le département des Gentils, et eux, celui des circoncis. Ils nous demandèrent seulement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu grand soin de faire. »

COMPARAISON DES VERSIONS DE S. LUC ET DE S. PAUL

Comparons maintenant les deux textes, en remarquant préalablement que S. Paul ne se propose pas, comme S. Luc, d'écrire l'histoire de ces événements; il y fait seulement allusion. Par conséquent, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il expose ce qui s'est passé avec le même ordre et avec le même détail.

La cause du voyage de Paul et de Barnabé était, d'après S. Luc, un différend qui troublait l'Église d'Antioche : des Juifs venus de Jérusalem voulaient obliger les Gentils à se faire circoncire; Paul et Barnabé s'y opposèrent. Pour résoudre la question, l'Église renvoya les deux partis devant les apôtres dans la ville sainte. — Dans la lettre de S. Paul, il est question de faux frères qui ont voulu supprimer la liberté des Gentils devenus chrétiens; et, comme il prononce à ce propos le mot de circoncision, on voit qu'ils'agit bien de la même affaire. Il dit en outre qu'il voulait soumettre sa doctrine aux autres apôtres; seulement il ne parle pas de la mission qu'il aurait reçue de l'Église d'Antioche : c'est en vertu d'une révélation qu'il s'est mis en route. Y a-t-il contradiction? Il me paraît téméraire de l'affirmer. Cela prouve seulement que S. Paul n'a accepté l'invitation des chrétiens d'Antioche que sous l'impulsion d'un mouvement intime.

S. Luc nous montrait les délégués comparaissant, devant les fidèles à Jérusalem et discutant avec leurs adversaires. Ces derniers étaient des Juifs qui, avant d'embrasser le christianisme, appartenaient à la secte des pharisiens et en avaient conservé l'esprit. Après un long débat, S. Pierre parla en faveur de S. Paul. Pour conclure, S. Jacques proposa une résolution en vertu de laquelle les Gentils seraient déchargés des observances purement légales et obligés seulement à se préserver des souillures idolâtriques. — S. Paul ne rend pas compte de l'assemblée, mais il ressort de ses paroles qu'il a exposé sa doctrine devant les fidèles de Jérusalem et notamment, ajoute-t-il, devant les autorités de l'Église. Il ne pouvait évidemment le faire que dans une réunion générale, et il va de soi qu'il devait surtout attacher de l'importance à l'avis des apôtres.

Dans la rédaction du procès-verbal de cette assemblée, on surprendrait, d'après M. Renan, S. Luc en flagrant délit de falsification historique. Afin de prouver que l'accord a toujours régné entre les apôtres, l'auteur des *Actes* aurait imaginé de mettre dans la bouche de Pierre et de Jacques lui-même les arguments de la thèse de Paul, péchant ainsi non seulement contre la vérité, mais encore contre la vraisemblance. La réalité, assure M. Renan, fut tout autre : on disputa avec âpreté et on se quitta sans rien conclure ; et la preuve, c'est que, après cette réunion, les deux partis se conduisirent comme auparavant, Paul ne tenant aucun compte de la soi-disant décision proposée par Jacques, et ses ennemis, sous la conduite de ce dernier, continuant à lui faire la guerre.

Si cela est, nous ne manquerons pas de trouver, dans le passage de l'épître aux Galates cité plus haut, un tableau tout à fait différent de celui tracé par S. Luc : Paul va nous dépeindre sans doute la vivacité de la controverse qu'il soutint à Jérusalem contre les apôtres et les désignera comme ses adversaires. Mais l'épître ne nous parle que de concorde. « J'ai soumis, dit-il, mon évangile aux apôtres, aux colonnes de l'Église de Jérusalem, et l'on n'y a rien trouvé à redire. Au contraire, reconnaissant la grâce qui m'a été donnée, Pierre, Jacques et Jean m'ont tendu la main ainsi qu'à Barnabé, en signe de communion. » Où sont donc cette lutte et cette aigreur ? Évidemment ce n'est pas contre ces trois apôtres que Paul a dû combattre. Contre qui alors ? Mais il l'indique expressément : « contre des faux frères qui se sont insinués dans l'Église. » Ne sont-ce pas là les pharisiens convertis dont parlait S. Luc ? « Quelques-uns des assistants qui, avant d'embrasser la foi, avaient appartenu à la secte pharisaïque, se levèrent et dirent que la circoncision et l'observation de la loi de Moïse étaient obligatoires. » Le tableau de l'assemblée de Jérusalem, présenté par M. Renan d'après les exégètes protestants de Tubingue, est donc de pure fantaisie, et l'on ne peut relever dans l'épître de S. Paul un seul trait qui contredise les indications fournies par S. Luc.

Du moins, dit M. Renan, il est certain que la lettre envoyée par l'Église de Jérusalem à celle d'Antioche n'a pas existé, puisque S. Paul n'en fait pas mention. Mais, comme l'apôtre ne se proposait pas du tout, dans l'épître aux Galates, d'exposer le récit de l'affaire de la circoncision, il n'y a pas lieu de s'éton-

ner que, ne traitant pas de l'ensemble, il passe sous silence un détail. Si l'on veut bien réfléchir un instant, il est absolument invraisemblable que, dans la circonstance, une lettre n'ait pas été écrite. L'Église d'Antioche en effet avait posé une question à l'Église de Jérusalem : celle-ci devait nécessairement lui répondre.

Mais, ajoute-t-on, si une décision de ce genre avait été prise, S. Paul s'y serait conformé, et il n'en a cure. Il faut n'avoir pas regardé le chapitre VIII de la première épître aux Corinthiens pour soutenir une pareille thèse. Dans ce morceau, distinguant entre les idolâtres convertis qui attachent à la chair immolée aux faux dieux une idée superstitieuse, et ceux qui, considérant l'idole comme un néant et les sacrifices comme sans valeur, ne pensent pas que la chair qui en provient diffère de toute autre viande de boucherie, il déclare que les uns et les autres doivent s'en abstenir, les premiers pour ne contracter aucune souillure idolâtrique, les seconds pour ne pas scandaliser les faibles. Est-ce méconnaître une loi que d'en justifier l'observation par des motifs divers ?

SUITES DE L'AFFAIRE DE LA CIRCONCISION À ANTIOCHE

La querelle de la circoncision eut une suite à Antioche même (1). Pierre se rendit dans cette ville. Il ne fit d'abord aucune difficulté de manger avec les Gentils, ce qui prouve que S. Luc, dans le récit de l'assemblée de Jérusalem, n'avait pas forcé les couleurs, en le montrant d'accord avec Paul sur la question des observances légales. Mais des chrétiens de l'entourage de Jacques et partisans de la circoncision

(1) *Gal.*, II.

étant venus, il cessa de participer à ces repas (où il n'est point dit du tout qu'on usât des aliments interdits) (1), entraînant par son exemple les autres Juifs et jusqu'à Barnabé à se séparer de leurs frères. Paul lui fit publiquement reproche de cette conduite, et bien qu'il ne le dise pas précisément, on doit conclure de l'ensemble de son récit que Pierre vint aussitôt à résipiscence.

Ce fut donc un incident sans grande importance : on s'est du moins jusqu'à ce jour accordé à le considérer ainsi; et c'est ce qui explique que S. Luc ne s'y soit pas arrêté. Quant à S. Paul, s'il s'est étendu assez longuement sur ce détail, ce n'est pas tant pour le fait en lui-même que parce qu'il y trouve un argument en faveur de la thèse qu'il défend dans l'épître aux Galates. Il s'agit pour lui, comme on le verra plus loin, d'établir qu'il est l'égal des autres apôtres. Il ne pouvait mieux le prouver qu'en montrant qu'il avait eu assez d'autorité pour faire la leçon à Pierre lui-même.

Qu'étaient ces chrétiens venus de Jérusalem? D'après M. Renan, Jacques, apprenant ce qui se passait à Antioche, avait aussitôt envoyé des délégués pour rappeler Pierre à son devoir et le soustraire à l'influence de Paul. Le texte de l'épître aux Galates est loin d'être aussi explicite. Il dit simplement que ces Juifs étaient de l'entourage de Jacques; l'idée de mission ne ressort pas expressément des termes qu'il emploie (2). Mais admettons qu'ils aient été envoyés.

(1) On sait que les Juifs contractaient une souillure en mangeant avec des incirconcis.

(2) Πρὸ τοῦ γὰρ ἔλθῃν τινὰς ἀπὸ Ἰακώβου. Il n'y a pas : τινὰς ἔλθῃν ἀπὸ Ἰακώβου, mais ἔλθῃν τινὰς ἀπὸ Ἰακώβου. C'est à τινὰς qu'est lié ἀπὸ Ἰακώβου et non à ἔλθῃν.

Pourquoi? c'est ce qu'il faudrait savoir, et rien ne dit que ce fût pour combattre S. Paul. Ils pouvaient venir pour recueillir ces aumônes que les frères de la ville sainte réclamaient à l'apôtre des Gentils, ou pour tout autre motif.

L'assemblée de Jérusalem avait, à la vérité, décidé que les païens convertis ne seraient pas contraints de vivre judaïquement, mais elle n'avait exempté les Juifs devenus chrétiens d'aucune des prescriptions mosaïques. Si les envoyés de Jacques étaient d'anciens pharisiens, ils durent se scandaliser de trouver Pierre à la table des Gentils. Pierre lui-même, on l'a vu, hésita un moment sur la conduite à tenir.

La question était en effet fort délicate et d'importance singulière. Se figure-t-on une religion où les fidèles vivraient en deux cultes absolument séparés, et où l'apôtre lui-même, s'il était juif au milieu d'une église de Gentils, aurait dû, dans la vie sociale, s'isoler des néophytes qu'il avait prêchés et convertis? Si donc l'on pouvait admettre que dans une église composée entièrement d'éléments juifs les fidèles n'abandonnassent rien du rigorisme légal, il est clair que, dans une église mixte, la barrière entre les Israélites et les Gentils devait tomber. C'est ce que Pierre et Paul, à Antioche, avaient compris.

SUITES DE L'AFFAIRE DE LA CIRCONCISION EN GALATIE

Qu'il y ait eu des Juifs convertis rêvant d'unir les Hébreux et les Gentils dans le judaïsme au lieu de les fondre dans le christianisme, cela n'est pas douteux et on le savait. Mais qu'un apôtre se soit proposé cet idéal, voilà qui est nouveau et qui serait énorme. C'est

cependant le rôle que M. Renan, d'après l'école protestante de Tubingue, attribue à Jacques, qui aurait organisé dans les églises de Paul une contremission pour battre en brèche sa personne et sa doctrine. D'Antioche ces émissaires se seraient répandus dans la Galatie, et Paul dut se défendre contre leurs attaques.

Nous aurions son plaidoyer dans la lettre aux Galates. Il résulte de cette épître que les chrétiens de la Galatie furent troublés par les manœuvres de Juifs dont l'apôtre n'indique ni le nom ni l'origine. Ils prétendaient que, pour être sauvés, les chrétiens devaient se faire circoncire et observer les prescriptions mosaïques. L'apôtre les réfute, en établissant que le principe du salut est dans la foi en Jésus-Christ et non dans les œuvres de la loi (1). Ses adversaires, pour infirmer son autorité, insinuèrent sans doute que, n'ayant pas, comme les autres disciples, vécu avec le Sauveur, sa doctrine n'avait pas été puisée à une source aussi pure et que son apostolat ne présentait pas le même caractère. On peut du moins le conjecturer d'après l'argumentation de Paul qui établit : 1° qu'il n'a reçu sa mission d'aucun homme, pas même des apôtres, mais du Christ lui-même qui lui est apparu après sa résurrection (2); 2° que son enseignement n'en est pas moins de tous points semblable à celui des apôtres et que ceux-ci l'ont reconnu; 3° qu'il est en parfaite communion avec eux et notamment avec Jacques (3). Si donc, après cela, les troubles des Églises de Galatie avaient été fomentés par ce dernier, cette conduite

(1) *Gal.*, II, 16 et seq.

(2) — I, 11, 12.

(3) — II, 6-9.

eût été celle d'un menteur et d'un traître, et Paul n'aurait pas manqué de dire ce qu'il en pensait. Il s'agit donc encore là de ces « faux frères qui se sont faufileés dans l'Église » et qu'il a soin de bien distinguer des véritables apôtres. Ce sont eux qu'il retrouvera à Corinthe et qu'il qualifiera de faux apôtres, d'artisans de fourberies, de ministres de Satan. Ce sont les sectaires pharisiens de l'assemblée de Jérusalem qui n'avaient reçu, comme le remarque la lettre aux chrétiens d'Antioche, aucune mission de l'Église ; ce sont les premiers des hérétiques.

ÉPÎTRES DE S. JUDE ET DE S. JACQUES

Mais, va dire la nouvelle école exégétique, si l'on peut hésiter à reconnaître Jacques dans les adversaires dont S. Paul s'occupe dans ses épîtres, on ne saurait douter que l'apôtre des Gentils ne fût directement visé dans les lettres de Jacques et de Jude et dans l'apocalypse de Jean. Nous consacrons plus loin un chapitre spécial à ce dernier écrit.

Commençons par l'épître de Jude. Est-ce sérieusement qu'on peut voir en Paul un de ces hommes qui, dit S. Jude, nient que Jésus-Christ soit le Maître et le Seigneur, en Paul qui ne voulait se prévaloir que d'une seule science : celle de Jésus et de Jésus crucifié ? Je croirais faire injure au lecteur en m'arrêtant à lui démontrer avec preuves à l'appui que, pour croire que c'est de S. Paul qu'il est question dans ces imprécations contre des impies, aux mœurs infâmes, blasphémateurs, suivant la voie de Caïn, bouffis d'orgueil, vivant dans la crapule, descendus au rang d'animaux, il faudrait qu'il y fût désigné en toutes lettres et que,

dans ce cas, l'œuvre dont il s'agit devrait être rejetée comme un abominable factum, mis sous le nom de S. Jude par un calomniateur éhonté.

Il en serait tout autrement de l'épître de S. Jacques. Là, il n'y a pas d'invectives inapplicables à un apôtre et, si S. Paul n'est pas nommé, il est indiqué si clairement qu'on ne saurait s'y tromper. C'est du moins l'avis de l'école protestante de Tubingue. Disons d'abord que cette épître a eu une singulière fortune. Au temps de la Réforme, Luther la traita d'*épître de paille*, parce qu'elle gênait sa théorie du salut par la foi sans les œuvres, et que les catholiques s'en servent pour établir l'existence, dès les temps apostoliques, de deux sacrements : la confession et l'extrême onction. « Qu'advierait-il des livres bibliques, dit avec raison M. le pasteur Michel Nicolas, si chaque théologien se donnait la liberté de rejeter du canon les parties dont l'enseignement ne s'accorde pas avec ses opinions particulières(1) ? » La nouvelle école exégétique a remis en honneur l'épître rejetée par Luther et en a fait au contraire l'un des fondements de son système historique. En agissant ainsi, est-elle aussi étrangère à toute préoccupation confessionnelle qu'elle veut bien le dire ? Je ne demande pas mieux que de le croire. En tous cas, si elle paraît jeter par-dessus bord certains préjugés des fondateurs du protestantisme, c'est au profit du principe fondamental de la Réforme. Car, s'il est démontré qu'il n'a existé aucune unité dans l'enseignement apostolique et que les premiers propagateurs du christianisme

(1) Nicolas. *Etudes critiques sur la Bible, Nouveau Testament*. Paris, 1864, in-8°, p. 224.

ont eu des théologies différentes et même opposées, il est certain que le protestantisme, loin d'être une nouveauté, est contemporain de l'établissement de la religion de Jésus et inhérent au fond de son essence, et que S. Paul, comme le remarque M. Renan, est le premier et le plus grand des protestants.

Mais laissons là les points de vue théologiques et les conséquences que les siècles postérieurs ont pu tirer des faits dont nous nous occupons : il ne s'agit pour nous que d'histoire. Voyons donc l'épître de S. Jacques. Elle est adressée aux Juifs du monde entier, à ceux de la circoncision, comme dit S. Paul, et son sujet est la définition de la religion pure et sans tache (1). Voilà la question même qui se débattait devant l'assemblée de Jérusalem. Ce n'est pas tout ; S. Paul résumait toute sa doctrine dans une seule formule : le salut se fait par la foi et non par les œuvres. D'après S. Jacques, la foi sans les œuvres ne sert de rien pour le salut (2). Si nous nous en tenons là, il faut convenir que nous sommes en présence de deux enseignements opposés l'un à l'autre et par conséquent de deux adversaires.

Mais entendons-nous bien : de quelles œuvres parle S. Paul ? S'agit-il des œuvres du christianisme que prêche l'apôtre ? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de démontrer que cela ne peut être. On n'a pas encore vu de prédicateur donnant à son auditoire des règles de conduite et ajoutant, en manière de conclusion, qu'il est du reste parfaitement inutile de les suivre.

(1) *Jac.*, 1, 27.

(2) — 11, 14, 17, 26.

Sont-ce les œuvres de justice et de miséricorde qu'il repousse ? Mais si je tentais d'établir que personne n'a tracé de la perfection morale un idéal plus élevé que ne l'a fait S. Paul, on me reprocherait avec raison de m'arrêter à un lieu commun rebattu depuis dix-huit siècles. Personne ne conteste que les épîtres de l'apôtre des Gentils ne soient le code pratique de toutes les vertus.

Il est ici question de toute autre chose : des pharisiens devenus chrétiens prétendent que la foi en Jésus-Christ ne suffit pas pour être sauvé et qu'il y faut ajouter... quoi ? des œuvres exclusivement juives, c'est-à-dire un ensemble de prescriptions rituelles qui n'ont rien à démêler avec les éternels principes de la morale divine et humaine et dont l'objet était de faire des descendants d'Abraham un peuple à part. C'est là ce que S. Paul repousse ; et de la loi mosaïque il ne veut garder pour les Gentils que les commandements qui règlent les devoirs de l'homme envers Dieu et envers le prochain.

Puisque S. Jacques est l'adversaire de S. Paul et le coryphée des sectaires qui se proposent d'asservir les chrétiens au joug pharisaïque, il ne va pas manquer, à cette double question : quelle est la religion pure et sans tache, de quelles œuvres la foi doit-elle être accompagnée ? il ne va pas, dis-je, manquer de répondre, puisque tout le litige est là, que c'est de l'observation de la loi mosaïque et de toutes ses prescriptions relatives aux aliments, aux purifications, à la circoncision, au sabbat, etc., en un mot de la pratique de tout ce qui fait le juif. Et surtout, il ne va pas demeurer dans le même ordre d'idées que S. Paul et ne

nous parler que d'œuvres morales, d'actes de vertu indépendants de toute observance rituelle.

Eh bien ! à cette question qui appelle une solution décisive et topique : « quelle est la religion immaculée ? » que répond-il ? Le voici : « la religion pure et sans tache devant Dieu le Père, c'est de visiter les orphelins et les veuves et de se préserver de toute souillure du siècle (1). » — « Ne vous conformez pas à l'esprit du siècle (2), disait S. Paul, ... ne lui empruntez même pas sa sagesse (3), ... le Christ s'est livré pour nous arracher à ce siècle mauvais (4), etc. » N'est-il pas au moins singulier que les soi-disant adversaires tiennent le même langage ?

Et, quand Jacques énumère les actes qui doivent accompagner la foi, où prend-il ses exemples ? Est-ce parmi les innombrables œuvres ordonnées par le Lévitique ? Non. Il les choisit uniquement dans le Décalogue, cette loi qui est l'expression de la morale universelle : « tu aimeras ton prochain comme toi-même, tu ne commettras point d'adultère, ... tu ne tueras point, etc. (5). » Il y a mieux : S. Paul établissait, pour montrer la supériorité de la foi sur les œuvres mosaïques, que Dieu avait justifié Abraham à cause de sa foi quatre cent trente ans avant que la loi ne fût promulguée ; cette dernière n'était donc pas indispensable au salut (6). Jacques y contredit-il ? ils'en faut. « Abraham a cru, et cette foi lui fut imputée à justice (7), »

(1) *Jac.*, I, 27.

(2) *Rom.*, XII, 2.

(3) *I Cor.*, II, 6.

(4) *Gal.*, I, 4.

(5) *Jac.*, II, 8, 11.

(6) *Gal.*, III, 6 ; — *Rom.* IV.

(7) *Jac.*, II, 23.

répète-t-il après S. Paul. Seulement il ajoute qu'Abraham ne s'est pas contenté d'un mouvement intime de l'esprit et du cœur, ni de simples paroles, mais qu'il y a joint un acte (1). C'était le cas ou jamais de parler au moins de la circoncision que le patriarche avait pratiquée sur Isaac. Il n'en dit mot cependant, et cette œuvre, qu'il indique comme ayant exprimé la foi d'Abraham, est l'offrande de son fils. Mais ce qui suit dans l'épître de S. Jacques est encore plus remarquable. « De même, ajoute-t-il, Rahah la courtisane, n'est-ce pas par les œuvres qu'elle fut justifiée, lorsqu'elle reçut les espions d'Israël et qu'elle les fit évader (2)? » Est-ce que par hasard l'action de Rahah était une œuvre légale ?

Qu'est-ce à dire ? Jacques, s'adressant au parti de la circoncision, pour rétorquer les arguments de Paul et prouver la nécessité de se soumettre aux observances mosaïques, ne trouverait dans tout l'Ancien Testament que deux faits à citer, et de ces deux faits l'un serait l'acte d'un patriarche qui vécut plusieurs siècles avant la promulgation de la loi, l'autre celui d'une femme doublement impure et comme chana-néenne et comme courtisane, et par conséquent tout deux accomplis en dehors de la loi : cela ressemble vraiment à une mystification.

Il est donc bien évident que Jacques, quand il parle des œuvres, n'entend pas les œuvres légales, qu'il veut démontrer seulement que la foi qui n'agit pas n'est pas une foi sincère, que, pour lui comme pour S. Paul, ces actions sont les œuvres de justice et de

(1) *Jac.*, II, 21-24.

(2) — II, 25.

miséricorde, les actes de vertu morale et chrétienne. Sans doute il s'était trouvé des esprits disposés à tirer de la formule de l'apôtre des Gentils : *la foi justifie sans les œuvres*, cette conclusion que, pourvu qu'on eût le sentiment, l'action était indifférente ; et c'est contre une pareille erreur qu'il s'élève. Mais le soin qu'il apporte à éviter toute allusion à une pratique rituelle prouve que, dans son épître, l'affaire de la circoncision n'est pas en cause. Il ne serait pas difficile, si l'on voulait entrer dans la voie de l'hypothèse, de prouver que ce manifeste aux douze tribus dispersées n'a pas d'autre but que de détacher les Israélites devenus chrétiens des prescriptions purement légales pour fixer toute leur attention sur la partie morale des commandements de Dieu, transmis par Moïse, et effacer ainsi la distinction entre les chrétiens juifs et les chrétiens gentils. Mais laissons les suppositions et tenons-nous en aux faits démontrés.

M. Renan trouvait invraisemblable que S. Jacques tint à l'assemblée de Jérusalem le langage qui aurait convenu à S. Paul. On voit que, dans son épître, il persévère dans cette attitude. D'un autre côté, S. Luc cite de S. Paul un acte qu'on aurait plutôt attendu de S. Jacques : l'apôtre des Gentils prit avec lui quatre Juifs qui avaient fait un vœu, se rasa la tête avec eux et entra dans le temple pour s'y purifier pendant sept jours (1). M. Renan nous affirme que ce fut une concession qui lui coûta beaucoup. Qui le lui a dit ? S. Paul était-il homme à agir contre sa conscience par crainte ou par faiblesse ? Tout dans sa conduite témoigne du contraire. Pour lui, comme pour S. Jacques,

(1) *Act.*, xxi, 23, 24, 26.

les Juifs étaient les premiers nés de l'Église ; il était juif lui-même. S'il ne voulait pas imposer aux Gentils le joug de la loi, rien n'établirait qu'il l'ait absolument secoué quant à lui. Cette distinction entre les Hébreux et les Gentils, maintenue par l'assemblée de Jérusalem, était grosse de difficultés et de périls. Qui sait ce qu'elle aurait produit si le temple et la nationalité juive avaient subsisté ? Leur ruine trancha la question et assura le triomphe de l'Église sur la Synagogue.

MÉTHODE DE LA NOUVELLE ÉCOLE EXÉGÉTIQUE

Pour en revenir à l'épître de S. Jacques, il faut reconnaître, à l'honneur de M. Renan, qu'il ne s'en est pas trop servi pour mettre en lumière la rivalité de cet apôtre et de S. Paul. C'est surtout la prétendue contradiction entre les *Actes des apôtres* et l'épître aux Galates qu'il a fait valoir en faveur de sa thèse. L'argument tiré de la formule du salut par les œuvres appartient à l'école protestante de Tubingue. Nous avons vu qu'il n'y avait pas lieu de l'opposer au principe du salut par la foi sans les œuvres, émis par S. Paul, puisque ce n'étaient pas les mêmes œuvres que les deux apôtres avaient en vue. La chose est si claire qu'on serait tenté de soupçonner quelque mauvaise foi de la part des écrivains qui ont fait de cette opposition la base de leur système. Je suis d'avis cependant qu'un pareil soupçon doit être écarté. Les nouveaux exégètes, je ne parle pas ici de M. Renan, avant de devenir historiens, ont tous été plus ou moins théologiens ou prédicateurs. Il reste toujours quelque chose du vieil homme. Or on sait ce qu'un prédicateur peut tirer d'un texte isolé. Habitué à voir dans les deux

formules de S. Paul et de S. Jacques les mots d'ordre des deux camps ennemis dans les luttes entre catholiques et protestants, ils sont partis de cette idée pour reviser l'histoire de la période apostolique. À cette époque comme au temps de la Réforme, la foi sans les œuvres et la foi par les œuvres ne pouvaient, à leur avis, être que des cris de guerre opposés l'un à l'autre, et ceux qui les proféraient, des ennemis. « Fermez les yeux sur cette lutte, dit M. Michel Nicolas, et les écrits de ce temps deviennent tout à fait incompréhensibles (1). » Nous tenons la clef de la méthode: il faut admettre la lutte d'abord, et l'on explique tout ensuite. C'est à la lumière des deux propositions énoncées dès le principe qu'on examinera les faits; c'est d'après cette donnée première que les choses prendront signification et couleur. Voilà un procédé de théologien, non d'historien; il s'agit de la soutenance d'une thèse, non de la constatation pure et simple de la réalité; la synthèse a précédé l'analyse. Cette dernière, nous l'avons vu par la discussion qui précède, conduit à des résultats bien différents et ne laisse rien subsister du roman qu'on voulait nous faire passer pour de l'histoire.

Il est possible qu'on trouve incomplet et insuffisant le tableau que celle-ci nous présente des origines du christianisme, mais la querelle de la circoncision et les écrits qui s'y rattachent ne fournissent pas, quand on les étudiesans parti pris d'avance, le moindre motif plausible de le changer. Il y a eu un désaccord, mais pas entre apôtres, et S. Luc n'avait que faire de

(1) Michel Nicolas. *Etudes critiques, Nouveau Testament*, p. 225.

réconcilier rétrospectivement par un récit imaginaire des gens qui, à cette occasion même, s'étaient donné la main en signe d'amitié. Mais puisqu'on a transformé l'annaliste qui nous a laissé les *Actes des apôtres* en avocat et sa chronique en factum, examinons de plus près cet ouvrage et voyons ce qu'il faut penser de sa composition, de sa date et de l'esprit qui a inspiré sa rédaction.

CHAPITRE II

LES ACTES DES APÔTRES

DATE DES ACTES DES APÔTRES D'APRÈS LA NOUVELLE EXÉGÈSE

Les exégètes, qui ont imaginé de faire des *Actes des apôtres* un plaidoyer déguisé en faveur de l'unité de l'Église, ont fixé la date de leur composition assez tard dans le premier siècle, « par cette raison générale qu'on ne peut penser à la conciliation que lorsque les partis extrêmes se sont usés par leurs propres excès (1) ». Comme ils ont trouvé, au sein même de leur école, des contradicteurs qui ont remarqué, non sans raison, qu'il suffit d'un coup d'œil sur l'histoire de toutes les querelles religieuses et politiques pour constater que toujours et partout « les partis moyens ont été contemporains des partis extrêmes (2) », nous ne nous arrêterons pas à discuter cette opinion chronologique.

M. Renan procède autrement : l'auteur des *Actes*, dit-il, est certainement le même que celui de l'*Évangile* mis sous le nom de S. Luc. Or il résulte du préambule des *Actes* qu'ils ont été écrits postérieurement à l'*Évangile*. Ce dernier contenant sous forme

(1) Renan. *Vie de Jésus*, Introduction. — *Les Apôtres*, Introduction.

(2) Nicolas. *Études critiques, Nouveau Testament*, p. 263.

prophétique un tableau de la destruction de Jérusalem, a été nécessairement composé après l'événement. Par conséquent, les deux ouvrages doivent être datés de l'une des années qui suivent d'assez près la prise de la ville sainte par Titus (1).

La déduction de M. Renan n'est pas rigoureuse ; car, en admettant avec lui que toutes les prédictions justifiées par l'événement ont été composées après coup, on est autorisé seulement à dire que les manuscrits qui les contiennent sont postérieurs aux faits prédits et réalisés. Mais s'il existe d'autres raisons sérieuses de rapporter la rédaction du corps de l'ouvrage à une époque plus reculée, on doit en conclure seulement qu'il y a interpolation du fragment prophétique. Chacun sait en effet que les manuscrits ne présentent pas, comme les imprimés, un texte invariable et que les copies d'un même ouvrage offrent souvent des différences, qu'il y a des variantes, des additions, des retranchements, etc.

LES ACTES SONT-ILS UN FACTUM OU UNE CHRONIQUE ?

Mais, avant d'examiner s'il existe des indices certains de l'âge de l'œuvre que nous étudions, vidons la question de savoir si elle a le caractère d'un document purement narratif ou si l'on y surprend la préoccupation de prouver quelque chose. Il est inutile, je pense, de revenir sur l'argument qu'on a cru pouvoir tirer de la querelle de la circoncision et des prétendues contra-

(1) C'est la thèse développée longuement dans le tome III des *Origines du Christianisme*. Introduction au livre intitulé *les Apôtres*. — Dans un tableau chronologique publié en 1893, tome VIII, on fait descendre la date de l'*Évangile* de Luc à l'année 94 et celle des *Actes* à l'année 100, sans donner aucune justification de ce changement.

dictions qu'il y aurait entre le compte rendu de cette affaire par S. Luc et les allégations de S. Paul dans l'épître aux Galates. On a vu dans notre premier chapitre que tous deux étaient d'accord.

Selon M. Renan, l'apôtre des Gentils ferait de sa conversion et des circonstances qui la suivirent un exposé différent du récit des *Actes*. Dans celui-ci, les événements seraient arrangés de manière à établir que S. Paul avait eu à Jérusalem avec les autres apôtres des rapports fréquents, rapports niés au contraire avec insistance par lui-même.

Ici encore, l'examen des textes est nécessaire. D'après l'épître aux Galates, Paul reçut sa mission non des apôtres, mais de Jésus-Christ directement et par une révélation : « Vous avez appris, dit-il, comment jadis j'ai vécu dans la religion juive, comment j'ai persécuté à outrance et attaqué l'Église de Dieu, comment mon zèle pour le judaïsme a surpassé la ferveur de la plupart de mes coreligionnaires, comment je me suis montré plus passionné que personne pour la défense de mes traditions paternelles. Mais quand il a plu à celui qui m'a choisi dès le ventre de ma mère et m'a appelé par sa grâce pour me révéler son Fils et me charger de l'annoncer aux Nations, j'ai obéi aussitôt sans tenir compte des liens de la chair et du sang. Je ne vins pas alors auprès de ceux qui m'avaient précédé dans l'apostolat, mais j'allai en Arabie, puis je retournai à Damas. Ensuite, après trois ans, je vins à Jérusalem voir Pierre, et je demeurai auprès de lui quinze jours : pendant ce temps, je ne vis aucun apôtre, Jacques le frère du Seigneur excepté. Ce que je vous écris, je vous l'écris devant Dieu, car je ne mens pas. Puis, je vins

dans les régions de Syrie et de Cilicie. Mon visage était inconnu aux églises de Judée qui étaient dans le Christ. Elles avaient seulement entendu dire : « celui « qui nous persécutait jadis prêche aujourd'hui la « foi qu'il attaquait, » et elles glorifiaient Dieu à mon sujet. Enfin, quatorze ans plus tard, je remontai de nouveau à Jérusalem avec Barnabé (1). »

S. Luc a raconté avec détail les circonstances de la conversion de S. Paul. Son récit est trop connu pour qu'il soit besoin de le reproduire. Dans l'épître aux Galates, l'apôtre des Gentils ne parle pas de l'apparition du Christ, mais il la mentionne ailleurs : « il s'est fait voir, en dernier lieu, à moi qui ne suis qu'un avorton (2). »

S. Luc, remarque M. Renan, fait venir S. Paul à Jérusalem aussitôt après sa conversion, tandis que ce dernier s'en défend au contraire, et affirme n'avoir entrepris ce voyage que trois ans après. M. Renan, comme il arrive souvent aux exégètes de la nouvelle école, a lu très légèrement le texte de S. Luc. Les *Actes des apôtres* nous montrent S. Paul, devenu chrétien, prêchant dans les synagogues de Syrie. « Après qu'un assez long temps se fut écoulé, les Juifs tinrent conseil contre lui et résolurent de le faire mourir (3). » Il était alors à Damas. « On lui donna connaissance du complot. Comme ses ennemis gardaient les portes de la ville, ses disciples le firent, pendant la nuit, passer par-dessus le mur dans un panier. Il vint alors à Jérusalem (4). » — Selon l'épître aux Ga-

(1) *Gal.*, I, II-24; II, I.

(2) *I Cor.*, XV, 8.

(3) *Act.*, IX, 23.

(4) — IX, 24, 25.

lates, c'est aussi de Damas que S. Paul part pour se rendre auprès de S. Pierre (1) et, dans la II^e épître aux Corinthiens, il raconte que « le gouverneur du pays pour le roi Arétas faisait garder la ville afin de le prendre et qu'il échappa de ses mains, en descendant par une fenêtre le long du mur dans une corbeille (2) ».

— S. Luc place l'événement à une époque indéterminée, mais assez éloignée de sa conversion, ὥς ἔτι ἐπληροῦντο ἡμέραι ἰκαναί (3); et S. Paul, précisant d'avantage, dit : *après trois ans* (4). Est-ce que *après un assez grand nombre de jours* veut dire *tout de suite* ? L'observation de M. Renan tombe d'elle-même.

L'auteur des *Origines du christianisme* continue : S. Luc, non content de précipiter le moment de la première entrevue du nouveau converti avec les apôtres, invente, pour établir la fréquence de leurs relations, des voyages de ce dernier à Jérusalem que S. Paul affirme n'avoir pas accomplis. Ainsi, il le fait venir, vers l'an 42, dans cette ville avec Barnabé, ce qui porte à deux le nombre de ses visites aux apôtres avant l'affaire de la circoncision, tandis que, d'après l'épître aux Galates, il n'y en eut qu'une. — D'abord, S. Paul compte-t-il ses voyages à Jérusalem et dit-il formellement : je n'ai été que deux fois dans cette ville, la première après ma conversion, la seconde au moment de la querelle d'Antioche ? Non. « Trois ans après avoir embrassé la religion de Jésus, je suis venu voir Pierre... Ensuite, quatorze ans plus tard, je suis retourné à Jérusalem avec Barnabé et

(1) *Gal.*, 1, 17, 18.

(2) *II Cor.*, XI, 32, 33.

(3) *Act.*, IX, 23.

(4) *Gal.*, 1, 18.

Titus (1). » — Maintenant, Paul fait-il, dans sa lettre aux Galates, un récit complet de sa vie, de ses voyages, de ses travaux ? Pas davantage. Il se propose d'établir quel a été le caractère et le nombre de ses relations avec les autres apôtres. Il résulte de ses paroles qu'il a eu deux entrevues avec eux, mais non pas qu'il ne s'est point rendu plus de deux fois à Jérusalem. Si par hasard il y était venu sans voir les apôtres, il n'avait que faire de mentionner ce voyage, étranger dès lors à la question.

Or S. Luc tire-t-il, pour multiplier les rapports de Paul avec Pierre et Jacques, un parti quelconque de sa présence à Jérusalem vers l'année 42 ? Nomme-t-il les personnes qu'il a vues, les assemblées auxquelles il a assisté, reproduit-il ses discours ou ses conversations ? Nous allons voir. Il raconte que, une grande famine étant survenue, les Chrétiens d'Antioche décidèrent de faire parvenir un secours à leurs frères de Judée et « qu'ils l'envoyèrent par les mains de Paul et de Barnabé ». Voilà donc les deux messagers partis (2). Ici, le narrateur ouvre une parenthèse pour nous apprendre qu'au même moment une persécution sévit à Jérusalem contre l'Église. Pierre est mis en prison. Il en sort pendant la nuit, se présente à un certain nombre de fidèles réunis chez la mère de Marc, recommande d'annoncer sa délivrance à Jacques qui est retiré ailleurs, et quitte la ville. L'Église, on le voit, est dispersée : Jacques se cache d'un côté et Pierre s'enfuit (3). C'est sur ces entrefaites que Paul et Barnabé arrivent.

(1) *Gal.*, 1, 1.

(2) *Act*, xi, 27-30.

(3) — xii, 1-17.

Puisque S. Luc se mettait, suivant M. Renan, en frais d'invention et qu'il voulait multiplier les relations entre S. Paul et les apôtres, qu'est-ce qui l'empêchait, dans le récit de la délivrance de S. Pierre, lorsqu'il dit que l'apôtre, sorti de prison, entre dans la maison de la mère de Marc, « où se trouvaient rassemblés un grand nombre de fidèles en prière, » d'intercaler que Paul était parmi eux (1); ou, un peu plus loin, quand Pierre demande qu'on annonce la nouvelle de sa délivrance à Jacques et aux autres frères, de joindre Paul à ces derniers (2)? C'était bien facile, et un faussaire n'eût pas résisté à la tentation.

Mais l'auteur des *Actes*, après avoir relaté la dernière persécution d'Hérode, écrit simplement : « Barnabé et Paul revinrent de Jérusalem après avoir rempli leur mission, emmenant avec eux Jean surnommé Marc (3). » C'est-à-dire qu'ils se sont bornés à remettre l'argent qu'ils apportaient entre des mains fidèles et qu'ils sont repartis tout de suite. On comprend que ce n'était pas le moment pour Paul de se montrer à Jérusalem et que, si sa présence avait été soupçonnée par les pharisiens, ceux-ci n'eussent pas épargné les perquisitions pour s'emparer de lui. Il dut aussi, tout le long de la route, soit en allant, soit en revenant, garder l'incognito dans la crainte d'être arrêté et livré à ses ennemis. On voit par ce qui précède combien est peu justifiée cette thèse qui veut faire de S. Luc un écrivain de parti et un falsificateur.

(1) *Act.*, XII, 12.

(2) — XII, 17.

(3) — XII, 25.

Si jamais livre a paru écrit, non pour prouver, mais seulement pour raconter, c'est bien celui que S. Luc nous a laissé sous le titre d'*Actes des apôtres*. Les faits y sont rapportés simplement, sans phrase, sans commentaire, sans éloge comme sans blâme, sans préoccupation de vanter ou de dénigrer personne. Il n'y a pas d'argumentations théologiques, ni de réflexions édifiantes ; on n'y démêle rien qui accuse chez l'auteur d'autre dessein que celui d'exposer ce qu'il a vu. C'est un modèle de chronique sobre, où les hommes sont caractérisés en quelques mots, plus encore par leurs paroles et par leurs actions que par les observations du narrateur, où les événements se déroulent dans leur ordre naturel, sans artifice de composition littéraire, sans surcharge de détails. Tout y est dessiné d'un trait juste qui fixe l'image dans la mémoire, avec un relief suffisant et des allures vivantes.

PRINCIPAUX FAITS RACONTÉS DANS LES ACTES

Le récit débute par les faits qui se produisirent après la mort de Jésus-Christ et finit à l'époque où S. Paul, conduit à Rome pour y être jugé, attend que sa cause soit appelée au tribunal, vers l'année 63. Les miracles y sont mêlés à des actions de l'ordre purement humain. Nous laisserons, pour le moment, les premiers de côté et nous nous attacherons spécialement aux secondes.

Après la mort de leur maître, les apôtres prennent la résolution de propager sa doctrine, et profitent de la première fête qui suit sa passion et du concours de peuple qui en résulte à Jérusalem pour recruter de nouveaux adhérents. Les premiers fidèles mettent tout

en commun et vivent unis entre eux comme les membres d'une même famille. Mais les meurtriers de Jésus-Christ qui s'étaient flattés d'étouffer dans l'œuf la religion nouvelle ne la virent pas d'un œil indifférent refleurir et se développer et ils essayèrent d'imposer silence aux apôtres. Ni les mauvais traitements, ni les menaces ne purent intimider ces hommes décidés à tout souffrir pour leur foi. L'Église s'organise et se développe au milieu des persécutions (1). Bientôt les fidèles deviennent tellement nombreux que les apôtres ne suffisent plus à la double tâche de la prédication et de l'administration temporelle de la communauté. On choisit, à leur demande, sept diacres que l'on prépose au service des tables. L'un de ces derniers, Étienne, est à cause de son zèle lapidé par les Juifs (2).

Il se produit à ce moment un événement inattendu qui aura pour la propagation de la nouvelle doctrine les conséquences les plus fécondes. Paul, le plus acharné et le plus violent adversaire des disciples de Jésus, se convertit aux idées qu'il combattait. On le voit alors prêchant la foi en Syrie et en butte lui-même aux persécutions de ses anciens coreligionnaires. Il doit, pour échapper à leur colère, se retirer quelque temps à Tarse, sa patrie (3). De là, Barnabé l'emmène avec lui à Antioche (4), où la doctrine de Jésus-Christ avait été apportée, au temps de la mort du diacre Étienne, par des fidèles fugitifs (5).

La fondation de l'Église d'Antioche, est le point de

(1) *Act.*, 1, 11, 13, 14.

(2) — 5.

(3) — 13, 1-30.

(4) — 13, 25.

(5) — 13, 20, 21.

départ de la conquête du monde païen par la religion nouvelle. Jusque-là, à une exception près : le baptême du centurion de Césarée par S. Pierre, elle n'était pas sortie du cercle juif (1). A Antioche, les disciples la prêchèrent aussi aux Gentils qui se convertirent en masse. C'est à Antioche qu'elle reçut le nom qu'elle a gardé dans l'histoire et que ses sectateurs furent pour la première fois appelés *Chrétiens* (2). Ici, se placent le second voyage de S. Paul à Jérusalem (3) et la persécution d'Hérode, dont nous avons parlé plus haut (4). Elle eut lieu peu de temps avant la mort de ce dernier, c'est-à-dire en l'an 42 (5). C'est l'unique synchronisme que les *Actes des apôtres* nous fournissent, pour toute cette période, avec les événements contemporains.

M. Renan s'est plu à embrouiller la chronologie des commencements de l'Église. L'opinion générale était que la conversion de S. Paul avait eu lieu en l'an 34 ou en l'an 35 (6). M. Renan place la première prédication des apôtres en 34, l'organisation de la communauté des fidèles en 35, l'institution du diaconat en 36, la lapidation de S. Étienne en 37, la conversion de S. Paul en 38. Justifie-t-il ce changement par quelque motif? Nullement, il ne donne pas la moindre raison à l'appui de son système; c'est pure fantaisie. J'ajouterai que cette chronologie nouvelle n'a pas même en sa faveur la vraisemblance. Car, en

(1) *Act.*, x.

(2) — xi, 26.

(3) — xi, 30; xii, 25.

(4) — xii, 1-17.

(5) — xii, 18-23.

(6) Lenain de Tillemont. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*. Paris, 1700, in-4, t. I, p. 544.

se plaçant exclusivement au point de vue humain, puisque les apôtres voulaient continuer l'œuvre de Jésus-Christ, ne convenait-il pas qu'ils battissent le fer pendant qu'il était chaud, sans attendre que l'impression de la parole du Maître fût effacée dans la mémoire d'un peuple oublieux et changeant? Ils ont donc dû profiter de la fête la plus proche de la dernière pâque de Jésus, ainsi que le racontent les *Actes* rédigés par S. Luc. C'est dès le principe et alors qu'ils étaient encore en petit nombre, que les disciples ont inauguré l'existence en commun. Quant à l'institution du diaconat, il n'a pas fallu des mois et des années pour y songer. La première idée qui se présente à l'esprit de personnes vivant ensemble c'est de charger spécialement quelques-unes d'entre elles de la surveillance du ménage et des approvisionnements. Et qui pourrait croire que les Juifs, qui venaient de mettre à mort Jésus-Christ, allaient laisser se reformer le parti qu'ils avaient voulu détruire sans tenter de l'écraser aussitôt par les moyens les plus violents? Tous ces faits ont dû se produire dans un très court espace de temps, et deux années ou même une seule suffisent amplement.

A partir de 42, S. Luc cesse de s'occuper de l'Église en général pour s'attacher exclusivement à S. Paul, et son récit devient à la fois plus détaillé et plus précis. Il nous le montre, quelque temps après, quittant la Syrie pour aller évangéliser l'Asie-Mineure. L'apôtre des Gentils, accompagné de Barnabé, s'embarque à Séleucie pour l'île de Chypre, où il prend terre à Salamine. De là, en passant par Paphos, il gagne la côte de Pamphilie, à Pergé; puis, il va à Antioche de Pisidie, parcourt la Lycaonie et annonce

l'évangile à Iconium, à Lystres, à Derbé. Il revient alors sur ses pas et rentre en Syrie (1). C'est après son retour à Antioche, vers l'an 50 ou 51, selon qu'on a adopté pour sa conversion la date de 34 ou de 35 (2), qu'éclate la querelle de la circoncision dont nous avons parlé dans notre premier chapitre, querelle qui le fait aller à Jérusalem (3).

S. Paul, après ce voyage, part pour une nouvelle mission. Il parcourt d'abord la Syrie et la Cilicie, repasse en Lycaonie, traverse la Phrygie, la Galatie, la Mysie (4) et s'embarque à Troade pour la Macédoine. Ici, S. Luc se joint à lui et parle en témoin oculaire (5). La troupe apostolique s'arrête à Philippes; puis elle va prêcher l'évangile à Thessalonique et à Bérée. Une sédition provoquée par les Juifs oblige S. Paul à quitter la Macédoine. Il vient à Athènes et de là à Corinthe où il fonde une église célèbre. Il se décide alors à retourner en Asie et, s'embarquant à Cenchrée, il se rend à Éphèse et ensuite à Antioche (6). Pour toute cette période, nous n'avons que deux indications chronologiques, celle du proconsulat en Achaïe de Novatus, frère de Sénèque, qui, étant entré dans l'adoption de Gallion, en avait pris le nom (7), et la mention d'un séjour de dix-huit mois fait par l'apôtre à Corinthe, ce qui nous reporte aux années 53 et 54 (8).

(1) *Act.*, XIII; XIV.

(2) Sa conversion datant de 34 ou de 35, il vient trois ans après voir Pierre, en 37 ou 38, et quatorze ans après cette visite y retourne pour l'affaire de la circoncision, par conséquent en 50 ou 51.

(3) *Act.*, XV, 1-34.

(4) — XV, 35-41; XVI, 1-7.

(5) — XVI, 8-10.

(6) — XVI, 11-40; XVII, XVIII, 1-22.

(7) — XVIII, 12.

(8) — XVIII, 11.

S. Paul se repose un moment à Antioche ; mais bientôt il reprend ses courses apostoliques, revient en Galatie et en Phrygie pour la troisième fois et se fixe à Éphèse pendant trois années environ. Après ce temps, il retourne en Macédoine et en Grèce où il séjourne seulement quelques mois. Ayant recueilli des aumônes pour l'Église de Jérusalem, il résout de les porter lui-même. Il repasse alors par la Macédoine, célèbre la pâque à Philippes en l'année 58, gagne Troade, suit le littoral jusqu'à Asson, où il s'embarque pour Ptolémaïde, en faisant escale à Mitylène, à Chio, à Samos, à Milet, où il a une entrevue avec les principaux de l'Église d'Éphèse, puis à Rhodes, à Patara et à Tyr. De Ptolémaïde, il gagne Césarée et, après quelques jours de repos, arrive à Jérusalem pour les fêtes de la Pentecôte (1).

Il y est reçu avec empressement par les frères et assiste chez Jacques à une assemblée des anciens de l'Église. Tous se réjouissent du fruit de sa prédication parmi les Gentils, mais en même temps ils lui font connaître qu'il a été calomnié chez les fidèles de Judée, aux yeux desquels on l'a représenté comme enseignant le mépris de la tradition mosaïque. Ils le conjurent d'effacer cette mauvaise impression par un acte de zèle en faveur de la loi. Paul y consent, prend avec lui quatre pauvres qui avaient fait vœu de naziréat, paie la dépense de leur sacrifice et entre avec eux dans le temple. Mais des Juifs d'Asie, qui l'avaient vu arriver à Jérusalem accompagné d'incircuncis et notamment de Trophime d'Éphèse, s'imagi-

(1) *Act.*, XVIII, 23-40; XIX; XX; XXI, 1-17.

ment qu'il a introduit ce dernier dans le parvis interdit aux Gentils et en répandant la nouvelle parmi le peuple qui se soulève au bruit de cette profanation. Le tribun de garde à la tour Antonia intervient avec ses soldats et arrache Paul aux mains de ses ennemis qui l'accablaient de coups. L'apôtre veut s'expliquer, les vociférations redoublent; le tribun, ne sachant à qui entendre et voyant en lui l'auteur du tumulte, ordonne de le garrotter et de lui donner le fouet. Paul invoque alors sa qualité de citoyen romain. Le tribun le fait délier et, le lendemain, cherche à éclaircir cette affaire devant le conseil des prêtres et des anciens. Mais, n'arrivant à aucun résultat et apprenant d'autre part qu'on complotait la mort de son prisonnier, il se décide à l'envoyer sous bonne escorte à Césarée par devant Félix, proconsul de Judée, qui le garde deux ans captif (1). Son successeur, Festus, le trouva dans cette situation et lui proposa de le conduire à Jérusalem pour le juger contradictoirement avec ses accusateurs, mais Paul s'y refusa et en appela à César. On le confia en conséquence à la garde d'un centurion avec lequel il s'embarqua pour Rome où il arriva au printemps de l'année 61, après une longue et pénible traversée. Il y attendit durant deux années l'appel de sa cause, jouissant d'une liberté suffisante pour recevoir les Juifs et les Chrétiens et annoncer la parole de Dieu. C'est là que les *Actes des apôtres* le laissent et que S. Luc interrompt brusquement son récit (2).

(1) *Act.*, XXI, 17-40; XXII; XXIII; XXIV.

(2) *Act.*, XXV; XXVI; XXVII; XXVIII.

DATE RÉSULTANT DU RÉCIT DE S. LUC

Si donc aucune raison ne s'y oppose d'ailleurs, il y a toute apparence que les *Actes des apôtres* ont été composés alors, c'est-à-dire en l'année 63, et qu'ils sont sortis à cette date des mains de l'auteur pour passer dans celles de son correspondant Théophile, que sous ce nom se cache un seul individu ou un groupe de fidèles.

En l'an 70, les Romains prirent Jérusalem et incendièrent le temple. Quelques années auparavant, Néron avait fait à Rome un épouvantable massacre dont Tacite nous a gardé la mémoire. S. Pierre et S. Paul avaient été mis à mort dans l'intervalle. Voilà des événements qui méritaient, on en conviendra, d'être consignés dans ces premières annales de l'Église chrétienne. On peut croire que l'auteur des *Actes des apôtres* n'y aurait pas manqué, s'il avait écrit après 70. Son récit à la vérité aurait pu être interrompu par sa mort, ou un accident arrivé à son manuscrit en aurait pu détruire les derniers chapitres. Mais, dans ce cas, le ton général de son œuvre s'en serait ressenti et il y serait resté quelque trace de l'impression profonde que laissent toujours de semblables catastrophes. Pas un mot cependant ne laisse supposer que la nationalité juive a reçu une atteinte mortelle, et que les objets les plus sacrés du culte rendu à Jéhovah ont été profanés à Rome dans un triomphe païen. Au ton général du livre, on voit bien que la religion nouvelle n'a pas encore été sérieusement aux prises avec les magistrats romains que la prédication chrétienne étonne, mais sans provoquer leurs rigueurs.

Cette dernière circonstance frappe même tellement

le lecteur que M. Renan, sentant la force de l'argument qu'on en peut tirer, tente de réagir, non pas en réfutant l'objection, mais en la prévenant par une affirmation contraire. Cela prouve précisément, dit-il, que la persécution était déjà éloignée; l'impression en était presque effacée, et puis le désir de conciliation qui anime l'auteur des *Actes* ne s'étend pas seulement aux Juifs et aux Chrétiens; S. Luc veut être agréable aux Romains eux-mêmes, comme si déjà le moment approchait où l'Empire et l'Église vont se mettre d'accord. En attendant, il ne faut pas les blesser par la moindre allusion à la persécution de Néron, ni les aigrir en leur rappelant mal à propos le souvenir de leurs victimes..... Ce procédé de discussion est familier à M. Renan; quand il se sent gêné dans une argumentation par trop risquée, il s'en tire par une forte plaisanterie ou par un paradoxe étourdissant. Cela ne saurait se prendre au sérieux.

Mais M. Renan sait, quand il le veut, se tenir à la hauteur de son talent et des corps illustres auxquels il appartient. On en a la preuve dans la partie de son livre qu'il consacre à l'étude des voyages de S. Paul dont j'ai rapidement esquissé plus haut l'itinéraire. Il a vu les lieux qu'a parcourus l'apôtre, il a fait surmer les mêmes traversées. Il profite de toutes les ressources que fournissent les historiens, les inscriptions, les monnaies, les vestiges de monuments pour ressusciter les cités visitées par S. Paul, étudier la vie et l'esprit des populations auxquelles ses prédications se sont adressées, décrire leurs passions, leurs superstitions, reconstituer enfin ce milieu si éloigné de nous (1).

(1) Renan, *S. Paul*.

Rien ne montre mieux combien les indications de S. Luc sont exactes ; aucune d'elles ne sonne faux, toutes se rapportent bien aux pays désignés et à leurs institutions ainsi qu'à leurs mœurs, et l'on voit que son petit ouvrage fournit un contingent précieux pour la connaissance de l'antiquité.

Commela rédaction des *Actes* a suivi celle de l'*Évangile*, ce dernier a dû être composé par S. Luc avant l'année 63. A quelle époque précise ? S. Jérôme l'indique. Mais la nouvelle école exégétique ne fait aucun cas des renseignements donnés par les pères de l'Église qui semblent ne pas exister pour elle. Nous réserverons donc ce point afin de ne pas embarrasser la marche de la présente discussion. Nous ne sommes pas en effet encore au bout des difficultés et nous nous trouvons ici arrêtés par une objection fort grave qu'il convient d'examiner à loisir.

En abordant l'étude des *Actes des apôtres*, nous avons laissé de côté une portion des événements rapportés par S. Luc, la portion surnaturelle. Elle se mêle à toute la trame de son récit, mais elle domine surtout au début. Les deux premiers chapitres sont la continuation et le complément de l'*Évangile*, et les objections qu'on élève contre celui-ci porteront avec la même force contre ceux-là. L'*Évangile* n'a point du tout, d'après les exégètes protestants de Tubingue, le caractère d'un document historique. Ce n'est pas qu'il ne contienne la mention de faits réels, mais celle-ci est compliquée de détails imaginaires qui ne permettent pas d'y voir autre chose qu'une légende. On sait d'ailleurs comment se forme une légende : il se produit quelque part un événement très simple, tout

à fait humain; on ne l'écrit pas, mais on le raconte, il se répand au loin; en passant de bouche en bouche, il se grossit, il s'enjolive. Survienne quelque une de ces révolutions qui bouleversent un peuple, qui creusent comme un abîme entre la génération d'aujourd'hui et celle d'hier, telles que la destruction de Jérusalem et la dévastation de la Judée, et coupent le fil entre le passé et le présent, alors les imaginations, fortement frappées par les catastrophes récentes, perdent le sentiment du réel et sont disposées à croire à des interventions surnaturelles. Quelqu'un bientôt recueille ce qu'il entend dire autour de lui, le fixe par l'écriture, et voilà la fable en possession d'une existence constatée et définie.

C'est ce qui se serait passé pour les évangiles, et M. Renan, sans y être autorisé à la vérité par un texte sacré ou profane ou par un monument quelconque, mais en vertu de cette intuition divinatoire qui est un des moyens de sa méthode, précise le temps et le lieu où ils ont reçu la forme qui nous est parvenue. Il nous affirme que, dans les dix années qui ont suivi la prise de Jérusalem par Titus, les Judéo-chrétiens fugitifs les ont ainsi rédigés en Pérée. Les versions qui portent les noms de S. Mathieu et de S. Marc ont paru d'abord, celle de S. Luc a suivi, mais toutes trois ont la même origine. Aussi, pour les distinguer de l'évangile de S. Jean, qui a une autre source et date d'une autre époque, les groupe-t-on sous une même rubrique; on est convenu de les appeler : les *Évangiles synoptiques*. Nous verrons plus loin si ce groupement est bien justifié et s'il n'y a pas d'autres distinctions à établir. Pour le moment, notre étude ne

portant que sur les faits, les personnes et les écrits qui se rattachent de près ou de loin à S. Paul, nous ne nous occupons que de l'œuvre de l'un des plus considérables de ses compagnons, S. Luc.

Posons bien la question : il ne s'agit pas pour nous de savoir si les événements surnaturels qu'il a racontés dans son *Évangile* et dans les *Actes des apôtres* sont exacts ou supposés, mais seulement s'ils ont pu être rapportés, comme il l'a fait, en l'année 63 et antérieurement, ou bien si forcément il faut leur attribuer une date postérieure. Qu'ils aient une réalité ou qu'ils soient imaginaires, peu nous importe : leur vérité ou leur fausseté n'est pas ici en cause. L'unique point que nous ayons à élucider est un point de chronologie, limité exclusivement à la possibilité de la rédaction à un moment ou à un autre d'un récit historique ou légendaire, comme on voudra.

La solution de la difficulté serait aisée si l'on connaissait d'une manière certaine ce que l'Église chrétienne ou au moins l'un de ses chefs les plus autorisés enseignait, en l'année 63 ou auparavant, sur la personne et la doctrine de Jésus-Christ. Il n'y aurait alors qu'à vérifier si l'*Évangile* et la portion des *Actes des apôtres* en litige s'en approchent ou s'en écartent pour se prononcer sur la date de ces deux derniers écrits. S'ils ne contenaient rien de plus, je ne vois pas comment on soutiendrait qu'ils n'ont pu être composés à la même époque. Si au contraire ils présentaient, pour emprunter à la nouvelle école le langage qui lui est familier, s'ils présentaient, dis-je, la légende dans un état plus avancé, il est clair que leur rédaction se placerait nécessairement à une date postérieure.

Je m'étonne que, avant de se lancer dans une carrière de suppositions sans fin, les nouveaux exégètes ne se soient pas avisés de ce moyen si simple et si fréquemment utilisé avec succès par la critique dans des circonstances analogues. Y a-t-il dans la littérature apostolique un ou plusieurs écrits incontestables, acceptés de tous, certainement datés, d'une époque antérieure à l'année 63, et susceptibles de fournir un terme de comparaison? C'est ce que nous allons chercher.

DEUXIÈME PARTIE

L'APOSTOLAT DE LA GENTILITÉ

DEUXIÈME PARTIE

L'APOSTOLAT DE LA GENTILITÉ

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNEMENT DE S. PAUL, D'APRÈS LES ÉPÎTRES AUX GALATES, AUX CORINTHIENS ET AUX ROMAINS

ÉPÎTRES DE S. PAUL DONT L'AUTHENTICITÉ NE SOULÈVE AUCUNE OBJECTION

Les évangiles, dit M. Havet (1), « sont certainement postérieurs à la prise de Jérusalem par Titus; on ne peut donc supposer moins de quarante années entre la date de la mort de Jésus et celle du plus ancien... Il existe, il est vrai, des lettres de Paul notablement plus anciennes et voisines de la mort de Jésus. Mais ces quatre courts morceaux » (c'est-à-dire, d'après une note mise au bas de la page par M. Havet, une épître aux Galates, deux aux Corinthiens et une aux Romains), « car il n'y en a pas davantage qui soient authentiques, et ce sont les seuls écrits authentiques du Nouveau Testament, ne nous apprennent rien sur le Maître que Paul n'avait pas

(1) Havet. *Études d'histoire religieuse*, Critique des récits sur la vie de Jésus. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1^{er} avril 1881, p. 582.

connu. » Voilà bien des affirmations et des négations, dont on chercherait en vain la preuve dans le livre de M. Havet. Il les tient d'avance pour démontrées.

Les exégètes de Tubingue et M. Renan sont loin d'être aussi radicaux (1); mais pour demeurer sur un terrain absolument incontesté, suivons l'indication de M. Havet, et ne prenons pour termes de comparaison que ces « quatre courts morceaux ». Ne chicanons pas non plus sur les dates. L'opinion générale était que l'épître aux Galates avait été écrite en l'année 55, la première aux Corinthiens en 56, la seconde en 57, l'épître aux Romains en 58. M. Renan préfère 54 pour l'épître aux Galates, 57 pour la première aux Corinthiens, novembre de la même année pour la seconde, et décembre 57 à février 58 pour l'épître aux Romains. Peu importe : les quatre épîtres ont été composées de 54 ou 55 à 58, en trois ou quatre ans, par conséquent cinq années avant la date à laquelle finissent les *Actes*, et vingt ans au moins avant l'époque que la nouvelle exégèse voudrait assigner à la rédaction du premier évangile, cela nous suffit.

Nous allons maintenant examiner ces écrits et en tirer, s'il est possible, un aperçu de ce que l'Église pensait de Jésus-Christ et de sa doctrine. Je dis l'Église et pas seulement S. Paul. Il résulte en effet de la déclaration de ce dernier que, en l'année 52, lorsqu'il soumit, à Jérusalem, son enseignement aux apôtres Pierre, Jacques et Jean, ceux-ci n'y trouvèrent rien à reprendre, et reconnurent que Paul était en parfaite communion avec eux (2).

(1) Renan. *S. Paul*, Introduction.

(2) *Gal.*, II, 2, 6, 9.

Avant d'aller plus loin, je dois avertir le lecteur que je n'ai pas l'ambition de lui offrir ici la quintessence de l'esprit de S. Paul, ni de refaire l'œuvre des innombrables théologiens dogmatiques, mystiques ou casuistes qui ont commenté le grand apôtre. Je veux oublier ce que je sais de leurs écrits et même tout ce que j'ai appris de la religion chrétienne. Je me mets dans la situation d'un homme du premier siècle qui, connaissant seulement les livres sacrés des Hébreux ainsi que l'histoire de ce peuple, et n'ayant pas encore entendu parler du christianisme, lirait les quatre épîtres que M. Havet a notées et chercherait par leur moyen à se faire une idée de la doctrine que prêchaient les apôtres.

DOCTRINE DES ÉPÎTRES AUX GALATES, AUX CORINTHIENS ET AUX ROMAINS

Les annales de la nation juive nous présentent une série d'hommes providentiels : législateurs, prêtres, rois ou prophètes, apparaissant successivement pour la gouverner, la défendre, l'instruire et la corriger. C'est un fait avéré qu'elle attendait un dernier envoyé de Dieu qui devait surpasser en puissance et en éclat tous ceux qui l'avaient précédé. D'après S. Paul, ce Messie est venu (1). Parmi les Juifs, quelques-uns ont cru en lui, mais un grand nombre l'ont repoussé. S. Paul lui-même partageait leur incrédulité, quand tout à coup, éclairé par une lumière divine, il devint son disciple.

Au moment de sa conversion, le Messie était mort sur la croix (2), et il ne paraît pas l'avoir connu de

(1) *Gal.*, IV, 4.

(2) *I Cor.*, I, 23.

son vivant. Le Messie était mort; mais, affirmaient ses partisans, son corps n'avait pas subi la corruption du tombeau : il était ressuscité. Depuis, Pierre, — après lui, onze disciples privilégiés, — ensuite, cinq cents frères assemblés, — puis, Jacques, — enfin, Paul lui-même l'avaient vu dans la gloire (1).

Quel est donc ce personnage qui, dans la mort, a trouvé une vie nouvelle ? C'est un homme issu de la race royale de David (2), un homme choisi entre tous, l'oint du Seigneur, Sauveur de l'humanité, Jésus-Christ (3). Mais en même temps Paul l'appelle *Fils* de Dieu, non pas de cette filiation adoptive à laquelle participent les justes qui sont dits, dans les livres saints, enfants de Dieu ; il s'agit d'une filiation positive : Jésus est son *propre* Fils, ἰδίος υἱός (4). Et, de là, Dieu lui-même reçoit une appellation qui devient inséparable de son nom, celle de *Père*, non plus père des hommes en tant que leur créateur, mais Père de ce propre Fils. Un fils participe à la nature de son père ; et il ne sert de rien que, pour échapper à cette conséquence, les Sociniens, au xvi^e siècle, aient essayé d'altérer le verset 5 du chapitre ix de l'épître aux Romains (5) : il est clair, quand même S. Paul ne le dirait pas en termes exprès, que le propre Fils de Dieu ne peut qu'être au-dessus de toute créature et *Dieu* comme son Père : ὁ ὢν ἐπὶ πάντων Θεὸς εὐλογητός εἰς τοὺς αἰῶνας. Jésus est donc un Homme Dieu, c'est-à-dire, nécessairement Dieu fait homme.

(1) I *Cor.*, xv, 3-8.

(2) *Rom.*, i, 3.

(3) *Gal.*, iii, 13 ; — II *Cor.*, v, 14 ; — *Rom.*, viii, 32 ; xi, 11.

(4) *Rom.*, viii, 32.

(5) En changeant la ponctuation de manière à ne pas appliquer la

Pour expliquer sa mission en ce monde, S. Paul remonte aux premiers jours de la création tels que les décrivent les livres sacrés des Juifs, à la désobéissance d'Adam et à sa condamnation, entraînant la déchéance de toute sa race. C'est pour expier cette faute et les prévarications qui en ont été la conséquence, c'est pour relever l'humanité de sa chute que le Christ est mort, et ses ennemis qui croyaient, en le tuant, se défaire de lui à tout jamais, n'ont été que les instruments de sa volonté miséricordieuse et de sa victoire sur le mal et sur eux-mêmes (1). Pourvu qu'il ait part à son sacrifice, l'homme est redevenu apte à remonter au degré de bonheur et de gloire qui lui était destiné et qui lui est préparé au ciel, car il ressuscitera comme son Sauveur (2). Cette résurrection aura lieu à la fin des temps, lorsque la terre se dissoudra. Jésus-Christ apparaîtra alors dans toute la majesté et la puissance du Fils de Dieu pour juger les hommes. Les mauvais seront condamnés à des supplices éternels, et les bons jouiront de délices sans mélange et sans limite (3).

L'intervalle écoulé entre la chute du premier homme et la naissance du Christ était la préface de cet avènement que l'on trouve prédit à toutes les pages de la Bible. Par sa vie et par sa mort, le Messie avait clos l'Ancien Testament et remplacé la figure par la réalité (4).

qualification de Dieu au Christ. Mais ce changement est forcé, gauche et inacceptable. *Rom.*, ix, 5.

(1) *I Cor.*, xv, 22, 45, 54, 55; — *II Cor.*, xi, 3; — *Rom.*, v, 12, 19.

(2) *I Cor.*, vi, 14; ix, 24, 25; — *II Cor.*, iv, 14.

(3) *I Cor.*, xv, 12-53; — *II Cor.*, v, 10; — *Rom.*, ii, 5-12, 16.

(4) *I Cor.*, xv, 3, 4; — *Rom.*, i, 2; iii, 21; xvi, 25, 26, et les nombreuses applications de textes de l'Ancien Testament au Nouveau dans ces quatre épîtres.

Il laissait un testament nouveau, une loi nouvelle, préparation à son retour glorieux, de sorte que l'Homme Dieu mort et ressuscité est le pivot autour duquel gravite l'humanité dans le passé, le présent, l'avenir, en ce monde et dans l'éternité (1).

Pour avoir part au fruit de la rédemption, une condition première est indispensable: il faut être baptisé. Le baptême est un sacrement de mort et de vie. L'homme charnel y doit périr avec les passions qu'il a reçues d'Adam et faire place à l'homme spirituel, né du Christ, dont il cherchera à revêtir toutes les inclinations (2), de telle sorte qu'on puisse dire de lui ce que S. Paul disait de lui-même: « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (3). » L'œuvre du baptême est une œuvre de grâce, c'est-à-dire qu'elle est produite par l'action de Dieu sur l'homme. Elle doit se continuer durant l'existence entière avec le concours de l'homme, qui ne peut rien cependant sans le secours divin (4). Jusqu'à la fin, dans toutes les occasions, le fidèle travaillera à détruire en lui l'homme animal et à développer l'homme spirituel (5). Dans ce combat sans trêve, il sera aux prises non seulement avec sa nature mauvaise (6), mais encore avec des esprits ennemis qui tenteront de le réduire. Car la race de l'homme, qui est chair et esprit, n'est pas seule dans l'univers: il y a d'autres êtres purement spirituels, les uns bons, les

(1) *Gal.*, IV, 24-25; — *I Cor.*, XI, 25; — *II Cor.*, III, 6.

(2) *Gal.*, III, 27; IV, 19; — *I Cor.*, II, 16; XII, 13; — *Rom.*, VI, 3, 4.

(3) *Gal.*, II, 20.

(4) *I Cor.*, I, 4; XII, 1-11; — *II Cor.*, I, 12, 15; VI, 1; VIII, 9; IX, 8, 14; — *Rom.*, III, 24.

(5) *I Cor.*, II, 13, 14; — *Rom.*, VII, 24, 25.

(6) *Gal.*, V, 16-24.

autres pervers, à l'influence desquels la créature humaine est exposée (1).

Cette assistance divine, on ne l'obtient que par les mérites de Jésus-Christ et la prière. Tout consiste donc à croire en lui, à l'aimer, à suivre ses préceptes, à l'imiter, à accomplir en lui, par lui et pour lui toutes les œuvres de justice et de miséricorde. Hors de lui, il n'y a pas de salut (2). « Je ne veux, dit l'apôtre, avoir qu'une science, celle de Jésus et de Jésus crucifié (3). » C'est en effet sur la croix que son sacrifice s'est accompli et c'est par ce sacrifice que la vraie, l'unique religion a été consommée. L'homme doit donc embrasser la croix et porter en son corps les stigmates de Jésus-Christ (4), c'est-à-dire souffrir pour la vertu et la vérité : les douleurs de ce monde ne sont rien au prix de la gloire qui en sera la récompense (5).

Dans ces conditions, on pourrait croire que l'âme du fidèle est pleine de trouble et de tristesse. Il n'en est rien ; au milieu des persécutions, des luttes, des souffrances, il jouit de la joie et de la paix (6). C'est que, pour le soutenir et le consoler, Jésus-Christ lui a laissé une nourriture céleste. « La nuit même qui précéda sa mort, il prit du pain et, rendant grâces, le rompit, disant : « prenez et mangez, ceci est mon « corps qui va être livré pour vous... » Il prit aussi,

(1) *Gal.*, I, 8 ; III, 19, 20 ; — *I Cor.*, IV, 9 ; V, 5 ; VI, 3 ; VII, 5 ; X, 10 ; XI, 10 ; XIII, 1 ; — *II Cor.*, II, 11 ; VI, 15 ; VIII, 38 ; XI, 14, 15 ; XII, 7.

(2) *Gal.*, I, 3, 4 ; II, 16 ; VI, 2 ; — *I Cor.*, IV, 16 ; VII, 19 ; XI, 1, 2 ; XVI, 22 ; — *II Cor.*, V, 15 ; — *Rom.*, III, 22, 23 ; IV, 24, 25 ; V, 9 ; V, 13, 16, 18, 19.

(3) *I Cor.*, II, 2.

(4) *Gal.*, VI, 17.

(5) *Rom.*, VIII, 18.

(6) *Gal.*, V, 22 ; — *II Cor.*, IV, 4 ; VI, 10 ; XIII, 11 ; — *Rom.*, XIV, 17.

après le repas, un calice et dit : « ceci est le Nouveau Testament en mon sang ; » buvez en mémoire de moi (1). Le fidèle reçoit de plus communication de l'Esprit même de Dieu, qui habite en lui, fortifiant son infirmité, s'unissant à sa prière, le remplissant de lumière, de force et de douceur (2).

SOUS-ENTENDUS DE CES ÉPÎTRES

Le lecteur remarquera que nous n'avons, dans les pages qui précèdent, qu'un tableau imparfait et incomplet de l'enseignement de l'apôtre. Nous ne trouvons pas, en effet, dans les lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, un exposé de la foi chrétienne fait *ex professo*. S. Paul écrit à propos de circonstances particulières et ne traite que certains points déterminés. Il ne touche qu'en passant au reste et c'est seulement par des allusions éparses que nous parvenons à nous faire une idée de l'ensemble. Il y a des questions de la plus haute importance que l'apôtre n'a pas l'occasion d'effleurer et qu'on pressent. Ainsi, il est clair que le simple énoncé de la filiation divine de Jésus-Christ sous-entend une conception tout à fait nouvelle de Dieu et ajoute quelque chose à la notion de son unité, qui apparaît surtout dans les livres sacrés des Juifs. — En outre, l'Esprit de Dieu qui se communique aux Chrétiens ne peut s'entendre seulement d'une influence divine; ce terme paraît désigner quelque chose de plus. L'Esprit Saint est nommé en même temps que le Fils et mis sur le même rang que lui :

(1) I Cor., xi, 23-26.

(2) Gal., iii, 5; iv, 6; — I Cor., ii, 9-14; iii, 16; vi, 19; vii, 40; xii, 3-13; — II Cor., v, 5; xiii, 13; — Rom., v, 5; viii, 9-11.

« Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communication du Saint Esprit soit avec vous tous, » dit l'apôtre en terminant la deuxième épître aux Corinthiens(1). On ne peut douter que les disciples du Christ n'eussent sur la divinité une théorie spéciale qui n'est pas développée ici.

De même la fraction du pain et la consécration du calice entraînent l'organisation d'un ministère dont il n'est point parlé et qui existait nécessairement. C'était l'apôtre qui commençait à le remplir seul dans les églises qu'il avait fondées; mais, en son absence, ce pouvoir devait être réservé à des délégués choisis; car rien ne laisse supposer que chaque fidèle individuellement eût licence de reproduire l'acte mystérieux que fit le Seigneur à la fin du repas qui précéda sa mort.

Enfin, la condition qu'impose S. Paul aux Chrétiens de ne participer à ce banquet sacré que purs de tout péché implique un moyen d'obtenir la rémission des fautes commises. Autrement, la plupart d'entr'eux auraient été exposés à se trouver à tout jamais exclus de la table des fidèles, puisque, dès le premier manquement grave, ils devaient s'en abstenir d'eux-mêmes, sous peine de répondre devant Dieu de la profanation du corps et du sang du Christ (2). Qui peut en effet être assuré de ne point faillir? Les épîtres aux Corinthiens nous prouvent cependant qu'il n'en était pas ainsi. Il y est question d'un fidèle qui a commis un crime, qui s'en est repenti et qui est rentré en grâce (3).

(1) II *Cor.*, XIII, 13,

(2) I *Cor.*, XI, 28, 29.

(3) II *Cor.*, II, 7-10.

Comment ? C'est ce que l'apôtre ne dit pas ; mais on doit forcément en conclure que l'Église pouvait admettre de nouveau à la communion le frère pécheur qui avait mérité d'en être privé (1).

*ORGANISATION ET DISCIPLINE DES ÉGLISES D'APRÈS
CES ÉPÎTRES*

Je reprends l'étude des « quatre courts morceaux » dont parle M. Havet, et je vais essayer d'en extraire quelques notions sur l'état de la société chrétienne à l'époque où S. Paul écrivait, c'est à-dire au milieu du premier siècle (années 54 à 58) et sur la personne même de l'apôtre. La doctrine nouvelle avait sa racine dans la religion juive et elle est présentée dans les épîtres qui nous occupent comme l'épanouissement et la perfection de celle-ci. Le salut par elle est offert d'abord aux Israélites, puis aux autres peuples après eux (2). On a vu plus haut l'exposé des difficultés qui s'étaient élevées dans l'Église à propos de la conversion des Gentils et de la place à faire dans le christianisme aux prescriptions de la loi hébraïque. S. Paul ne dit nulle part que les Juifs devenus chrétiens doivent se considérer comme exemptés des formalités rituelles qu'elle prescrit ; mais il en dispense catégoriquement les Gentils. Il se borne à leur recommander de s'abstenir de toute viande consacrée aux idoles. Du mosaïsme, il ne retient pour eux qu'une chose : la loi morale. S'il ne se prononce pas sur les obligations que les Israélites de naissance conservent après leur bap-

(1) Je mentionnerai seulement ici pour mémoire le baptême pour les morts, qui pouvait être une œuvre satisfaisante en faveur des âmes des trépassés. On manque de renseignements précis sur ce point. 1 *Cor.*, xv, 29.

(2) *Rom.*, 1, 16.

tême envers la religion dans laquelle ils ont été primitivement élevés, on sent que, dans sa pensée, elles devront un jour être supprimées et que ce qui caractérise le Juif disparaîtra. C'est ce qu'il faut conclure de la comparaison qu'il établit entre le mosaïsme et le christianisme, d'une part, et les deux fils d'Abraham, de l'autre. De même que l'enfant de Sarah a supplanté celui d'Agar, de même le Nouveau Testament remplacera l'Ancien (1).

La tête de la religion nouvelle est le Christ. L'Église en est le corps et tous les fidèles en sont partie intégrante (2). L'apôtre n'a pas, dans ses lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, l'occasion de parler avec détail de l'organisation de cette société spirituelle. On voit pourtant que, au sommet, il y avait un collège composé d'un petit nombre de membres et qui existait au moment de la mort de Jésus, car S. Paul dit que, après sa résurrection, le Sauveur apparut aux « Onze (3) ». Ailleurs, il les appelle les « grands apôtres (4) ». Il leur fut lui-même affilié : « Je suis le plus petit des apôtres, » dit-il (5). Cependant s'il se met par modestie au dernier rang, il déclare que son autorité est égale à la leur (6). De ces apôtres il en nomme trois qu'il qualifie de « colonnes de l'Église (7) » : Jacques qui avait avec Jésus un lien de parenté char-

(1) *Gal.*, IV, 22-31.

(2) *Rom.*, XII, 4, 5.

(3) *I Cor.*, XV, 5.

(4) *II Cor.*, XI, 5.

(5) *I Cor.*, XV, 9.

(6) *II Cor.*, I, 1 ; IX.

(7) *Gal.*, II, 9.

nelle (1), Pierre et Jean. Parmi eux, Pierre semble avoir une place à part et prépondérante. Lorsque, trois ans après sa conversion, Paul veut entrer en relations avec les autorités de l'Église, c'est Pierre qu'il pense à voir et qu'il nomme seul : « Je vins à Jérusalem pour voir Pierre et je demeurai auprès de lui quinze jours (2). »

Plus tard, quand il se retrouve à Jérusalem avec plusieurs des apôtres, il reconnaît encore à Pierre la supériorité (3). Comment s'exerçait-elle? C'est ce qu'il n'indique nulle part. Nous constaterons plus loin, en parlant de S. Paul, qu'il parcourut la Syrie, l'Asie-Mineure, la Macédoine, la Grèce pour prêcher l'évangile. S. Pierre faisait de même, car S. Paul signale sa présence à Antioche (4) et à Corinthe (5). Jacques paraît fixé à Jérusalem dans un milieu exclusivement juif. S. Paul parle avec une grande vénération de cette église de Jérusalem et il appelle ses membres : « les Saints (6). » Il fait des quêtes pour elle dans les églises qu'il a fondées (7), mais il n'indique point qu'elle exerçât une autorité supérieure dans la société chrétienne. On ne voit là rien de semblable aux liens qui rattachaient au temple et à son grand-prêtre les Juifs de tout l'univers. Pas un mot, dans ces épîtres, ne justifie le système imaginé par M. Renan, d'après lequel S. Jacques aurait eu, en qualité de

(1) D'après I *Cor.*, ix. 5, Jacques n'était pas le seul qui eût ce privilège.

(2) *Gal.*, i, 18.

(3) — II, 7, 8.

(4) — II, 11.

(5) I *Cor.*, i, 12 ; III, 22.

(6) — XVI, 1.

(7) II *Cor.*, XVI, 1-4 ; — II *Cor.*, VIII, 2-7, 10 14, 19, 20 ; IX, 2-7.

chef de l'Église mère, une sorte de suprématie. A l'égard des fidèles, S. Paul parle et agit comme ayant autorité ; c'est en vertu d'une délégation divine qu'il leur distribue ses enseignements et qu'il leur trace des règles de conduite (1). A un moment donné, il a un collègue dans l'apostolat, Barnabé, qu'il place, dans l'épître aux Galates, sur le même rang que lui (2). Dans les épîtres aux Corinthiens (3), il se montre accompagné d'auxiliaires d'un ordre inférieur auxquels il donne des missions.

Les quatre épîtres dont il est question ici nous fournissent de précieux détails sur la vie intime des églises chrétiennes à leur berceau. Les fidèles se réunissaient pour prier ensemble, pour entendre expliquer les Écritures, pour manger en commun, pour participer au pain et au vin consacrés. Il semble que tous les frères aient eu le droit de prendre successivement la parole dans ces assemblées (4), les femmes exceptées. Elles y assistaient voilées, tandis que les hommes avaient la tête découverte (5). Les femmes ne sont cependant pas exclues de toute coopération à l'œuvre des apôtres. Ceux-ci sont suivis dans leurs pérégrinations par une compagne qui les assiste, comme ferait une sœur, *mulierem sororem circumducendi* (6). Il

(1) I, *Cor.*, 1.

(2) *Gal.*, II, 9.

(3) II, 1 ; — I *Cor.*, XVI, 10. — II *Cor.*, II, 19 ; VII, 6 ; VIII, 18, 23 ; XII, 18. — Je ne tire aucune indication du chapitre XVI de l'épître aux Romains sur lequel on a élevé des doutes, injustifiés d'ailleurs.

(4) *Gal.*, II, 12 ; — I *Cor.*, XI, XII, XIV. — Je ne dis rien des exercices que M. Renan appelle *glossolalie* et qui, suivant les théologiens, se rapportent au don des langues. Bien que S. Paul en parle assez longuement, on n'en conçoit pas une idée très nette.

(5) I *Cor.*, XI, 4-16 ; XIV, 34, 35.

(6) IX, 5.

n'est pas téméraire d'en conclure que les femmes exerçaient dans l'Église un ministère de charité.

S. Paul prêche aux fidèles le culte de toutes les vertus ; la perfection morale doit être le but de leurs efforts. Il ne leur suffira pas d'accomplir envers le prochain la justice ; — l'aumône, le pardon des injures le dévouement patient, prévenant et affectueux sont des devoirs (1). Il leur recommande la chasteté, sans les astreindre toutefois au célibat et sans les détourner du mariage, s'ils se sentent incapables de supporter la continence. Les conseils qu'il leur donne à ce sujet sont un modèle de sagesse et de mesure. En toutes choses d'ailleurs, il veut que le chrétien apporte un esprit de prudence et de modération. S'il préfère le célibat parce qu'il laisse plus de liberté pour vaquer au service de Dieu, ce n'est pas qu'il méprise le mariage : le mariage est à ses yeux un état saint, quand on en pratique fidèlement les devoirs (2).

Ainsi, la religion qu'annonce l'apôtre ne détruit pas l'ordre de la nature : elle le spiritualise et le grandit. De même, elle ne change pas celui de la société : elle laisse chacun à son rang, dans sa nationalité, dans sa classe, dans sa profession, riche ou pauvre, maître ou serviteur, libre ou esclave (3). Elle respecte les pouvoirs établis et commande aux fidèles de leur obéir (4). Elle ne leur permet pas la révolte quand on les persécute ; aux outrages et aux tourments ils

(1) *Gal.*, vi, 13, 14, 16, 22, 23 ; vi, 1, 2, 9, 10. — *I Cor.*, i, 10 ; iii, 17 ; xiii, 5, 13 ; xiv, 40 ; xvi, 14 ; — *II Cor.*, vi, 16 ; vii, 1 ; ix, 8 ; xi, 12 ; xi, 3 ; xiii, 1, 7, 11 ; — *Rom.*, ii, 7 ; iii, 8 ; vi, 13, 16, 18-20 ; xii, xiii, 8-10 ; xiv, 17, 19.

(2) *I Cor.*, vii.

(3) — vii, 21-23 ; xii, 13.

(4) *Rom.*, xiii, 1-7.

ne doivent opposer que la patience et la prière (1). Qu'importe la souffrance en cette vie d'épreuves (2)? L'espérance du chrétien est au ciel. La pensée du supplice que le Fils de Dieu a subi sur la croix pour la rédemption de l'humanité est là pour le réconforter et lui adoucir toute amertume (3). Jésus crucifié par amour pour les hommes, c'est toute la religion de S. Paul, dont l'amour est le dernier mot (4), amour qui de Dieu descend à la créature, qui de la créature remonte à Dieu et qui unit entre eux tous les hommes en Jésus-Christ (5), *plenitudo legis dilectio* (6).

LA PERSONNE DE L'APÔTRE

Quant à la personne de l'apôtre, nous savons déjà, par le récit de sa conversion que nous avons reproduit plus haut, qu'il était de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin, qu'il avait été l'adversaire de Jésus-Christ avant d'en devenir le fervent disciple; qu'il avait annoncé l'évangile pendant trois ans dans le Hauran et que là il avait été l'objet de la haine de ses anciens coreligionnaires, auxquels il n'avait échappé qu'en se faisant descendre dans une corbeille du haut des murailles de Damas. C'est alors seulement qu'il était entré, à Jérusalem, en relation avec les apôtres. Il s'était ensuite retiré en Syrie et en Cilicie. Quatorze ans après, c'est-à-dire vers l'an 52, il se trouvait à Antioche où éclata la querelle de la circoncision qui

(1) *Rom.*, xii, 14.

(2) *II Cor.*, iv, 17; xi, 19, 20; — *Rom.*, v, 3; viii, 18; xii, 12.

(3) *Gal.*, ii, 19.

(4) *I Cor.*, ii, 2; xvi, 22.

(5) *Gal.*, ii, 20; — *I Cor.*, xii, 27; xiii, xvi, 24; — *II Cor.*, v, 14; — *Rom.*, v, 5, 8; viii, 34-39.

(6) *Rom.*, xiii, 10.

le fit retourner à Jérusalem. Il revint alors à Antioche.

Nous avons dit qu'il écrivit successivement, entre les années 54 et 58, aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains. Il résulte de ces lettres, qu'il avait évangélisé l'Asie Mineure et tous les pays riverains de la Méditerranée jusqu'à l'Illyrie, à une époque qu'il n'indique pas, mais qui paraît antérieure à l'année 51. En terminant l'épître aux Romains qu'il écrit de Corinthe, il annonce l'intention de se rendre de nouveau à Jérusalem et de porter ensuite l'évangile dans l'Espagne en passant par Rome (1).

Il accomplit ces voyages au milieu de persécutions, de fatigues et de dangers de toutes sortes, plusieurs fois emprisonné, fouetté cinq fois par les Juifs, trois fois déchiré de verges sur l'ordre des autorités romaines, lapidé une fois, naufragé trois fois, exposé à périr sur les fleuves, dans les déserts, sur la mer, en butte aux attaques des voleurs dans ses pérégrinations, aux excès des séditeux dans les villes, aux embûches des Juifs, aux violences des Gentils, aux trahisons des faux frères, dans le travail et les soucis, les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid et le dénuement, sans compter une perpétuelle sollicitude pour les églises qu'il a fondées (2). Et pourquoi supporte-t-il un poids si lourd pour des épaules humaines? Est-ce pour la gloire? Est-ce pour la richesse? Est-ce pour la jouissance? Non, on a beau disséquer ses discours,

(1) *Rom.*, xv, 19, 24, 28. — Je ne m'arrête pas à discuter l'opinion qui refuse l'authenticité aux chapitres xiv, xv et xvi de l'épître aux Romains. M. Renan l'admet, en faisant d'assez subtiles observations sur les salutations de la fin. Je ne me suis point d'ailleurs servi de ces chapitres dans l'exposé doctrinal qui précède. Je n'en extrais que la mention du voyage en Illyrie et du projet d'aller en Espagne.

(2) *II Cor.*, xi, 24-31.

scruter les desseins qu'il laisse entrevoir, on n'y trouve rien que le désir de remplir, fût-ce au prix de toutes les souffrances et de l'anéantissement même de son être (1), la mission qu'il a reçue du Christ pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Son désintéressement est tel que, tout en affirmant que l'Église a le devoir de subvenir aux besoins de l'apôtre, il ne veut pas être à charge aux fidèles et il travaille de ses mains pour gagner sa vie (2).

Quel est donc l'état d'esprit de cet homme extraordinaire ? « Les Juifs, dit-il dans la première lettre aux Corinthiens, demandent des miracles, les Grecs recherchent la sagesse ; quant à nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils (3). » S. Paul connaît la philosophie des Grecs et il ne repousse point les lumières de la raison. Elle est capable de nous élever à la notion de Dieu et de nous éclairer sur nos devoirs (4). Il ne nie pas davantage la liberté humaine ni l'action de notre volonté. Seulement celle-ci est impuissante, et il dit, comme le poète païen : « je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas (5). » Nous avons remarqué plus haut combien les conseils qu'il donne aux fidèles, pour leur conduite dans la famille et la société, sont sages, modérés, pratiques. Ils émanent certainement d'un esprit droit, judicieux et qui a l'expérience de la vie.

Mais S. Paul ne s'en tient pas à la sagesse, à la

(1) I *Cor.*, xv, 31 ; — *Rom.*, ix, 3.

(2) I *Cor.*, vi, 12 ; ix, 14, 15.

(3) — I, 22-25.

(4) *Rom.*, i, 18-32.

(5) — vii, 15-23.

puissance humaines ni à l'ordre de la nature. Il admet l'intervention directe de la divinité dans le monde par des révélations et des miracles. Et pour lui, il n'y a pas là seulement une question de croyance, c'est un fait : des révélations, il en a eul lui-même (1); et des miracles, il en a accompli (2). Jésus ressuscité, il l'a vu de ses yeux, il l'a entendu, il lui a parlé (3). Il a reçu des ordres directs de Dieu (4). Il a été, dans l'extase, ravi jusqu'au ciel et il y a entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter (5).

Ce n'est cependant ni dans ces visions ni dans ces miracles qu'il met la perfection de la religion ; c'est, je le répète, uniquement dans la foi à Jésus, Fils de Dieu, mort sur un gibet pour nous sauver (6). Cet abaissement de la divinité, ce sacrifice volontaire, cette charité infinie, voilà ce qui le transporte, l'enflamme, ce qui fait sa force, son espoir, sa joie. Le fond du cœur de S. Paul comme de sa doctrine, c'est l'amour de Jésus crucifié, un amour ardent, sans bornes, sans mesure (7).

Y A-T-IL EU UNE LÉGENDE DU CHRIST?

L'étude des quatre morceaux, dont M. Havet regrette la brièveté, nous fournit, on le voit, bien des renseignements sur l'état de la doctrine, de la discipline, des mœurs des Chrétiens, à un moment donné, très rapproché du commencement de ce grand mouvement

(1) *Gal.*, I, 12, 16.

(2) — III, 5. — *I Cor.*, II, 4. — *II Cor.*, XII, 12.

(3) *I Cor.*, VII, 9; XV, 8; — *II Cor.*, XII, 7.

(4) *Gal.*, II, 2.

(5) *II Cor.*, XII, 1-4.

(6) *Gal.*, II, 19, 20.

(7) *I Cor.*, XIII.

religieux. Ce moment n'en est séparé, comme on l'a remarqué plus haut, que par un intervalle de vingt années. Si nos épîtres ne nous apprennent pas tout, du moins elles nous indiquent l'essentiel et, quand elles demeureraient seules, leur témoignage suffirait à démontrer que l'Église avait un enseignement précisé et une organisation définie en l'année 54. Quel en fut le point de départ? L'apôtre ne nous laisse aucun doute à ce sujet : c'est l'affirmation que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il est mort pour la rédemption des hommes et qu'il est ressuscité. Or la divinisation du Christ, que M. Renan prétend avoir un caractère légendaire, date du lendemain même du supplice de la croix, puisque c'est à cause d'elle que les Juifs poursuivaient les apôtres et leurs adhérents, c'est elle qui excitait l'animosité de Paul lui-même et sa conversion consista à la reconnaître après l'avoir repoussée.

Il suit de là que la légende du Christ dans son état le plus avancé, comme dit M. Renan, n'a pas attendu, pour se former, le temps requis pour l'incubation de ce genre de productions et que les choses ne se sont point passées ainsi que l'affirme la nouvelle école. Prenons un terme de comparaison : les annales mêmes de la France nous montrent un homme, un empereur, Charlemagne, auquel on a fait deux personnalités, l'une réelle et incontestablement historique, l'autre légendaire. Celle-ci se développe dans tout un ensemble de traditions et de chansons de geste, et c'est elle surtout que le Moyen Age a connue. M. Gaston Paris en a étudié le développement dans un curieux et intéressant travail sur l'histoire poétique de Charlemagne. Nous y voyons l'imagination populaire amplifiant

peu à peu les faits, les surchargeant de détails apocryphes et merveilleux et arrivant ainsi à créer, deux siècles après sa mort, une figure grandiose en qui se résument les aspirations religieuses, poétiques, militaires de toute une époque. Mais, si nous remontons aux témoignages directs laissés par les contemporains, la vision énorme disparaît et nous nous trouvons en présence d'un homme dont le caractère et les actes sont nettement caractérisés, qui mérite assurément d'être compté parmi les plus intelligents, les plus valeureux, les plus puissants des princes qui aient jamais tenu l'épée et le sceptre, mais enfin d'un homme comme les autres. L'éloignement seul lui avait donné des proportions colossales et presque surnaturelles.

Voilà bien la double idée que les nouveaux exégètes voudraient nous faire concevoir du personnage de Jésus : simple prophète de près, dieu de loin. Mais entre les deux il y a une différence capitale. Au lieu de nous exposer d'abord, comme pour Charlemagne, uniquement ce qu'il y a d'humain et d'ordinaire dans le Christ, les premiers documents contemporains, les seuls authentiques, suivant M. Havet, mettent du premier coup l'extraordinaire et le surhumain en pleine lumière. Tout ce tableau de faits qui vont s'exagérant et se transformant dans la mémoire des hommes pour aboutir, vers la fin du premier siècle, à une légende à laquelle les évangiles auraient donné sa forme définitive, n'est qu'une composition imaginaire, tracée en apparence d'après une méthode scientifique : la réalité y contredit absolument.

Je n'entends pas, je le répète, entrer ici dans la discussion du fond même de la doctrine chrétienne. Il

y a deux questions : la première est de savoir quelle créance on doit accorder à l'enseignement évangélique, la seconde d'établir à quelle époque et comment les livres compris dans le Nouveau Testament ont été écrits ; c'est de celle-ci seulement que je m'occupe. Or l'examen des quatre épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, dont l'auteur est connu, la date fixée, le texte non altéré, ne permet pas d'assimiler la rédaction de l'histoire de Jésus à la formation de la légende de Charlemagne. La divinisation du Christ n'est pas le fruit résultant du développement de l'arbre que nous voyons arrivé à sa pleine croissance vers la fin des temps apostoliques, elle en est la racine : c'est le premier mot de la conscience chrétienne. Comme l'a très bien remarqué M. Havet, S. Paul nous apprend peu de choses sur le Maître qu'il n'avait pas connu vivant. Il ne nous raconte pas sa vie terrestre, ou du moins il ne nous en précise qu'un fait, celui qui y a mis un terme tragique : le supplice de Jésus sur la croix. Le souvenir de sa mort joint à l'idée de sa divinité, voilà ce qui éclate à toutes les lignes burinées par l'apôtre pour la postérité.

LA CROIX

Avant d'examiner ce que l'on doit tirer de ces constatations pour le sujet traité ici, qu'on me permette encore deux remarques. Quand j'ai vu que, au début de ses études sur les origines du christianisme, M. Havet prenait soin de rechercher quels étaient les textes authentiques, incontestés, datés et rédigés par un écrivain de l'époque apostolique digne de faire autorité, j'ai espéré qu'il allait enfin nous tirer

des hypothèses, des systèmes, des subtilités, des rêveries de l'exégèse allemande, s'établir sur un terrain solide et renouveler la discussion par une méthode véritablement scientifique, en procédant du connu à l'inconnu, du certain à l'incertain. Ce n'est malheureusement pas la marche qu'a suivie M. Havet : son livre est un composé de suppositions, tout comme les travaux germaniques, avec des négations plus nombreuses et plus radicales.

Il semble même, et c'est ma seconde observation, que, tout en proclamant la valeur des épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, il ait jugé inutile de les étudier avec attention ; car s'il les avait lues, se serait-il arrêté à démontrer par de savants arguments que le Christ avait dû être lapidé ? C'est une simple question de fait, sur laquelle S. Paul ne laisse aucun doute : à Damas, à Antioche, devant des Juifs qui étaient en continuelles relations avec Jérusalem et qui pouvaient contrôler son dire, il affirme que Jésus a été crucifié ; il le répète aux Galates et aux Corinthiens jusqu'à *onze fois* (1).

DOUBLE CARACTÈRE DE LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE

De ce que l'apôtre n'entre dans aucun détail sur les événements de la vie du Christ, il faut conclure que ce n'était pas le récit de ses paroles et de ses actions que le prédicateur chrétien présentait en premier lieu aux auditeurs qu'il voulait convertir. Il traitait sans doute d'abord une question théologique : l'apparition sur la terre du Fils de Dieu pour opérer la rédemption des

(1) *Gal.*, II, 19 ; III, 1 ; V, 11 ; VI, 12, 14 ; — *I Cor.*, I, 17, 18, 23 ; II, 2, 8 ; — *II Cor.*, XIII, 4.

hommes, suivant la promesse des Écritures, et l'application au Messie annoncé des passages des livres sacrés qui l'avaient décrit d'avance. C'est par l'exposition de ce système qu'il commençait, comme aujourd'hui dans l'Église on enseigne, avant tout, le catéchisme. Voilà certainement ce que S. Paul appelle son évangile, ce qu'il soumet à Jérusalem, en l'an 52, à Pierre, à Jean et à Jacques qui, dit-il, se trouvèrent en parfaite communion d'idées avec lui (1). Cet enseignement n'était écrit dans aucun livre, il se transmettait de bouche en bouche par tradition. On devenait chrétien par un acte d'adhésion à cette théorie et par la réception du baptême.

Mais, ces premiers principes une fois établis, les fidèles devaient demander avec une avide et fervente curiosité l'histoire détaillée des années que le Sauveur avait passées sur la terre, et les apôtres ne pouvaient manquer de répondre avec empressement à ce désir. Ceci nous ramène à l'*Évangile* de S. Luc, et nous allons maintenant l'examiner.

(1) *Gal.*, 11, 2.

CHAPITRE II

L'ÉVANGILE DE S. LUC (1)

Il y aurait lieu de s'étonner si, dès le commencement, le récit de la vie et de la mort de Jésus-Christ n'avait été écrit, soit par les prédicateurs, soit par les auditeurs de la nouvelle doctrine. S. Luc paraît surtout avoir ces derniers en vue, lorsqu'il dit, au début de l'ouvrage qu'il nous a laissé, que plusieurs parmi les fidèles ont entrepris de présenter dans un ordre suivi les faits rapportés par les ministres de la parole, témoins oculaires des événements. « J'ai, pour ma part, dit-il, excellent Théophile, également cru devoir rédiger pour toi cette histoire, après m'être soigneusement enquis de tout dès l'origine, afin que tu connaisses la vérité de ce qu'on t'a appris (2). »

RÔLE NATUREL DE JÉSUS

Ainsi que les *Actes des apôtres*, l'*Évangile* de S. Luc contient un mélange de faits naturels et de faits surnaturels. Si, procédant pour l'*Évangile* comme pour les *Actes*, nous laissons systématiquement de côté les derniers pour ne nous attacher qu'aux premiers, voici à peu près l'idée que nous nous formerons de la

(1) Renan, *Vie de Jésus*, Introduction. — *Les Évangiles*.

(2) *Luc.*, I, 1-4.

biographie et de la doctrine de Jésus. Il naît, à Béthléem, de Marie, épouse d'un descendant de David. Conformément à la loi mosaïque, il est circoncis le huitième jour, puis présenté au temple. Son enfance se passe dans la maison de Joseph à Nazareth, qu'il ne quitte que pour venir de temps en temps à Jérusalem avec ses parents assister aux grandes fêtes. Pendant un de ses voyages, il se fait remarquer par une sagesse précoce. Il demeure du reste dans une profonde obscurité jusqu'à l'âge de trente ans.

A ce moment, un ascète nommé Jean prêchait la pénitence et baptisait dans le Jourdain ceux qui se montraient dociles à ses paroles. Jésus se rend auprès de lui, se mêle à ses disciples et reçoit comme eux le baptême. Aussitôt après, il se retire dans le désert où il demeure seul pendant quelque temps. Quand il en sort, il ne retourne point auprès de Jean, mais il se met à parcourir la Galilée, enseignant les populations en son propre nom. Il entre dans les synagogues, les jours de sabbat, lit un passage des livres sacrés des Juifs et en prend texte pour développer sa doctrine; ou bien il s'arrête dans la campagne ou sur les bords du lac de Tibériade et parle à la foule qui le suit avec une éloquence simple, familière sans trivialité, persuasive, empruntant ses comparaisons aux objets qu'il a sous les yeux, aux travaux des champs, aux mœurs pastorales, aux scènes de la vie commune.

Sa doctrine ne diffère point de celle qui est développée dans les livres sacrés des Juifs. Il dit qu'on verra plutôt passer le ciel et la terre qu'un point tomber du texte de la loi. Il se montre exact observateur des prescriptions mosaïques et se plaît à participer aux

fêtes du temple. Mais il se préoccupe beaucoup plus de l'esprit que de la lettre des commandements. Il en repousse avec énergie toute interprétation abusive, tendante à les détourner de leur but qui n'est autre que la perfection morale. Ces commandements, il les résume en deux préceptes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain et, par le prochain, il entend tous les hommes, même ceux en qui la différence de religion devait faire voir des adversaires.

Les Juifs mettaient leurs aspirations dans la reconstitution d'un empire national, temporel. Jésus parle aussi d'un royaume, mais c'est un royaume spirituel qu'il a en vue, un royaume qui n'est pas de ce monde, le royaume de Dieu. Les justes seuls doivent y avoir accès après leur mort et y trouver, dans une béatitude éternelle, la récompense de leurs mérites. A ses yeux, l'existence actuelle n'est que la préparation de cette vie future. Il ne se propose donc point de changer la constitution de la société humaine et de se mêler de la direction des affaires de ce monde. Il accepte les pouvoirs établis tels quels et, s'il est israélite par la naissance et la religion, il ne témoigne aucun intérêt pour la politique juive à laquelle, dans ses discours, on ne trouve pas même une allusion. Il ne prononce pas davantage une parole, soit pour, soit contre la domination romaine. Il l'admet comme un fait accompli, reconnaît qu'il faut payer l'impôt aux conquérants et reçoit sans distinction dans sa compagnie les Juifs patriotes, les serviteurs d'Hérode et les agents des Romains. Ce n'est pas sur des choses changeantes et périssables qu'il demande à l'homme de fixer son cœur. Le monde que l'on quitte avec la vie, qui périra lui-

même un jour, ne mérite pas qu'on s'attache à lui. Ses honneurs, ses plaisirs, ses richesses sont un leurre qui nous détournerait du but. Il faut rompre avec lui, prendre le contrepied de ses maximes, pratiquer le détachement, la pénitence, l'humilité, le pardon des injures et, considérant la vie seulement comme une épreuve, un passage à des destinées supérieures, encourir la persécution, la mort même, plutôt que de compromettre cet avenir éternel. « Le royaume de Dieu est au dedans de vous-mêmes, » dit-il, afin de faire bien comprendre que tout pour lui consiste dans l'élévation de l'esprit, la pureté du cœur, l'amour de l'humanité.

La récompense finale est réservée à ceux qui seront trouvés justes à l'heure de la mort; mais tous les hommes peuvent acquérir cette justice. Loin de repousser les pécheurs, il va au devant d'eux, leur parlant de la miséricorde de Dieu qui pardonne au repentir, et les encourageant à changer de vie. Il n'a de colère que contre les hypocrites; pour eux, il est sans pitié. Il les poursuit de ses malédictions et de ses reproches, déchirant le voile menteur dont ils couvrent leur perversité et mettant à nu leurs rapines, leurs débauches secrètes, leurs crimes cachés. Ceux qu'il attaque ainsi, pharisiens, sadducéens, scribes, lui vouent une haine implacable. Après lui avoir vainement tendu des pièges auxquels il échappe par la fuite, ils le compromettent par une accusation capitale de blasphème auprès du conseil de la nation qui, en le représentant comme un agitateur dangereux, obtient du procureur romain sa condamnation au supplice de la croix.

Ainsi dégagée de toute circonstance miraculeuse, la biographie du Christ n'offre rien que la raison ne puisse accepter. C'est celle d'un sage, le plus accompli, le plus pur, le plus aimable que la terre ait vu; cependant on ose nommer à côté de lui d'autres initiateurs : Socrate, chez les Grecs, Çakia-Mouni dans l'Inde, qui ont laissé derrière eux, parmi quelques ombres, une trace à jamais lumineuse. A vrai dire, après le charme exquis et unique de sa personne, charme que rien n'égale et qui, malgré un éloignement de plus de dix-huit siècles, nous séduit encore si profondément, ce qui fait la supériorité de l'enseignement de Jésus, ainsi rapetissé à la hauteur d'un homme, c'est le fonds d'idées qu'il emprunte à la religion juive. Il la spiritualise, la dégage des minuties, la purifie et l'élargit; il y ajoute surtout des exhortations au pardon des injures, à la fraternité entre les hommes, et des aspirations vers une patrie céleste qu'elle n'avait pas formulées; mais il n'en diffère point essentiellement. M. Renan donne à entendre qu'il n'y a rien de bien original dans la prédication du Christ. Cet admirable précepte qui la résume : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même, » ne lui appartiendrait même pas en propre; il aurait été, si l'on en croit le Talmud, exprimé en ces termes, avant sa venue, par le rabbin Hillel.

Si c'était à cela en effet que s'étaient bornées les actions et les paroles de Jésus, elles auraient difficilement fourni la matière d'une religion nouvelle. Les douze apôtres avec les soixante-douze disciples

n'auraient guère été qu'une secte nouvelle dans le judaïsme, se proposant pour objet principal d'atténuer son caractère national et formaliste et de développer surtout la loi morale qui en était le fond, applicable à l'universalité des hommes. C'était renoncer pour Israël au mirage de la domination temporelle, mais sa gloire n'y perdait rien, puisqu'on lui proposait la conquête spirituelle de la terre. Comment, dans ces conditions, Jésus avait-il pu être accusé de blasphème et mis en croix à la demande solennelle du sanhédrin ? On se l'explique difficilement. En écartant donc de l'histoire de Jésus tout élément surnaturel, vrai ou faux, on n'arrive pas à se rendre un compte satisfaisant de son œuvre et de sa destinée.

Le choix, tout arbitraire, que nous venons de nous permettre au nom de la raison, d'opérer dans les détails fournis par S. Luc, n'est d'ailleurs aucunement autorisé par les écrits de S. Paul, dont nous nous sommes tout à l'heure occupés. Nous trouvons, à la vérité, dans l'exposé qui précède, un grand nombre de similitudes avec ce que fait et ce que dit l'apôtre : le lecteur sans doute n'a pas manqué de les relever en passant. S. Paul pratique, comme Jésus, la chasteté, la pauvreté, le détachement le plus absolu. Comme lui, il va de ville en ville annoncer le royaume de Dieu. Sa parole est, comme la sienne, exempte de recherche littéraire. Et quant aux idées, on retrouve chez S. Paul la même conception d'une religion spirituelle, épurée, exempte de minuties, accessible à tous, le même souci de la perfection morale, le même amour envers Dieu et le prochain, la même soumis-

sion à l'ordre établi, la même indifférence pour tout idéal politique ou national, les mêmes aspirations vers une patrie céleste et, pour que rien ne manque à ce rapprochement, il est poursuivi sans trêve par les mêmes ennemis.

RÔLE SURNATUREL DE JÉSUS, FILS DE DIEU ET SAUVEUR

Mais il y a autre chose dans les épîtres de S. Paul : il y a une affirmation sur laquelle il revient à tout propos, qui est le motif de sa foi, de son abnégation, de sa vertu, de son dévouement surhumain, et cette affirmation est que Jésus est le Sauveur des hommes. C'est là un point essentiel que les réformateurs de l'exégèse, et notamment M. Renan, laissent dans l'ombre, et qui cependant, dans l'enseignement de l'apôtre, brille comme un phare éclatant. Le salut, voilà en quoi consiste la religion nouvelle, voilà ce qui fait l'originalité de la mission et de la doctrine du Christ, voilà ce qui la met hors de pair, ce qu'aucun législateur, aucun conquérant, aucun philosophe, aucun homme enfin n'a jamais eu la présomption d'apporter à l'humanité et que Jésus, d'après l'apôtre, tient dans sa main. Il n'a qu'à l'ouvrir, et aussitôt se répandront sur la terre le pardon, la paix, les dons spirituels, la grâce en un mot.

S. Luc aussi met bien en lumière ce caractère de *Sauveur*. Il nous montre le Christ, au début de sa prédication, se présentant à la synagogue de Nazareth. Jésus se lève pour faire la lecture dans les livres saints. On lui donne les prophéties d'Isaïe, il déroule le manuscrit et s'arrête à ce passage : « L'esprit du Seigneur « est sur moi, c'est pourquoi il m'a sacré, il m'a en-

« voyé prêcher aux pauvres la bonne nouvelle, guérir
 « ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la
 « rédemption, aux aveugles la vue de la lumière, aux
 « opprimés la liberté, publier l'année de grâce du Sei-
 « gneur et le jour de la rétribution. » Après avoir lu,
 il replie le livre, le rend au ministre et s'assied. Tous,
 dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors,
 reprenant la parole, il ajoute : « Aujourd'hui, cette
 « écriture que vous venez d'entendre est accom-
 « plie (1). »

Pour S. Paul, nous l'avons vu, Jésus-Christ, Sauveur des hommes, est le propre Fils de Dieu, *ἰσὺς υἱός* (2). Or voici le langage que S. Luc met dans sa bouche : « Tout m'a été livré par mon Père. Et personne ne sait quel est le Fils sinon le Père, ni quel est le Père sinon le Fils et celui auquel il a plu au Fils de le révéler (3). » Nous sommes ici en présence du Fils même de Jéhovah, égal en intelligence à son Père et participant à sa puissance infinie.

Il faut convenir que l'attribution à une créature de qualités divines, jointes à la mission de Sauveur, fournit la matière d'une religion, je dirai même de la religion par excellence, celle-ci étant le lien entre la divinité et l'humanité : cet être privilégié les réunit toutes deux dans sa personne. Et lorsque ses apôtres n'annonceraient que sa venue, cela suffit ; car il est à lui seul toute religion : il n'y a plus qu'à l'adorer et à lui obéir. Ses préceptes, quand ils ne feraient que reproduire des maximes déjà connues, prennent, en passant par

(1) *Luc*, IV., 16-21.

(2) *Rom.*, VIII, 32.

(3) *Luc*, X, 22.

sa bouche, une autorité que celles-ci n'avaient pas; ses exemples ont une force irrésistible, ses promesses sont infaillibles, son secours est souverain. Il a voulu naître dans le judaïsme et le pratiquer, mais il est le maître du judaïsme. « Est-ce que le Fils de l'homme, dit-il, ne dispose pas du sabbat à sa volonté (1)? » On comprend alors ce que nous trouvions d'inexplicable dans les causes de sa mort. Il ne restait en effet aux Juifs, s'ils ne s'inclinaient pas devant lui, qu'à l'accuser de blasphème dans l'assemblée du sanhédrin : « Est-ce que tu es le Fils de Dieu? lui demandent ses juges. — Vous le dites. — Qu'avons-nous besoin de témoignages? Nous l'avons entendu nous-même de sa bouche (2). »

Que Jésus soit le Sauveur des hommes et le Fils de Dieu, voilà deux faits, réels ou supposés, qui sortent absolument de l'ordre de la nature. S. Luc les affirme comme S. Paul. Nous avons vu en outre que, d'après ce dernier, la naissance, la prédication, la mort, la résurrection du Messie avaient été prédites plusieurs siècles auparavant par une succession de prophètes, fait non moins miraculeux que les précédents (3). Nous allons maintenant examiner les circonstances de ces événements dans le récit de S. Luc, non point, je le répète, pour en établir la vérité ou la fausseté, mais pour constater si elles y sont telles qu'on devait le pressentir d'après les allusions de S. Paul. Sur cette comparaison, nous jugerons si l'*Évangile* de S. Luc peut être regardé comme con-

(1) *Luc*, vi, 5.

(2) — *xxii*, 70, 17.

(3) *Rom.*, i, 2; *iii*, 21; — *I Cor.*, xv, 3, 4.

temporain des épîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates, ou s'il faut en rejeter la rédaction à une époque postérieure.

Au commencement de l'épître aux Romains (1), l'apôtre des Gentils énonce que Jésus, fils de Dieu, lui est né, selon la chair, de la race de David. Or S. Luc raconte que, suivant une prophétie d'Isaïe, une vierge, épouse d'un descendant de ce roi, l'a conçu directement de Dieu, sans l'intervention d'un homme (2). Cette naissance est de tout point miraculeuse; mais il faut convenir que, étant données les deux natures qu'il s'agissait d'unir en un seul être, on ne pouvait trouver de moyen plus approprié. M. Renan ne veut reconnaître aucune valeur historique à la partie de l'évangile qui annonce ce prodige. Si, par valeur historique, il entend la créance que les deux premiers chapitres de S. Luc méritent, nous laisserons le débat s'agiter entre ceux qui admettent la possibilité du miracle et ceux qui la repoussent. Il reste néanmoins pour ces derniers une question, historique aussi, qui a bien son importance: celle de savoir comment, à un moment donné, la primitive Église expliquait la naissance charnelle du Fils de Dieu; et le texte de

(1) *Rom.*, 1. 2.

(2) *Luc*, 1, 30-35. — Je ne m'arrête pas à l'inexactitude reprochée à S. Luc au sujet du dénombrement de Quirinius (*Luc*, II, 1-3). Avons-nous bien, sur tous les faits et gestes des Romains, dans des contrées et à une époque aussi éloignées, des renseignements assez complets et assez sûrs pour nous montrer si tranchants? M. Renan, dans sa mission de Phénicie, a lui-même reconnu qu'on s'était trop pressé de rejeter les indications de l'évangéliste sur Lysinias (*Vie de Jésus*, XIII, LXXXIV; *Les Évangiles*, p. 363.) D'ailleurs, cette erreur, que S. Luc, cinquante ou quatre-vingts ans après l'événement, l'ait commise lui-même ou l'ait reproduite d'après les mémoires qu'il compilait, en quoi, si elle existe, peut-elle influencer sur l'authenticité de la relation des actes et des paroles du Christ et sur la fixation de la date à laquelle l'apôtre l'a composée?

S. Luc la résout de la manière la plus concordante avec l'affirmation de S. Paul, dans les quatre épîtres que nous avons étudiées précédemment et qui datent de vingt années après la mort du Christ. Et cette explication remontait nécessairement à la première heure de la prédication des apôtres, comme nous l'avons démontré dans le chapitre précédent, en établissant que, au lendemain de sa passion, ils annonçaient sa divinité. Ce n'est pas l'intervention d'un ange dans le récit de l'incarnation qui, à ce point de vue, affaiblira l'autorité du récit de S. Luc ou nous obligera à en avancer la date, puisque S. Paul admet l'immixtion des anges dans les affaires humaines relatives à la religion.

Au tableau de l'incarnation du Christ est joint celui de la conception d'un enfant destiné à devenir le dernier des prophètes et à marcher devant lui comme un héraut pour proclamer l'accomplissement définitif des promesses de Dieu. Les prodiges qui accompagnent cet événement ne diffèrent pas de ceux que les livres juifs racontent dans des circonstances semblables. Tout l'ensemble est d'ailleurs dans la logique de cette histoire surnaturelle, et les détails du service de Zacharie dans le temple se rapportent à un moment où cet édifice était encore debout et où toutes les cérémonies du culte mosaïque y étaient observées (1). M. Renan, qui semble s'acharner à vouloir détruire les traditions chrétiennes, même les plus indifférentes à l'essence de la doctrine, se donne la peine de réfuter celle qui a si heureusement inspiré un grand nombre

(1) *Luc*, 1, 5 25, 39-80.

d'artistes, auteurs de ces charmants tableaux où l'on voit le Messie enfant jouer avec son précurseur, peine bien inutile, du reste, car on n'a jamais prétendu l'appuyer sur un texte. Elle est tout entière tirée de la vraisemblance, qui subsiste, malgré l'assertion contraire de M. Renan. En effet, sur quoi se fonder pour soutenir que Marie n'était pas parente d'Élisabeth, comme le dit S. Luc? Et, si elle était sa parente, quel obstacle l'aurait empêchée de la visiter pendant sa grossesse et après, pendant la première enfance de Jésus et de Jean? Quelle difficulté ces faits si simples et si ordinaires peuvent-ils présenter?

MIRACLES DE JÉSUS

Nous avons vu le Christ déclarer, au début de sa prédication, qu'il était le Sauveur des hommes annoncé par les Écritures. Cette affirmation demandait nécessairement une preuve. Et quelle pouvait être cette preuve? S. Paul nous l'apprend : « les Juifs, dit-il, veulent des miracles (1). » Aussi S. Luc nous montre-t-il Jésus manifestant tout d'abord sa puissance surnaturelle. Il place à Capharnaüm ce premier prodige. Le Maître est dans la synagogue, un jour de sabbat, et il enseigne. Ses auditeurs s'étonnent de sa doctrine et de l'autorité avec laquelle il parle. Tout à coup, un cri s'échappe de la poitrine d'un homme possédé de l'esprit immonde, et l'on entend ces mots : « Laisse-nous ; que nous veux-tu, Jésus de Nazareth? Es-tu venu nous perdre? Je sais qui tu es : tu es le Saint de Dieu. » Alors Jésus le gourmande

(1) I Cor., 1, 22.

et lui dit : « Tais-toi et sors de cet homme. » Aussitôt le démon, jetant celui-ci par terre, sort de lui et cesse de lui nuire. L'effroi s'empare des assistants ; ils se disent entr'eux : « Qui peut parler ainsi ? Quoi ! il commande avec autorité aux esprits immondes et ils obéissent ! » — En sortant de la synagogue, Jésus se rend dans la maison de Simon. Une grande foule s'y rassemble, au coucher du soleil. On amène des possédés au Maître qui leur impose les mains, et les démons sortent de leurs corps, criant à haute voix : « Tu es le Fils de Dieu. » Et lui leur interdit de parler et de dire qu'il est le Christ (1).

S. Luc raconte plusieurs prodiges du même genre : la délivrance d'un enfant que le démon mettait en pièces (2), l'expulsion d'un mauvais esprit qui rendait un homme muet (3) et le fameux miracle de Gêrasa (4). Ce dernier est la pierre d'achoppement des nouveaux exégètes, leur délicatesse en est blessée ; M. Renan trouve qu'il déshonore l'évangile. Il est certain qu'il choque nos sentiments modernes. Mais l'esprit du xix^e siècle n'a rien à voir avec celui du premier, et force est de reconnaître que le fait en question porte la vive empreinte de la nation, du temps, du pays où le place S. Luc. Il s'agit, on le sait, d'un démoniaque qui, possédé d'un esprit immonde, vivait tout nu dans un tombeau. On l'avait vainement attaché avec des chaînes ; il avait rompu ses liens et s'était enfui dans le désert. Il se précipite au-

(1) *Luc*, iv, 33-41.

(2) — ix, 38-43.

(3) — xi, 14.

(4) Ou Gergésà.

devant de Jésus, se prosterne à ses pieds et s'écrie à haute voix : « Que me veux-tu, fils du Très-Haut ? Je t'en supplie, ne me tourmente pas. » Le Christ lui ordonnait de sortir de sa victime. Il l'interroge alors : « Quel est ton nom ? — Je m'appelle Légion. » Toute une troupe de diables était entrée dans cet homme, dit l'évangéliste. Ces démons conjurent le Maître de ne pas les renvoyer dans l'abîme. Or il y avait là un grand troupeau de porcs qui païssaient sur la montagne. Ils lui demandent de leur permettre d'entrer dans ces animaux. Jésus y consent. Les démons sortent aussitôt du possédé, passent dans les porcs qui, emportés comme par un tourbillon, se jettent du haut des rochers dans le lac. Les Geraséniens, pris de frayeur, viennent en foule trouver Jésus pour le prier de quitter leur pays, et le Christ, remontant sur la barque qui l'avait amené, s'en retourna en Galilée (1). — Il est bien certain que ce miracle ne devait pas déplaire aux Juifs. Le porc était pour eux un animal immonde, digne d'être livré en proie aux démons. Ce n'est pas eux qui se seraient apitoyés sur le tort causé par la destruction de ce troupeau à un peuple païen, usurpateur d'une terre jadis échue en partage à Israël. Ces sentiments étaient ceux des apôtres, la démarche des Geraséniens afin d'éloigner Jésus n'était pas faite pour les intéresser en faveur de gens qui préféreraient leur bien temporel à une grâce aussi précieuse que la présence du Fils de Dieu. On a peu de goût aujourd'hui pour tout ce qui tient à la démonologie. Il n'en était pas de même alors, et S. Paul en particulier

(1) *Luc*, viii, 26-39.

exprime formellement sa croyance dans la puissance du diable. Il déclare qu'il est l'objet des attaques directes d'un ange de Satan, ἄγγελος Σατᾶν ἵνα με κολαφίζῃ (1); il prémunit les fidèles contre les embûches du démon (2) et souhaite que le Dieu de paix écrase au plus tôt l'ennemi sous leurs pieds (3). Voilà qui est tout à fait dans l'esprit des récits de S. Luc.

Mais l'évangéliste rapporte d'autres manifestations du pouvoir divin de Jésus. Peu de temps après le premier miracle opéré dans la synagogue de Capharnaüm, le Maître était assis dans une maison de cette ville et enseignait. Des pharisiens et des docteurs de la loi, venus pour l'entendre de tous les points de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, formaient cercle autour de lui. Surviennent des hommes qui portaient un paralytique couché sur un lit. Ne pouvant pénétrer dans la salle à cause de la foule qui obstruait l'entrée, ils montent sur le faite de la maison, démolissent la toiture et descendent par des cordes le lit aux pieds de Jésus. Touché de leur foi, il dit alors au paralytique : « Homme, tes péchés te sont remis. » Les scribes et les pharisiens se demandent aussitôt : « Quel est celui-ci qui blasphème ainsi ? Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » Jésus leur répond : « Quel est le plus facile de dire : tes péchés te sont remis, ou : lève-toi et marche ? Eh bien ! afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, écoute, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et va-t-en dans ta maison. » Et, à l'instant, le

(1) II Cor., xii, 7.

(2) I Cor., vii, 5; — II Cor., ii, 11.

(3) Rom., xvi, 20.

paralytique se leva devant eux, prit le lit sur lequel il gisait et s'en alla dans sa maison, louant Dieu (1).

En guérissant les corps, Jésus démontre qu'il a le pouvoir de guérir et de sauver les âmes. C'est le genre de prodiges qu'il a choisi pour manifester sa mission divine, parce qu'il est la figure de son œuvre spirituelle. On le voit ainsi rendre la santé à plusieurs lépreux (2), au fils d'un centurion (3), à la fille du chef de synagogue Jaïre (4), à un hydropique (5), — la vue à un aveugle, à Jéricho (6), — le mouvement à un homme qui avait une main desséchée (7) et à une femme dont l'échine était courbée jusqu'à terre (8), — la vie au fils de la veuve de Naïm (9).

Otez cette qualité de Sauveur à Jésus et ses effets miraculeux, et il faudra supprimer les scènes les plus touchantes de l'évangile. Pourquoi la pécheresse lui baigne-t-elle les pieds de ses larmes et les essuie-t-elle de ses cheveux, après les avoir oints des plus précieux parfums, si ce n'est pour obtenir le pardon de ses péchés (10)? Que resterait-il de l'épisode de Zachée, si l'on en retranchait ces paroles : « Aujourd'hui, le salut est descendu sur cette maison. Le fils de l'homme est en effet venu chercher et sauver ce qui périssait (11). » Et les paraboles du bon pasteur et de l'enfant prodigé.

(1) *Luc*, v, 17, 26.

(2) — v, 12 ; xvii, 11.

(3) — vii, 1.

(4) — viii, 41.

(5) — xiv, 1.

(6) — xviii, 35.

(7) — vi, 6.

(8) — xiii, 11.

(9) — vii, 11.

(10) — vii, 36-50.

(11) — xix, 1, 10.

gue (1) auraient-elles cette consolante douceur, si le berger qui court dans le désert à la poursuite de la brebis perdue, ou le père qui ouvre ses bras au fils coupable n'était la figure du Fils du Très-Haut apportant aux hommes le pardon et le salut? Dans l'*Évangile* de S. Luc comme dans les épîtres de S. Paul, le personnage de Jésus est tout d'une pièce, il est impossible d'y séparer le dieu de l'homme; l'un et l'autre s'y confondent pour former le Sauveur du monde.

Les Juifs cependant, d'après S. Luc, ne se laissaient pas tous convaincre par ces actions surnaturelles. Ils contestaient le pouvoir en vertu duquel le Christ chassait les démons et prétendaient qu'il le tenait de Béalzébuth lui-même (2). Les miracles de guérison ne leur paraissaient pas suffisants et ils voulaient autre chose. « Cette race est une race mauvaise. Elle demande un prodige, mais on ne le lui donnera pas (3). » Quel miracle voulaient-ils donc? Après avoir raconté que Jésus reçut le baptême de la main de Jean, Luc rapporte qu'il se retira pendant quarante jours dans le désert et qu'il y fut tenté par le diable. « Si tu es le Fils de Dieu, lui dit le Mauvais esprit, commande à ces pierres de se changer en pain. » Puis il le transporte sur le faite du temple de Jérusalem et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de te garder et de te porter sur leurs mains de peur que ton pied ne se heurte contre une pierre. » Jésus repousse

(1) *Luc*, xv, 1-7; II-32.

(2) — xi, 15.

(3) — xi, 29.

ces suggestions du tentateur (1). Ce sont des prodiges de ce genre que veulent les Juifs, c'est-à-dire des actes éclatants, qui subjuguent l'admiration et imposent l'obéissance. Celse, plus tard, trouvera de même que les miracles du Christ manquaient de prestige. Satan, dans le désert, offrait à Jésus la domination sur la terre entière et la gloire de toutes les couronnes. Voilà l'idéal des Juifs; ils répugnent à l'humilité et à la pauvreté de ce Sauveur, dont les gens de Nazareth disaient avec mépris : « Est-ce que ce n'est pas là le fils de Joseph (2)? »

PUISSANCE ET HUMILIATION DU CHRIST

Il y a, en effet, dans la vie miraculeuse du Christ racontée par S. Luc, un mélange de puissance et de faiblesse, de grandeur et d'abaissement qui déroutait les Juifs. Ainsi, sa naissance est annoncée par des messagers célestes, mais ceux qui viennent à leur appel le trouvent couché dans une étable; il ressuscite les morts et dompte les démons, mais il se dérobe par la fuite aux attaques de ses ennemis; au moment où il se laisse saisir par eux, il manifeste son pouvoir en guérissant la blessure d'un serviteur du grand-prêtre et, lorsque, mis en croix, il est insulté et défié par ses ennemis, il expire sans les confondre, mais le voile du temple se déchire, le soleil s'obscurcit, la nature entière est en deuil de sa mort et le centurion de garde sur le lieu du supplice s'émeut et proclame la sainteté de celui qui meurt là sur le gibet.

(1) *Luc*, IV, 1-13.

(2) — IV, 22.

Le Christ ne cherche pas un hommage forcé. C'est sur la foi et l'amour qu'il veut fonder son empire et non sur la terreur et l'éblouissement. Quand ses disciples lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie qui les avait repoussés, il refuse, parce que sa mission n'est pas de perdre, mais de sauver. Et si, dans le récit de S. Luc, il accomplit quelqu'un de ces prodiges aimés des Juifs qui prouvent d'une manière éclatante qu'il est le maître de la nature, ce n'est pas en présence de contradicteurs, mais de croyants. La multiplication des pains a lieu devant une multitude fidèle qui a tout quitté pour le suivre au désert; lorsqu'il commande à la tempête, il n'y a pas d'autres témoins du miracle que les Douze. Pour se montrer dans sa gloire sur le Thabor, il fait même un choix parmi ces derniers, et il se transfigure seulement devant Pierre, Jacques et Jean. Enfin, après sa mort, au lieu d'apparaître ressuscité sur la place publique, ou dans le temple, ou devant le sanhédrin assemblé, il ne se manifeste qu'à ses disciples.

Ce double caractère de puissance et d'humiliation éclate surtout dans la transfiguration dont nous parlions tout à l'heure. Pendant qu'il prie sur la montagne, l'aspect de son visage change, ses vêtements deviennent resplendissants de blancheur; Moïse, personnifiant la loi, et Élie, le type du prophète, paraissent pleins de majesté à ses côtés et conversent avec lui. Et quel est leur entretien? Ils parlent de la passion que Jésus doit souffrir à Jérusalem. Nulle part le contraste n'est aussi flagrant, la gloire divine et le supplice de la croix sont mis en regard l'un de l'autre.

tre pour bien marquer que l'opprobre de cette fin sanglante est voulu (1).

Si Jésus-Christ est mort, dit de son côté S. Paul, c'est afin d'expier nos péchés par l'effusion de son sang et pour nous réconcilier avec Dieu (2). M. Havet avait remarqué que les épîtres aux Galates, aux Romains et aux Corinthiens ne nous fournissaient aucun détail sur la biographie du Sauveur. Quand on a lu l'*Évangile* de S. Luc, ce silence n'a rien qui étonne, la vie du Fils de Dieu n'est pas fertile en événements. Il est né pour enseigner aux hommes la voie du salut, et il est mort pour racheter leurs péchés, voilà tout. Nous avons noté que l'apôtre nous donne sur sa naissance une indication précise, confirmée et amplifiée par l'évangéliste, et que, quant à sa mort, il répète jusqu'à onze fois qu'il a été crucifié. S. Paul nous apprend en outre que Jésus, pendant la nuit qui précéda son supplice, réunit ses apôtres dans un dernier et solennel repas, qu'il y institua l'Eucharistie et qu'il fut ensuite livré à ses ennemis par trahison. Il expire en croix, est enseveli, et sort vivant du tombeau. S. Paul énumère ses apparitions à la suite de cette résurrection miraculeuse.

S. Luc fait des derniers jours de Jésus-Christ le récit le plus circonstancié qui développe, sans les contredire, les renseignements brièvement formulés dans les épîtres. On a déjà remarqué qu'il parle de la consécration du pain et du vin dans les mêmes termes que S. Paul. Ainsi que ce dernier, il mentionne di-

(1) *Luc*, ix, 28-36.

(2) *Rom.*, iii, 25; iv, 25; v, 6-10; — *Gal.*, I, 4; — *I Cor.*, xv, 3; — *II Cor.*, v, 15.

verses manifestations de Jésus après sa résurrection ; il passe cependant sous silence l'apparition à S. Jacques, qu'il n'aurait certes pas oubliée si, comme le prétend la nouvelle école exégétique, il n'avait écrit l'*Évangile* et les *Actes* qu'en vue de concilier les deux grands partis ennemis qui, sous la conduite respective du parent du Seigneur et de l'apôtre des Gentils, auraient troublé l'Église dans les premiers temps de sa fondation. Après avoir ordonné à ses disciples de prêcher à tous les peuples, en commençant par les Juifs, *Judæo primum et Græco*, dit S. Paul, la pénitence et la rémission des péchés, il leur annonce qu'il leur enverra un don céleste qui les revêtira de la vertu d'en haut et, les bénissant une dernière fois, il s'élève devant eux dans le ciel et disparaît (1).

PARTIE SURNATURELLE DES ACTES DES APÔTRES

Les *Actes* prennent le récit au point où l'*Évangile* s'est arrêté et nous montrent la réalisation de la promesse de Jésus-Christ par la descente de l'Esprit Saint (2). Nous nous trouvons de nouveau ici en présence de l'objection faite par M. Renan contre la valeur historique des premiers chapitres des *Actes des apôtres*. La venue du Saint Esprit est, selon lui, accompagnée et suivie de miracles qui doivent enlever toute croyance à la relation de S. Luc. Entendons-nous sur ce point une dernière fois : autre chose est d'accepter comme vraie toute cette première partie de l'histoire de l'Église, et autre chose de constater si, réelle ou sup-

(1) *Luc*, xxiv, 50, 51.

(2) *Act*, II.

posée, elle a pu être racontée ainsi avant l'année 63. M. Renan s'appuie sur le caractère légendaire du récit pour reporter sa date après l'an 70. Mais, si on le juge en tenant compte des quatre épîtres de S. Paul que nous avons analysées, on sera d'un avis différent. Dans ces lettres en effet, il est sans cesse question du Saint Esprit et de son action toute puissante, et il se produit encore sous les yeux de l'apôtre des phénomènes ayant de l'analogie avec le miracle des langues (1). Et quant aux prodiges attribués aux personnages apostoliques, ils sont du même ordre que ceux qui sont cités dans l'*Évangile* et, que nous les acceptions ou non, rien ne s'oppose à ce que du temps de S. Paul on ait raconté des faits semblables. Ses propres écrits détruisent d'avance toutes les difficultés qu'on serait tenté d'élever à ce sujet. N'affirme-t-il pas (qu'il soit ou non de bonne foi, peu importe) qu'il fait lui-même des miracles (2) ?

Les premiers chapitres des *Actes* mettent surtout en scène S. Pierre, auquel ils attribuent une situation prépondérante dans l'Église (3). Déjà, l'*Évangile* de S. Luc lui faisait parmi les apôtres une place à part (4). Il en est de même dans les épîtres de S. Paul que nous avons précédemment étudiées. Dans la lettre aux Galates, il raconte que c'était pour voir Pierre qu'il s'était rendu à Jérusalem, trois ans après sa conversion. Il ajoute qu'il a fait avec Pierre le partage du monde, laissant à celui-ci les fidèles de la circoncision et prenant pour lui-même les Chrétiens de

(1) I *Cor.*, xiv.

(2) *Rom.*, xv, 18, 19 ; — II *Cor.*, xii, 12.

(3) *Act.*, i, 15-22 ; ii, 14-39 ; iii ; iv ; v, etc.

(4) *Luc*, ix, 18-20, 33 ; xii, 41 ; xviii, 28 ; xxiv, 12.

la gentilité (1) et, pour démontrer que son autorité est égale à celle des Douze, il ne trouve pas de meilleure preuve à alléguer que l'audace qu'il a eue de tenir tête à Pierre même (2).

On le voit : tout concorde, dans l'ouvrage de S. Luc et dans les écrits de S. Paul. Ceux-ci soutiennent une série de faits et d'enseignements que nous trouvons exposés dans le premier. La lecture des épîtres conduisait à cette conclusion que, au moment où l'apôtre écrivait, il se transmettait dans l'Église une forme de doctrine et une notion du fondateur de la religion nouvelle assez déterminées pour que les apôtres pussent constater qu'ils avaient le même évangile (3). Nous avons l'expression de l'une et de l'autre dans les deux livres de S. Luc, et cette expression est contemporaine de S. Paul, dont elle reflète toutes les idées.

PROPHÉTIE DE LA DESTRUCTION DE LA VILLE ET DU TEMPLE

Une seule réserve, disions-nous en commençant cette étude, pourrait être faite par les incrédules sur un point de détail : nous voulions parler de la prophétie relative à la destruction de Jérusalem (4) et du temple (5) ; elle est formulée dans l'*Évangile* et dans les *Actes*.

S. Luc relate plusieurs prédictions : les unes ont eu leur accomplissement avant la mort du Christ (6) ;

(1) *Gal.*, I, 18 ; II, 7-9.

(2) — II, 14-21.

(3) — II, 2,9.

(4) *Luc*, XIX, 41-44 ; XXI, 12-24.

(5) — XXI, 5,6.

(6) — IX, 22 ; XI, 29,30 ; XIII, 33 ; XVIII, 31-33 ; XXII, 31,37.

elles étaient réalisées au moment où l'apôtre écrivait et elles ne sauraient plus faire difficulté pour la fixation de la date de son ouvrage; les autres concernent des événements ultérieurs à l'an 63; de ce nombre est celle que nous venons de mentionner, et aussi l'annonce de la fin du monde et du dernier avènement de Jésus-Christ (1). Le jugement suprême et la catastrophe finale sont encore à venir; on n'a donc pas à les discuter non plus. Reste la prophétie relative à la nation juive, à sa capitale et à son sanctuaire que les événements ont depuis confirmée.

Jésus, venant de Béthanie, approche de Jérusalem. Au moment où il va descendre le mont des Oliviers, ses regards s'arrêtent sur la ville qui couronne la montagne en face de lui; tout à coup il verse des larmes et s'écrie : « Ah! si tu savais aussi, toi, en ce jour, ce qui te donnerait la paix; mais cela est maintenant caché à tes yeux. Car des jours viendront pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées et te bloqueront étroitement, et t'ensermeront de toutes parts, et te renverseront par terre ainsi que tes enfants, et ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » Et, quelques jours après, considérant le temple, il dit aussi de lui : « Il viendra un jour où il n'en restera pas une pierre qui ne soit anéantie. » Interrogé par ses disciples, il leur donne alors des indications circonstanciées sur la destruction de la ville, le massacre des Juifs, la dispersion des survivants dans le monde entier et la suppression de leur nationalité.

(1) *Luc*, XXI, 7-11, 25-34.

M. le pasteur Nicolas, qui n'admet pas que la prophétie soit possible, regarde en conséquence le passage que nous venons de citer comme apocryphe, et ce jugement l'entraîne à reporter après la prise de Jérusalem la composition des deux ouvrages de S. Luc : *Évangile* et *Actes des apôtres* (1). Cependant il n'est pas aussi sévère pour l'*Évangile* de S. Mathieu, qui contient une prédiction assez semblable (2); celle-ci lui paraît antérieure à l'événement. La raison qu'il en donne est qu'elle est plus vague et a plutôt le caractère d'une conjecture. Un observateur attentif, considérant l'état de surexcitation dans lequel vivaient habituellement les Juifs, devait en effet craindre quelque révolte, suivie d'une répression sans pitié et peut-être de l'anéantissement du foyer de la rébellion. Ce n'est donc pas le fond même de l'annonce qui l'offusque, mais les détails. Il était facile, pour transformer la conjecture en prophétie, de les intercaler après coup dans le texte. On a usé fréquemment de ce procédé pour la transmission par voie manuscrite des ouvrages les plus divers. Comme la date et l'authenticité de l'ensemble des écrits de S. Luc sont solidement établies d'autre part, il n'est pas permis d'incriminer tout l'ouvrage, et le passage suspect, dans l'ordre d'idées où se place M. Nicolas, mériterait seul d'être rejeté. — Notons, en passant, un fait assez curieux : deux fois déjà les Israélites avaient été emmenés en captivité, mais ils étaient parvenus à se reformer en corps de nation ; l'auteur, apocryphe suivant M. Nicolas, dit que les

(1) Nicolas, *Études critiques. Nouveau Testament*, p. 7-11.

(2) *Matth.*, XXIV, 1-44.

Juifs seront dispersés parmi tous les peuples et que Jérusalem sera foulé aux pieds par les Gentils jusqu'au jour où le temps des Nations sera révolu. Nous avons encore ce spectacle sous les yeux : l'interpolateur s'est trouvé bon prophète.

S. Paul ne fait aucune allusion, dans les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, à la chute prochaine de Jérusalem. On n'en peut donc rien tirer pour savoir ce que pensait la société chrétienne de l'avenir de cette ville et de son temple. Il considérerait la mission divine d'Israël comme terminée. L'épître aux Romains est tout entière consacrée à développer cette idée que le peuple juif est maintenant repoussé de Dieu et que les Nations sont appelées à prendre sa place. Il est clair que, dans ce système, le temple et son culte devaient s'effacer. L'apôtre des Gentils ne dit nulle part que la cité sainte soit marquée pour devenir le siège de la religion nouvelle : Jérusalem est tout à fait étrangère à ses préoccupations. Pourquoi cette indifférence pour une question aussi capitale?

Dans le récit qu'il nous a laissé de la lapidation de S. Etienne, le rédacteur des *Actes des apôtres* nous apprend que ce martyr était accusé d'avoir parlé contre le lieu saint et contre la loi, et qu'on lui reprochait d'avoir prétendu que Jésus-Christ détruirait le temple et changerait les traditions de Moïse (1). Rien n'est plus vraisemblable. Si l'on songe en effet que les Chrétiens, comme l'atteste S. Paul, croyaient que Jésus-Christ, Fils de Dieu, était le Messie promis

(1) *Act.*, vi, 11-14.

à Israël, le Messie en vue duquel les descendants d'Abraham avaient été, entre tous les peuples, l'objet d'une élection divine, et qu'Israël l'avait repoussé et mis à mort, on doit en inférer que cette pensée ne pouvait se présenter à l'esprit des fidèles sans celle d'un châtiment terrible pour cette nation ingrate et déicide, plus terrible qu'aucune des calamités subies par elle dans le passé. Le seul moyen pour elle d'y échapper était de se convertir. Cette conversion, Jacques et l'Église de Jérusalem, groupés autour du temple, la provoquaient instamment par leurs prières, leurs prédications, leurs exemples, unissant tous leurs efforts pour sauver ce que S. Paul, dans l'épître aux Romains, appelle, avec le prophète Isaïe, les restes d'Israël. Lorsque l'heure de la catastrophe approcha, les Chrétiens s'enfuirent de la ville dont ils pressentaient le châtiment.

DATE DE L'ÉVANGILE DE S. LUC ET DES ACTES DES
APÔTRES

Ainsi, que l'on admette ou non la possibilité de la prophétie et du miracle, il est acquis à la vérité historique que l'*Évangile* de S. Luc et les *Actes des apôtres* ne contiennent pas une circonstance, pas une idée que la vraisemblance, jointe aux résultats d'une étude approfondie et impartiale des épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, doive faire attribuer à une époque postérieure à l'an 63. Un point unique peut paraître suspect à la critique qui nie l'existence du surnaturel : c'est la précision avec laquelle la chute de Jérusalem et du temple est annoncée. Elle peut, à la rigueur, étant donnés ses principes, prétendre que,

dans ce passage, il y aurait interpolation, mais c'est tout. Le reste est bien le tableau sincère de la manière dont S. Paul et les apôtres qui, dit ce dernier, prêchaient un évangile semblable au sien, présentaient à leurs auditeurs la doctrine nouvelle et la personne de son auteur, mélange de vérité et de fiction, si l'on veut. Mais, s'il y a fiction, elle n'est pas le résultat du travail lent et souterrain des années, elle n'a pas été amassée pierre à pierre, comme une légende, par l'apport successif d'amplificateurs inconscients; elle a été créée de toutes pièces au lendemain de la mort de Jésus. En un mot, les travaux de la critique moderne n'ont rien changé aux termes du problème que le christianisme pose à la conscience humaine. Il n'a rien perdu de la simplicité qu'il offrait au temps où Celse essayait de porter sur lui le premier jugement de la raison indépendante. Vérité ou imposture, voilà l'alternative, terriblement embarrassante, j'en conviens, qui se dresse devant nous. La légende était une solution moyenne, supprimant en partie les difficultés que l'esprit trouve à chacune de ces solutions exclusives; mais c'est l'une ou l'autre qu'il faut choisir : il n'y a point de milieu.

CHAPITRE III

SUITE DES ÉPÎTRES DE S. PAUL

Les lettres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains ne sont pas les seuls écrits qui nous restent de S. Paul. Dix autres épîtres lui sont encore attribuées : deux aux Thessaloniens, une aux Philippiens, une aux Colossiens, une aux Éphésiens, une aux Hébreux, et quatre à des disciples : une à Philémon, une à Titus, deux à Timothée. Avec les exégètes allemands, M. Renan divise ces épîtres en probables, en douteuses et en fausses. Il juge probables : les lettres aux Thessaloniens, aux Philippiens et à Philémon ; probable encore, mais à un degré moindre, la lettre aux Colossiens. Serait douteuse celle qui est adressée aux Éphésiens. Mais les épîtres à Titus et à Timothée, il les regarde comme controuvées. Quant à la lettre aux Hébreux, c'est à tort qu'on l'aurait mise sous le nom de S. Paul ; elle émanerait de l'apôtre Barnabé (1).

ÉPÎTRES REGARDÉES COMME PROBABLES

Nous nous occuperons d'abord des morceaux que M. Renan juge probables. C'est pour des raisons doc-

(1) Renan. *S. Paul*, Introduction. — *L'Antechrist*, Introduction.

trinales que les exégètes néo-protestants élèvent des difficultés sur la sincérité des deux épîtres aux Thessaloniens et des épîtres aux Philippiens et aux Colossiens, tandis que la lettre aux Éphésiens est mise en suspicion surtout pour une question de style. Disons tout de suite que M. Renan incline à admettre l'authenticité des quatre premières, et il ne doute pas de celle du billet à Philémon, qui est lié à l'épître aux Colossien^s. Il croit que la lettre aux Éphésiens n'est pas de S. Paul, mais qu'elle a cependant été écrite sous ses yeux. On voit que nous sommes loin du dédain affiché par M. Havet pour tous les écrits apostoliques, les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains exceptées.

Si l'on compare à ces dernières celles dont nous abordons présentement l'étude, on constate entre les unes et les autres des caractères de parenté indéniables : même procédé de rédaction, même tournure d'esprit, même milieu, mêmes circonstances, même morale et, sauf les points que nous allons signaler, même doctrine ; avec cela, une grande franchise d'allure, rien qui dénotela simulation d'un faussaire ou la contrainte d'un imitateur. Les épîtres aux Thessaloniens paraissent avoir été écrites un peu avant la lettre aux Galates ; les autres sont datées de Rome, où l'apôtre avait été, en l'an 61, mené captif.

1^o AUX THESSALONIENS

Dans les deux épîtres aux Thessaloniens il est traité de la résurrection des morts. S. Paul en parle aussi dans la première lettre aux Corinthiens (1). Les

(1) 1 *Cor.*, xv.

Chrétiens, y dit-il, ressusciteront après leur mort comme le Christ est ressuscité. En un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, les morts se réveilleront incorruptibles. Après, viendra la fin : toute principauté, toute domination, toute puissance sera anéantie et le règne de Dieu commencera.

Dans la première épître aux Thessaloniens (1), l'auteur ne veut pas que les Chrétiens s'affligent pour ceux qui dorment, comme font les infidèles qui n'ont pas l'espérance. Les vivants ne préviendront pas les morts dans la résurrection. Le Seigneur, à l'appel de l'archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel. Alors ceux qui sont morts ressusciteront les premiers, ensuite les vivants seront enlevés sur les nuées ; ils iront dans les airs au devant du Christ et demeureront éternellement avec lui. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur nocturne. Au moment où les hommes vanteront leur paix et leur sécurité, une ruine soudaine se précipitera sur eux, comme, sur la femme grosse, la douleur de l'enfantement, et nul d'entr'eux n'échappera.

Rapprochons de ces passages de la première aux Corinthiens et de la première aux Thessaloniens la description que fait S. Luc (2) du dernier avènement du Fils de l'homme : au milieu du bouleversement de l'univers, de troubles effrayants dans le soleil, la lune et les étoiles, du soulèvement des mers, elle nous montre Jésus-Christ apparaissant sur les nuages, armé de la toute puissance et revêtu de la majesté divines. Ce jour, dit l'évangéliste, fondra subitement

(1) 1 *Thess.*, iv, 14-17.

(2) *Luc*, xxi, 25-36.

sur les hommes, semblable à un filet qui serait jeté sur la surface de la terre. On voit que tout cela concorde parfaitement et que, de ce chef (et c'est le seul point qui fasse question dans la première lettre aux Thessaloniens), on ne peut rien objecter contre l'authenticité de cet écrit.

La seconde épître à la même Église contient des indications qu'on ne rencontre pas dans les morceaux que nous venons de citer. Le Seigneur Jésus, y est-il dit (1), descendra du ciel avec les anges et il livrera aux flammes les hommes rebelles à l'évangile. Ils expieront leur infidélité dans des peines éternelles, loin de la face de Dieu qui sera glorifié dans ses saints. Mais cela n'arrivera qu'après l'apostasie d'abord, ἀποστασία πρῶτον, et, en second lieu, après la révélation de l'homme de péché, le fils de perdition, ὁ ἄνθρωπος τῆς ἀμαρτίας, ὁ υἱὸς τῆς ἀπωλείας, l'ennemi de toute religion, qui se mettra au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, qui s'assoiera dans son temple, se donnant pour Dieu lui-même. Déjà s'opère dans l'ombre ce mystère d'iniquité, et il se produira en son temps; le fils de perdition régnera par l'opération de Satan, sera tout puissant, fera des miracles et des prodiges menteurs et séduira ceux qui n'ont pas l'amour de la vérité. Le Seigneur Jésus l'exterminera du souffle de sa bouche et l'anéantira par l'éclat de sa gloire.

L'idée de l'apostasie générale se trouve dans S. Luc (2), qui rapporte ces paroles de Jésus : « Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » S. Paul, dans l'épître aux

(1) II *Thess.*, II, 1-11.

(2) *Luc.*, XVIII, 8.

Romains (1), semble y faire allusion quand il menace les Gentils, s'ils ne restent pas fermes dans la foi, du même châtement que les Juifs qui ont été rejetés à cause de leur incrédulité. Mais l'homme ennemi est mentionné ici pour la première fois.

C'est sans doute l'Antéchrist dont il est parlé avec plus de développement dans l'*Apocalypse*. Comme on plaçait jusqu'ici la composition de ce dernier livre à la fin du premier siècle, on a voulu conclure du rapprochement que la seconde épître aux Thessaloniens avait été composée vers l'an 95. M. Renan propose une date nouvelle pour l'*Apocalypse* (2) : il la met en l'an 68 ou 69. Dans cette hypothèse, il n'y aurait aucune raison pour retarder l'apparition de la lettre aux Thessaloniens. L'idée de l'Antéchrist est d'ailleurs inhérente au fond même de la doctrine chrétienne qui met en opposition le Christ et le monde asservi à la domination de Satan. M. Renan le reconnaît et suppose que cette tradition a dû prendre corps au temps de Caligula. Il est bien certain que l'*Apocalypse* en parle comme d'une croyance déjà admise dans l'Église. Elle était donc née avant cette prophétie, et nous n'avons pas le moindre indice qui nous permette de fixer son origine après plutôt qu'avant la mort de S. Paul. Ainsi, quand bien même l'*Apocalypse* ne remonterait pas à l'année 68, on n'aurait aucune raison pour affirmer que l'apôtre des Gentils a été dans l'impossibilité de parler comme fait l'auteur de la seconde épître aux Thessaloniens.

On ne peut pas tirer d'éclaircissement sur ce point

(1) *Rom.*, XI, 20-22.

(2) Renan, *L'Antéchrist*.

des lettres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates. Elles se taisent là-dessus, mais elles ne disent non plus rien qui soit contraire. Et l'on ne saurait invoquer leur silence pour ou contre, car nous avons remarqué que S. Paul ne présente nulle part un exposé complet de son enseignement. Ici même, il ne traite pas à fond la question qui a provoqué son épître. « Ne vous rappelez-vous pas, dit-il, que, lorsque j'étais avec vous, je vous apprenais ces choses ? Et vous savez ce qui le retient maintenant (l'homme ennemi) afin qu'il paraisse au moment voulu. » L'apôtre n'explique pas ce qui fait obstacle à son apparition.

La conclusion de toute cette discussion est qu'il n'y a pas une objection sérieuse à élever contre l'attribution à S. Paul des deux épîtres aux Thessaloniens.

2^e AUX PHILIPPIENS

La lettre aux Philippiens nous montre le cœur et l'esprit de l'apôtre tels que les dépeignent les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains : son indignation contre les faux docteurs, sa charité pour ses frères, sa foi, son amour pour Jésus-Christ. Il est travaillé de désirs opposés l'un à l'autre, il voudrait à la fois vivre et mourir : mourir pour être uni à ce Dieu Sauveur, vivre pour l'utilité de ceux qu'il a convertis. Prisonnier à Rome, incertain de son avenir, il n'est point abattu par la persécution, mais son âme goûte la paix, une paix qui surpasse en douceur toute sensation. Ses souffrances actuelles donnent à ses sentiments une vivacité, à ses idées une grandeur, à ses expressions une force

remarquables. C'est dans cette épître qu'il présente ce résumé si éloquent de la morale chrétienne : « En un mot, mes frères tout ce qui est vrai, tout ce qui est pudique, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, voilà ce qu'il faut mettre en pratique et, s'il y a quelque part un acte vertueux à accomplir, une règle louable à suivre, c'est là le parti qu'il convient d'embrasser (1). »

Quels sont donc les motifs qui font suspecter cet admirable morceau? On en compte deux ; le premier est tiré de la suscription ainsi conçue : « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippiques, avec les évêques et les diacres, etc. » L'école exégétique protestante n'admet pas l'existence de la hiérarchie ecclésiastique au temps où vivait S. Paul. Nous étudierons cette question en examinant les épîtres à Tite et à Timothée. Pour le moment, laissons de côté la suscription dont il s'agit, concédons même provisoirement qu'elle contienne une indication fautive ; on nous accordera bien que, si le corps de la lettre est sans reproche, ce n'est pas une adresse inexacte, qui autorisera à la rejeter (2).

(1) *Phil.*, iv, 8.

(2) S. Paul, en deux endroits de cette épître, parle d'un certain Éphroditte, en qui d'anciens auteurs ont voulu voir un évêque des Philippiens. Si l'on a, d'autre part, la preuve qu'Éphroditte ait été évêque des Philippiens, on doit le regarder comme tel. Toutefois cette opinion ne peut s'appuyer sur les expressions de S. Paul. Il ne dit pas ὑμῶν ἐπισκόπον, mais ἀπόστολον (ii, 25), dans le sens propre, c'est-à-dire *vo*tre *envoyé*, ainsi qu'il l'explique plus loin : « J'ai tout ce qu'il faut, je ne manque de rien, j'ai reçu d'Éphroditte, *que vous m'avez envoyé*, votre offrande de suave odeur, sacrifice accepté, agréable à Dieu (ii, 28). »

La vraie difficulté pour les exégètes de la nouvelle école vient d'une affirmation de la divinité du Christ qui contrarie leur système sur la genèse de ce dogme. On sait qu'ils enseignent qu'on n'est arrivé que peu à peu et seulement assez tard à proclamer que Jésus était Dieu. L'épître aux Philippiens leur paraît trop explicite à cet égard. Elle contient en effet ce passage souvent cité : « Le Christ Jésus..., étant Dieu, pouvait sans usurpation s'égaliser à lui; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave... et s'humiliant par obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'à ce nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père (1). »

Mais tous les systèmes des réformateurs de l'exégèse ne peuvent pas faire que S. Paul n'ait dit dans l'épître aux Romains : « Dieu n'a pas épargné *son propre Fils*, τοῦ ἰδίου υἱοῦ οὐκ ἐφείσατο (2). » Or ces cinq mots en donnent à entendre autant et plus encore (car ils sont d'une insondable profondeur) que le développement qu'on vient de lire. Et quand un auteur a posé un principe, lui interdire d'en tirer les conséquences les plus naturelles, c'est de l'enfantillage.

Nous mettrons donc la lettre aux Philippiens au rang des plus belles épîtres de S. Paul.

(1) *Phil.*, II, 6-11.

(2) *Rom.*, VIII, 32.

3. AUX COLOSSIENS

On voudrait repousser l'épître aux Colossiens à la fois pour ce qu'elle contient et pour ce qu'elle ne contient pas. Ainsi, on lui reproche de laisser dans l'ombre le dogme de la justification par la foi. Il semblerait que l'apôtre n'eût pas le droit de parler d'autre chose. Pourtant, si la question n'était pas à l'ordre du jour chez les Colossiens, à quoi bon la traiter? Mais le reproche n'est pas même fondé. Si S. Paul, dans la lettre qui nous occupe en ce moment, ne met pas en première ligne la théorie dont il s'agit, il y fait des allusions très claires : « Vous êtes, dit-il, circoncis, non par l'ablation d'un morceau de chair, mais dans le Christ... (1). Que personne ne vous juge ni dans le boire, ni dans le manger, ni dans les jours fériés, néoménies ou sabbats qui sont l'ombre des choses futures, c'est le Christ qui en est le corps... Revêtez-vous de l'homme nouveau pour lequel il n'y a plus ni Gentil ni Juif, ni circoncision ni prépuce, ni Barbare ni Scythe, ni esclavage ni liberté, mais le Christ est tout en tout (2). »

D'autre part, les réformateurs de l'exégèse trouvent dans l'épître aux Colossiens un passage qui leur paraît suspect. Citons-le : « Remercions Dieu le Père qui nous a rendus dignes de l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour, par le sang duquel nous avons obtenu la rédemption et la rémission des péchés. Ce Fils

(1) *Col.*, II, 11.

(2) — II, 16, 17.

est l'image du Dieu invisible, le premier né de toute créature; en lui ont été créées toutes choses dans le ciel et sur la terre, ce qui est visible et invisible, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances; tout a été fait par lui et en lui. Il est lui-même avant tous les êtres et tout subsiste en lui. Il est la tête du corps de l'Église, il est le principe, le premier né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il garde la primauté. Il a plu à Dieu que toute plénitude habitât en ce Fils et que, par ce Fils, tout fût réconcilié en lui-même, soit sur la terre, soit au ciel, par le sang de la croix (1). »

C'est la paraphrase du texte de l'épître aux Romains : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils. » Il va de soi que ce propre Fils est avant tous les êtres, que, s'il prend une forme créée, il sera le premier de toute créature, qu'en toutes choses il aura la primauté, qu'il sera assis à la droite de son Père et que la plénitude de la divinité habitera en lui (2). — S. Paul cependant n'avait pas encore énoncé que tout avait été fait en lui dans le ciel et sur la terre. Mais, dans la première épître aux Corinthiens, il dit que le Christ est la force et la sagesse de Dieu, Χριστὸν Θεοῦ δύναμιν καὶ Θεοῦ σοφίαν (3). Qu'il ait alors pris part à la création du monde, on ne doit plus s'en étonner. Il parle aussi, dans la deuxième épître aux Corinthiens, de la gloire du Christ, lequel est l'image de Dieu (4) : c'est l'expression même de l'épître aux Colossiens.

(1) *Col.*, 1, 12-20.

(2) — *III*, 1 ; *II*, 9.

(3) *I Cor.*, 1, 24.

(4) *II Cor.*, IV, 4.

Il y a encore dans ce même morceau un trait qui blesse les nouveaux exégètes : c'est l'énumération des Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, qui leur paraît tenir de la théorie des gnostiques sur les Éons et serait, par conséquent, d'une époque postérieure à S. Paul. Mais ont-ils oublié que, dans l'épître aux Romains, l'apôtre emploie des termes presque semblables ? « Ni les anges, y dit-il, ni les Principautés, ni les Vertus... ne pourront nous séparer de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur (1). » Il n'y a d'ailleurs pas ici le moindre développement sur le rôle des anges. Un peu plus loin seulement, l'apôtre engage les Colossiens à se défier d'une certaine religion des anges prônée par quelques faux docteurs. On sait que les Juifs, depuis leur retour de la captivité, se livraient à de nombreuses spéculations sur les esprits célestes auxquels ils rendaient un culte superstitieux. C'est à une aberration de ce genre que l'apôtre fait sans doute allusion. Le gnosticisme a ses racines à la fois dans les doctrines des sectes juives, dans la philosophie platonicienne et dans un christianisme erroné. Il est certainement contemporain des apôtres et même pour une grande partie leur est antérieur. Il se peut encore que S. Paul l'ait ici en vue. Mais on ne trouve dans tout cela rien qui permette d'assigner telle ou telle date à la composition de l'épître aux Colossiens.

M. Renan fait à propos de cet écrit une observation fort juste. Il remarque que les plus énergiques des termes qu'il contient enchérissent seulement un peu

(1) *Col.*, viii, 38.

sur le langage des lettres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates. Ce n'est pas uniquement dans les citations qui précèdent qu'on trouve cette force progressive d'expression, mais dans l'épître entière, ses recommandations morales sont plus pressantes; s'adressant aux Chrétiens dans chaque condition: « Femmes, dit-il, soyez fidèles à vos maris en Dieu; maris, aimez vos femmes et ne soyez pas amers pour elles; fils, obéissez à vos parents; pères, ne provoquez pas l'irritation chez vos enfants; esclaves, soyez soumis à vos maîtres; et faites tout cela de bon cœur non pour les hommes, mais pour Dieu (1). » — Il avait déjà placé la charité au premier rang des vertus; il ajoute ici qu'elle est le lien de la perfection (2). — Il nous répète que le chrétien doit détruire en lui toute attache à l'esprit du monde et il nous représente le baptême comme une mort et un ensevelissement (3) par lesquels nous avons caché notre vie avec Jésus-Christ en Dieu, de telle sorte que notre conduite soit celle d'hommes qui n'ont plus rien de charnel, de véritables ressuscités. « Si donc vous êtes ressuscités, s'écrie-t-il, cherchez les choses d'en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu, goûtez les choses d'en haut et non celles de la terre (4). » — Il décrit d'une manière saisissante les effets de la mort du Christ qui, dit-il, pour effacer notre condamnation, a lacéré le décret porté contre nous et en a cloué les morceaux sur la croix (5).

(1) *Col.*, III, 18-23.

(2) — III, 14.

(3) — II, 12.

(4) — III, 1-3.

(5) — II, 14.

Comme dans l'épître aux Philippiens, il exprime sa joie de souffrir pour ses frères, « et d'accomplir dans sa chair ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Église (1). » On ne peut ici s'empêcher d'admirer; il semble qu'on sente vibrer dans ces mots l'âme de cet homme apostolique, grandi par la lutte et le sacrifice, sanctifié par la pratique incessante des vertus les plus sublimes, éclairé par de longues méditations, brûlant d'un amour toujours plus ardent pour Dieu et pour les hommes.

4^e A PHILÉMON

Nous ne nous arrêterons pas à discuter l'authenticité de l'épître à Philémon, puisque M. Renan lui reconnaît un caractère de sincérité très prononcé et déclare qu'elle doit être de Paul. Elle ne fournit aucune indication doctrinale, mais elle montre à quel degré de rigoureuse perfection l'apôtre poussait la pratique de la justice. Il avait auprès de lui un compagnon qui le servait avec le plus grand dévouement : c'était un esclave fugitif qu'il avait rencontré à Rome et converti au christianisme. Son maître était de Colosses et chrétien lui-même. S. Paul obtient de l'esclave qu'il retournera reprendre la chaîne qu'il a brisée, et le renvoie avec une lettre par laquelle il implore le pardon du coupable. M. Renan, qui semble trop souvent céder à un parti pris de dénigrement, insinue qu'Onésime, l'esclave dont il s'agit, était un voleur. C'est une pure invention; rien ne permet de deviner dans la lettre de S. Paul quelle fut sa

1) *Gol.*, 1, 24.

faute. L'apôtre dit seulement qu'il a été, dans le temps, inutile à son maître (1) et il ajoute : « S'il t'a nui en quelque point, ou s'il te doit quelque chose, impute-le à moi-même (2). »

ÉPÎTRE PRÉTENDUE DOUTEUSE : AUX ÉPHÉSIENS

M. Renan pense que l'épître aux Éphésiens est une imitation de l'épître aux Colossiens. Rappelons d'abord que la généralité des critiques n'admet pas l'antériorité de l'épître aux Colossiens. La plupart pensent que l'épître aux Éphésiens est la plus ancienne des deux. En ce cas, la thèse de M. Renan tomberait d'elle-même ; mais admettons la date qu'il propose et raisonnons en partant de son hypothèse. L'épître aux Colossiens lui paraît avoir un caractère très personnel. L'autre, au contraire, aurait comme un air de banalité qui ferait croire non plus à une lettre adressée à des correspondants déterminés mais à une sorte de circulaire. Il ne peut nier cependant que l'épître aux Éphésiens ne porte l'empreinte marquée de l'esprit de S. Paul. Mais, d'autre part, elle contiendrait un certain nombre d'expressions qui ne sont pas familières à l'apôtre. Pour tout concilier, M. Renan suppose que celui-ci a chargé quelque disciple de transformer en une circulaire la lettre aux Colossiens et que cette transformation s'est opérée sous ses yeux.

Posée en ces termes, la question n'a plus qu'un bien mince intérêt. Car, au point de vue doctrinal et historique, un document, rédigé à l'instigation d'un apôtre,

(1) *Philem.*, 11.

(2) — 18.

sous son inspiration et son contrôle, a toute l'autorité d'un acte apostolique.

Maintenant la forme de l'épître aux Éphésiens est-elle réellement si différente? Les expressions signalées ont-elles un caractère tellement tranché qu'elles décèlent infailliblement un temps, un pays, un auteur déterminés? Nullement; ce sont quelques termes de langage courant que le hasard amène sous la plume ou qu'il en écarte, sans qu'il soit possible de tirer de leur présence ou de leur défaut des conséquences précises (1). Au contraire, ce qui constitue vraiment le style, c'est-à-dire le tempérament, le ton, le procédé de l'écrivain, est identique dans la lettre aux Éphésiens et dans les autres épîtres de S. Paul.

Concédons un moment que le disciple chargé de la rédaction ait pu à ce point s'assimiler la manière de l'apôtre. Il faudra dire de plus que, non content de l'imiter et de l'égaliser, il a eu le talent de le surpasser et de présenter les mêmes pensées avec plus de force et de couleur que le maître. — S. Paul avait dit dans l'épître aux Colossiens qu'il n'y avait plus ni Juif, ni circoncision, ni prépuce, etc. (2). L'auteur de l'épître aux Éphésiens nous montre les Juifs séparés des Gentils par une muraille, et le Christ démolissant cette barrière pour ne faire des uns et des autres qu'un peuple, et il ajoute que ce Sauveur les a réconciliés en un seul corps, en exterminant leurs inimitiés dans sa propre chair (3). — « Marchez selon le Seigneur, est-il dit

(1) Renan. *S. Paul*, Introduction, p. xix. — Il cite dans une note une dizaine de mots sans importance et d'un caractère peu tranché, et une légère variation dans la forme de la salutation finale.

(2) *Col.*, III, 11

(3) *Eph.*, II, 14-16.

dans la lettre aux Colossiens, enracinés en lui, édifiés en lui (1). » Et dans la lettre aux Éphésiens : « Vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints, vous faites partie de la maison de Dieu, bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, avec le Christ pour principale pierre angulaire, sur laquelle toute la construction s'élève en un temple sacré dans le Seigneur, sur laquelle vous-mêmes vous êtes édifiés pour former la demeure de Dieu en esprit (2). » — Jésus, affirme le premier de ces écrits, est la tête du corps de l'Église (3). « Pratiquant la vérité dans la charité, ajoute le second, croissons par toutes choses en celui qui est la tête, le Christ, de qui tout le corps, uni et lié par des jointures solidaires les unes des autres d'après un mouvement proportionné à chaque membre, reçoit son accroissement pour être édifié dans la charité (4). » — Nous avons remarqué, dans l'épître aux Colossiens, avec quelle précision éloquente l'apôtre traçait leur devoir à tous les fidèles qui ont à glorifier Dieu par leur conduite dans chaque condition (5). L'épître aux Éphésiens va plus loin et proclame cette grande loi du christianisme qui seule a vraiment émancipé l'humanité : l'égalité de tous devant Dieu. « Sachez que chacun, libre ou esclave, recevra du Seigneur la récompense de tout le bien qu'il aura fait, ... du Seigneur, qui est le même pour tous et aux yeux duquel il n'y a point d'acception de personnes (6). »

(1) *Col.*, II, 6, 7.

(2) *Eph.*, III, 17.

(3) *Col.*, I, 18,

(4) *Eph.*, IV, 15, 16.

(5) *Col.*, III, 17-25.

(6) *Eph.*, VI, 8, 9.

M. Renan veut que ce soit un disciple chargé de donner à une lettre personnelle un caractère plus banal qui ait enrichi le tableau du maître de ces touches puissantes. Qui ne pensera, au contraire, en entendant ces accents si dignes de lui, que, si l'apôtre ne tenait pas lui-même la plume, du moins il dictait? Lui seul était capable, pour finir par un dernier trait (car il faudrait citer toute l'épître), de laisser entrevoir « la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur de la science de la charité du Christ, surpassant toute science, remplissant l'âme de la plénitude de Dieu qui est puissant pour tout faire, au delà de ce que la prière demande et que l'esprit est en état de concevoir (1). »

Nous avons raisonné ici d'après l'hypothèse de M. Renan, c'est-à-dire en admettant que l'épître aux Éphésiens n'est que la reproduction de l'épître aux Colossiens. Mais cette donnée n'est pas exacte. Il y a dans les deux écrits des ressemblances, ce qui est tout naturel puisqu'ils ont été composés à des dates rapprochées, alors que l'apôtre était sous l'empire des mêmes idées et des mêmes circonstances. Cependant la lettre aux Éphésiens, qui est censée la copie de la lettre aux Colossiens, traite des sujets qui ne sont pas même indiqués dans celle-ci, et elle le fait avec une autorité, une ampleur, bien étonnantes chez un disciple chargé d'un simple travail d'arrangement. Et d'abord, elle ajoute un trait remarquable aux détails donnés dans la première lettre aux Corinthiens sur la résurrection. « Jésus, dit-elle, en montant au ciel, a emmené captive la captivité. Qu'est-ce à dire qu'il est

(1) *Eph.*, III, 17-20.

monté, si ce n'est qu'il est préalablement descendu dans les parties inférieures de la terre (1)? » Il s'agit là de la descente aux limbes, dont l'Église catholique a fait un dogme et dont S. Paul n'avait encore parlé dans aucune des épîtres que nous avons étudiées jusqu'ici. — Il y a ensuite la question de la prédestination, effleurée déjà dans l'épître aux Romains (2), mais sur laquelle l'épître aux Colossiens est muette. La lettre aux Éphésiens nous représente Dieu élisant les fidèles en Jésus-Christ avant la fondation du monde et les prédestinant en qualité de fils par Jésus-Christ... dans lequel il nous a appelés, selon le décret édicté par lui..., pour lui rendre gloire, etc. (3). — Puis, c'est un admirable développement de la théorie chrétienne sur le mariage où l'apôtre s'élève à des hauteurs que n'atteignent pas les conseils, si remarquables déjà, donnés par lui aux chrétiens dans la première épître aux Corinthiens. Dans celle-ci, il comparait le célibat au mariage, et, tout en préférant le premier au second, il indiquait les moyens de sanctifier l'union de l'homme et de la femme (4). Dans l'épître aux Éphésiens, il assimile cette union au lien qui attache l'Église à Jésus-Christ, lui donnant par là un caractère surnaturel et une dignité sacrée (5). — Enfin, il insiste sur les attaques que les puissances infernales livrent aux chrétiens. Il en avait déjà parlé à propos de lui-même dans l'épître aux Romains. Ici il excite tous les fidèles au combat : « Du reste, mes frères, fortifiez-vous

(1) *Eph.*, iv, 8, 9.

(2) *Rom.*, viii, 29, 30.

(3) *Eph.*, i, 5-12.

(4) *1 Cor.*, vii.

(5) *Eph.*, v, 22-23,

dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir tenir contre les embûches du diable ; car nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre les Princes et les Puissances, contre les chefs du monde de ces ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans les airs. C'est pourquoi prenez, dis-je, l'armure de Dieu, ceignez vos reins de la vérité, endossez la cuirasse de la justice, chaussez vos pieds pour la préparation de l'évangile de paix, couvrez-vous du bouclier de la foi sur lequel s'éteindront les traits enflammés du Mauvais esprit, coiffez-vous du casque du salut et armez-vous du glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu (1). »

Il est inutile de prolonger cette discussion. Ce qui précède suffit à démontrer avec quelle légèreté la nouvelle école rend ses arrêts, sans avoir pris la peine d'étudier à fond les éléments de la cause. Après un examen sérieux, il reste la conviction certaine que l'épître aux Éphésiens ne peut être attribuée qu'à S. Paul lui-même.

*ÉPÎTRE QU'ON AURAIT A TORT ATTRIBUÉE A S. PAUL :
AUX HÉBREUX*

D'après les *Actes des apôtres*, il existait à Jérusalem une église chrétienne qui avait pour chef S. Jacques. Elle unissait à la foi de la religion nouvelle l'observation rigoureuse des préceptes de la loi. Ses membres avaient déterminé S. Paul à donner une preuve éclatante de son respect pour le culte juif en participant dans le temple à l'accomplissement d'un

(1) *Eph.*, vi, 10-24.

vœu fait par plusieurs Israélites dévots. D'autre part nous avons noté que, si S. Paul soutenait que les Gentils ne devaient pas être astreints aux pratiques prescrites par Moïse, il ne disait pas que les descendants d'Abraham en fussent exempts : il semblait, d'après les paroles prononcées par S. Jacques à l'assemblée de Jérusalem, que ces derniers étaient soumis aux obligations imposées par l'une et l'autre religion.

L'épître aux Hébreux dénote à ce sujet un changement profond. L'auteur met en regard le temple et le calvaire et exhorte les Juifs à quitter le premier pour aller au second. Les Chrétiens, dit-il, ont aussi un autel sur lequel on offre un sacrifice, *θυσιαστήριον*, et les prêtres qui desservent le tabernacle de Moïse n'ont pas qualité pour y prendre part (1). La victime est Jésus-Christ qui est en même temps le pontife. C'est à développer le caractère de ce sacerdoce qu'est consacrée l'épître entière. Il est au-dessus du pontificat d'Aaron. Pour lui trouver dans les livres sacrés un terme de similitude, l'auteur remonte plus haut que Moïse et va chercher, dans l'histoire d'Abraham, un personnage dont, remarque-t-il, il y a de grandes choses à dire, qui apparaît inopinément dans les livres saints, sans qu'on indique son père, ni sa mère, ni sa généalogie, ni sa naissance, ni sa mort, dont le nom : *Melchisédech*, signifie roi de justice et de paix. Melchisédech est prêtre du Très Haut, mais il ne fait point de sacrifices sanglants ; il offre seulement le pain et le vin. Abraham dépose à ses pieds la dîme du butin remporté sur les rois qu'il a vaincus et s'incline sous

(1) *Hebr.*, xiii, 10.

sa bénédiction. Ce pontife extraordinaire est la figure de Jésus-Christ, prêtre pour l'éternité, quin'entre pas seulement, comme Aaron, dans le saint des saints, mais dans le ciel, où il s'assied à la droite du Tout-Puissant (1). Supérieur à tous les êtres célestes, splendeur de la gloire, forme de la substance de Dieu dont il est le Fils et qui a créé par lui le ciel et la terre, sujets l'un et l'autre au changement et à la destruction tandis qu'il est immuable et éternel, il s'est abaissé vers la créature et, pour s'unir à elle, il n'a pas pris la nature des anges, il est descendu davantage et s'est fait homme (2). Et pour quel motif ? Pour avoir dans ce corps d'homme la matière d'un sacrifice. « Le sang des taureaux et des boucs est impuissant à effacer le péché. C'est pourquoi, entrant dans le monde, il dit à Dieu : vous n'avez pas voulu des oblations et des sacrifices ; mais vous m'avez donné un corps, et puisque les holocaustes pour le péché ne vous ont pas satisfait, alors j'ai dit : me voici..., pour faire, ô mon Dieu, votre volonté (3). »

L'épître aux Hébreux, on le voit, proclame la suppression du culte juif et l'inutilité du temple de Jérusalem. Nous sommes loin de l'ordre d'idées que suivait les apôtres lors du commencement de la querelle de la circoncision. C'est que, depuis, il s'était passé un événement qui avait creusé entre les Juifs hyérosolimites et les Chrétiens un fossé infranchissable. Sion avait définitivement repoussé la main que lui tendait l'Église du Christ. Jacques avait été massa-

(1) *Hebr.*, v ; vi, 20 ; vii.

(2) — i ; ii.

(3) — x, 1-21.

cré par d'irréconciliables fanatiques, quelque temps après que S. Luc écrivait les *Actes des apôtres*. L'épître aux Hébreux a été certainement composée de 63 à 66 (1), avant la destruction de Jérusalem, il n'y a pas de contestation sur ce point. On ne fait de difficulté que sur l'auteur.

Tout le monde convient néanmoins que ce morceau est dû à la plume de l'un des ministres de la parole soumis à l'influence directe de S. Paul. Quelques pères l'ont attribué à S. Barnabé, et S. Jérôme mentionne cette opinion, sans l'adopter toutefois. M. Renan s'y rallie parce qu'il ne trouve pas dans cet écrit la manière de S. Paul. Il est encore bien plus difficile d'y voir celle de S. Barnabé, dont on ne connaît pas une syllabe (2).

A la fin de l'épître, l'auteur, en envoyant aux Hébreux le salut de leurs frères d'Italie, annonce à ses correspondants qu'il compte les visiter avec Timothée, si ce disciple, alors absent, revient assez tôt pour partir avec lui (3). Cette indication ne peut se rapporter qu'à S. Paul. Si l'écrit n'est pas de cet apôtre, elle a dû nécessairement y être introduite par un faussaire. Or il est impossible de discerner un intérêt quelconque à cette tromperie. De Barnabé ou de Paul, l'épître avait et a toujours dogmatiquement et historiquement la même valeur.

Quant à la raison tirée du style, elle est loin d'être aussi décisive que le prétend M. Renan. L'allure de

(1) M. Renan propose 65.

(2) Il existe à la vérité, parmi les plus anciens écrits chrétiens, un morceau intitulé : *Epistola S. Barnabæ*. Mais son authenticité n'est pas établie.

(3) *Hebr.*, xiii, 23.

l'épître aux Hébreux diffère certainement de celle des autres écrits de S. Paul. Mais il faut considérer que ce morceau est moins une lettre qu'une dissertation qu'on pourrait intituler : *Traité du sacerdoce de Jésus-Christ*. On ne parle pas dans un livre comme dans des correspondances. L'auteur de l'épître aux Hébreux établit sa démonstration sur des preuves tirées de l'Écriture sainte. Que l'on prenne, dans les autres écrits de l'apôtre, des passages analogues, comme par exemple dans l'épître aux Galates, l'allégorie des fils de Sarah et d'Agar (1), — dans la première aux Corinthiens, l'énumération des fautes commises contre Dieu par les Israélites dans le désert (2), — dans l'épître aux Romains, la justification d'Abraham par la foi (3), et l'on sera frappé de la ressemblance qui existe entre eux et l'ensemble de l'épître aux Hébreux. D'ailleurs, dans maints détails, on sent la touche de S. Paul ; et, pour n'en citer qu'un, est-ce qu'on a besoin de lire sa signature au bas de cette phrase afin de ne pas douter qu'elle soit de lui ? « La parole de Dieu est vivante et efficace et plus pénétrante que tout glaive à deux tranchants ; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moëlles, discernant les pensées et les intentions du cœur (4). »

Le lecteur n'a pas manqué de remarquer ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux dit de la personne de Jésus-Christ, « supérieur à toutes les créatures célestes, splendeur de la gloire, forme de la substance

(1) *Gal.*, IV, 22-31.

(2) *I Cor.*, X.

(3) *Rom.*, IV.

(4) *Hebr.*, IV, 12.

de Dieu dont il est le Fils et qui a créé par lui le ciel et la terre (1). » Puisque cet écrit est, sans le moindre doute, antérieur à la destruction de Jérusalem, qu'est-ce donc que toute cette histoire de l'incubation de l'idée de la divinité du Christ, qui n'aurait pu éclore qu'à la suite du trouble produit dans les esprits par les catastrophes de l'an 70? Que signifient ces objections contre l'authenticité des lettres aux Philippiens, aux Colossiens, aux Éphésiens, fondées sur une affirmation précoce de cette même divinité? Comment! l'épître aux Hébreux la développe en l'année 66, et ces trois autres écrits n'auraient pu la mentionner presque au même moment! Quelle inconséquence!

Il nous avait semblé, d'après l'étude des *Actes* de S. Luc et de la lettre aux Galates, que les apôtres laissaient, sans y parer, le danger le plus grave menacer l'avenir du christianisme. Quelles difficultés ne pouvait-on pas craindre, en effet, de cette distinction établie entre les fidèles hébreux et les fidèles gentils et de cet attachement que l'Église de Jérusalem témoignait pour le temple et la tradition mosaïque! Le péril fut écarté par la destruction de la nationalité et du sacerdoce juifs. Mais on voit que si, d'une part, l'événement trancha définitivement la question, S. Paul, de son côté, se préoccupait d'avance, dans l'épître aux Hébreux, d'en préparer la solution, en annonçant à ses frères en Abraham que le rôle religieux d'Israël était fini. « Ce qui devait changer a passé, ce qui est immuable demeure (2). Nous n'avons

(1) *Hebr.*, 1, 2, 3.

(2) — XII, 27.

pas ici de cité permanente, mais nous marchons vers une cité future (1)..^{..} la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste et la société des anges (2). » Si l'on songe que ces paroles ont été prononcées quatre ans avant la ruine de la ville sainte des Juifs et de son temple, on en sera vraiment frappé.

Ainsi, au moment où S. Paul va disparaître, nous constatons que l'Église chrétienne joint, à une doctrine et à une discipline nettement déterminées, l'indépendance complète du judaïsme qui, pour elle, était déjà mort puisqu'elle s'en déclarait l'héritière. Nous n'avons pas noté jusqu'ici que l'apôtre ait rien fait pour assurer la continuité de cette Église : c'est le point qu'il nous reste à élucider en examinant les épîtres à Tite et à Timothée.

*ÉPÎTRES ARGUÉES DE FAUX : A TITE ET
A TIMOTHÉE*

Si nous jetons les yeux sur la constitution de l'Église au II^e siècle, nous voyons partout, en Asie, en Grèce, en Italie, en Afrique, en Gaule, dans toutes les villes où le christianisme fleurit, à la tête de la communauté des fidèles, un collège de ministres chargé de l'enseignement, du culte et de l'administration des sacrements, sous la conduite d'un évêque. Si nous cherchons maintenant à quelle époque précise, en quel lieu, par qui cette organisation a été décrétée, il nous est impossible de le découvrir. Ainsi, universalité de cette hiérarchie d'une part, absence de tout indice sur sa fondation et ses progrès de l'autre,

(1) *Hebr.*, xiii, 14.

(2) — xii, 22.

voilà un double fait que nous constatons dès le début. On doit forcément en conclure, à moins de croire à une spontanéité vraiment miraculeuse, que cette institution est contemporaine de l'établissement du christianisme et se trouve liée à sa doctrine même.

Malgré cela, la nouvelle école historique et M. Renan refusent de placer les épîtres à Tite et à Timothée parmi les écrits de S. Paul, parce qu'elles font mention de la hiérarchie ecclésiastique. Ils n'admettent pas qu'on ait pu en parler du temps de cet apôtre, attendu, disent-ils, qu'elle ne date que de la fin du premier siècle.

Pour le prouver, il faudrait produire un document qui établît qu'elle a été seulement fondée à ce moment là. On a une pièce authentique, acceptée de tous, l'épître de S. Clément aux Corinthiens, qui a certainement été composée entre les années 91 et 100 (1) et qui fournit des détails précieux sur cette hiérarchie. Or elle ne dit pas que l'institution dont il s'agit a été décrétée récemment, elle en parle comme d'une organisation en plein fonctionnement. Constaté qu'une chose existe, ce n'est pas annoncer qu'elle naît, au contraire. Il y a mieux : S. Clément reproche aux Corinthiens d'avoir chassé leur évêque pour le remplacer par un autre. Cela nous fait nécessairement remonter plus haut, et tout à l'heure nous allons nous trouver si rapprochés du temps où les apôtres étaient vivants qu'il faudra reconnaître que, s'ils n'ont pas ordonné les évêques avant de mourir, cette création résulte du moins de leur testament. Mais S. Clé-

(1) M. Renan propose 94.

ment dit en propres termes que les évêques ont été établis par les apôtres, il le dit, vingt-cinq ans au plus après la mort de S. Paul, il le dit aux Corinthiens, parmi lesquels devaient se trouver encore bon nombre de fidèles ayant connu ce grand homme. Il occupait lui-même le rang le plus élevé dans l'Église de Rome. Peut-on trouver un témoin plus compétent, plus autorisé, mieux renseigné et plus obligé par la situation de ses correspondants à une absolue véracité ?

Pourquoi donc la nouvelle école se refuse-t-elle à reconnaître l'origine apostolique de la hiérarchie ? Parce que ces réformateurs, qui ont secoué tant de jougs, qui n'admettent plus l'inspiration divine dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, qui repoussent la tradition, qui ne tiennent pas compte du témoignage des pères de l'Église, pour qui la consciencieuse enquête ouverte au v^e siècle par S. Jérôme est non avenue, qui se proclament souverainement libres de tous préjugés, en ont cependant conservé un : le préjugé protestant. La négation de la hiérarchie ecclésiastique figure parmi les principes primordiaux de la Réforme. Pour s'autoriser à rompre avec cette hiérarchie, les théologiens du xvi^e siècle affirmèrent qu'elle ne venait point des apôtres et, comme les épîtres à Tite et à Timothée les gênaient, ils s'en débarrassèrent en les rayant du canon des écrits apostoliques. C'est un procédé expéditif et commode, dont ils ont en tout largement usé ainsi que leurs successeurs. Les uns et les autres ont mesuré la valeur respective des livres du Nouveau Testament au plus ou moins d'appui qu'ils pouvaient prêter à leurs thèses, et c'est là le secret de la faveur exceptionnelle dont les quatre épî-

tres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains n'ont cessé de jouir parmi eux. Quant à nous, puisqu'il s'agit d'indépendance, nous la voulons entière, et que nos conclusions soient utiles ou nuisibles aux prétentions de la Réforme ou du Catholicisme, nous ne nous en inquiéterons point, pourvu qu'elles soient le résultat d'un examen rigoureusement et exclusivement scientifique. Voyons maintenant ces épîtres à Timothée et à Titus.

Ceux qui admettent leur authenticité placent la première lettre à Timothée et la lettre à Titus à l'année 64. L'apôtre, rendu à la liberté, était, d'après ces deux morceaux, retourné en Orient. Il écrit de Macédoine la première à Timothée. Il venait d'Éphèse où il avait laissé son disciple. Dans la lettre à Titus, il annonce qu'il a l'intention de passer l'hiver à Nicopolis (1). D'après la deuxième à Timothée, que la tradition date de l'an 65 ou 66, il est revenu à Rome où il est de nouveau prisonnier (2). Dans cet écrit, il parle d'un voyage en Asie qu'il vient d'accomplir et fait allusion à des séjours à Troade, à Milet, à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres, ce qui prouve qu'il avait été visiter une dernière fois les Églises fondées par lui. Rien n'est plus conforme à ce que nous savons de son caractère et de son zèle, et l'on ne peut découvrir le moindre empêchement à des allées et venues auxquelles il s'était plusieurs fois livré avant sa première arrestation.

(1) On compte deux Nicopolis, l'une en Macédoine, l'autre en Thrace. On ne sait laquelle des deux.

(2) Lenain de Tillemont. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. I, pp. 299 et 304.

M. Renan essaie de contester la possibilité de ces voyages; mais il ne s'appuie que sur une supposition, toute gratuite d'ailleurs. Il imagine que S. Paul a péri dans les massacres qui ont suivi l'incendie de Rome en l'an 65, et comme, dans cette hypothèse, il ne trouve pas le temps nécessaire entre sa première libération et sa mort à de tels déplacements, il les transporte à d'autres époques où il lui est facile de démontrer qu'on ne saurait les intercaler dans la biographie de l'apôtre. Mais il n'y a qu'à ne pas placer par supposition en 65 le supplice de S. Paul (supposition qui ne peut s'étayer ni du moindre monument, ni du moindre écrit), et toute difficulté disparaît. On n'a aucun prétexte pour contredire la tradition, universellement acceptée de toute antiquité, qui fixe le martyre de l'apôtre en l'an 67. Pour changer l'histoire, encore faut-il quelque raison.

On ne cite rien, dans la doctrine théologique ou morale des lettres à Timothée et à Titus, qui soit en contradiction avec les principes exposés dans les écrits de S. Paul contre l'authenticité desquels aucune difficulté n'est soulevée. On n'y trouve même pas, sur le caractère divin de Jésus, ces aperçus sublimes des épîtres aux Philippiens, aux Colossiens et aux Éphésiens qui ont donné lieu aux objections réfutées dans les précédents paragraphes. « La grâce de Dieu, notre Sauveur, dit l'auteur de la lettre à Titus⁽¹⁾, est apparue à tous les hommes, nous enseignant à rejeter l'impiété et les désirs du siècle et à vivre sobrement, justement et pieusement en ce monde, dans l'attente

(1) *Tit.*, III, 11-14.

de la réalisation de notre bienheureuse espérance et de l'avènement de notre Sauveur Jésus-Christ qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de se préparer un peuple purifié et sectateur des bonnes œuvres. » Cette manière de présenter le rôle de Jésus est tout à fait conforme à ce que, dans les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains, S. Paul nous apprend du Christ, propre Fils de Dieu et Sauveur des hommes.

D'autre part, on ne trouve, dans les lettres à Timothée et à Titus, aucun détail qui jure avec ce que nous savons de la biographie de l'apôtre. M. Renan estime que leur auteur devait avoir, sur les derniers temps de sa vie, des renseignements originaux.

S. Paul, dans la lettre à Titus, s'élève contre les hérétiques (1). Cette préoccupation de l'hérésie semble suspecte à M. Renan ; elle porte, suivant lui, la marque de la fin du premier siècle. M. Renan avait-il oublié la première épître aux Corinthiens et ces mots de l'apôtre en l'en 56 : « Il faut qu'il y ait des hérésies (2) ? » Et s'étonnera-t-on que l'apôtre excommunie ici l'hérétique, lorsque, dans la première épître aux Corinthiens, il a excommunié le Chrétien tombé dans la fornication (3) ?

D'après la première épître aux Corinthiens, certaines femmes exerçaient dans l'Église un ministère de charité (4). La première lettre à Timothée nous montre les veuves formant une sorte de confrérie (5).

(1) *Tit.*, III, 10.

(2) I *Cor.*, XI, 19.

(3) I *Cor.*, V, 15.

(4) — IX, 5.

(5) I *Tim.*, V, 9-16.

Quoi de plus naturel que ce qui n'était, en l'an 56, qu'un germe naissant soit devenu, en l'an 66, un organisme plus développé? N'est-ce pas là la marche de toute institution religieuse et civile? Les règles que l'auteur de la première à Timothée fixe pour l'agrégation à ces confréries sont tout à fait analogues aux conseils que S. Paul donnait pour le mariage et le célibat dans la première épître aux Corinthiens (1) et marquées au coin de la même expérience de la nature humaine et de la même sagesse pratique. Si les veuves, dit-il, ont des devoirs à remplir dans leurs maisons, qu'elles y restent; si elles sont trop jeunes, qu'on les marie et qu'elles procréent des enfants: celles-là seules qui sont libres et âgées d'une soixantaine d'années peuvent être employées au service de l'Église.

Les lettres à Timothée et à Titus traitent surtout du choix des ministres de l'Église: évêques, prêtres et diacres, et de leurs devoirs. L'établissement des diacres remonte aux premiers jours de l'Église de Jérusalem et n'est pas contesté. Nous ne discuterons donc que la question des évêques et des prêtres.

L'auteur de l'épître à Titus recommande à ce dernier d'établir des prêtres dans les cités de la Crète (2). D'après le contexte, prêtre veut dire ici évêque (3). Rapprochons de ce passage le verset du chapitre xiv des *Actes des apôtres* où il est dit que S. Paul établit des prêtres dans chaque Église. — Dans la première à Timothée on lit ces mots: « Ne néglige pas la grâce qui t'a été donnée... par l'imposition des mains de

(1) I *Cor.*, vii.

(2) *Tit.*, i, 5.

(3) — i, 7.

toute l'assemblée des prêtres (1). » Les *Actes des apôtres* nous montrent de même une réunion de prophètes et de docteurs parmi lesquels sont cités : Simon surnommé le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait du tétrarque Hérode, donnant mission à Barnabé et à Paul d'aller prêcher l'évangile et leur imposant les mains avant leur départ (2). On se rappelle que M. Renan prétend fixer la date de la composition des *Actes des apôtres* à l'année 80. Alors, ce ne serait plus seulement après 91, suivant S. Clément, mais onze ans plus tôt, en 80, selon S. Luc, que l'existence de la hiérarchie serait constatée. Mais S. Luc, écrivant à cette date, en attribue, comme S. Clément, la création aux apôtres. En 80, il n'y avait que treize ans au plus que S. Paul était mort. On voit qu'un examen attentif rapproche les dates de plus en plus et que, même dans l'hypothèse de M. Renan, l'établissement des évêques est très antérieur à la fin du premier siècle; car quel intérêt pouvait avoir S. Luc à lui donner mensongèrement, en l'année 80, une origine apostolique? Nous avons démontré d'ailleurs qu'en réalité les *Actes* remontent à l'année 62. Des documents qui parlent des évêques en 66 ne peuvent donc pour ce fait être déclarés suspects.

Tirera-t-on un argument du silence des épîtres aux Romains, aux Galates et aux Corinthiens? Mais si elles ne parlent pas ouvertement des ministres de l'Église, elles y font des allusions très claires. S. Paul, dans l'énumération des dons du Saint Esprit, cite le don de gouverner : κυβερνήσεις. En outre des apôtres,

(1) 1 *Tim.*, iv, 14.

(2) *Act*, xiii, 1-3.

des prophètes, des docteurs dont le rôle est mentionné dans le même passage, il y avait donc des ministres qui gouvernaient les Églises (1). L'épître aux Éphésiens énumère de même les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les *pasteurs*, les docteurs, établis, dit-elle, par Jésus-Christ pour la consommation des saints (2). — Nous avons noté que la consécration du pain et du vin entraînait un véritable sacerdoce. L'épître aux Hébreux, qu'elle soit de Paul ou de Barnabé, ne laisse aucun doute sur ce point. « Les Chrétiens, remarque-t-elle, ont un autel et ceux qui desservent le temple juif n'ont point qualité pour y participer (3). » Il y avait donc des ministres qui en avaient le pouvoir : ce sont les prêtres qui, continuant le pontificat du Christ, offraient comme Melchisédech, le pain et le vin.

Admettons que, par impossible, les apôtres qui manifestaient hautement l'intention de gagner le monde entier à la religion nouvelle et qui voulaient maintenir les fidèles dans une même profession de foi (4), aient pu, au début de leur œuvre, penser qu'ils suffiraient seuls à cette tâche surhumaine et, attendant d'un moment à l'autre la fin du monde, ne se soient pas inquiétés du lendemain; que S. Paul ait laissé à eux-mêmes, sans organisation, disséminés en Asie-Mineure, en Grèce, en Illyrie, les groupes de chrétiens parmi lesquels il avait semé l'Évangile, et qu'il se soit flatté d'entretenir à lui seul par des visites fré-

(1) 1 *Cor.*, XII, 28.

(2) *Eph.*, IV, 11

(3) *Hebr.*, XIII, 10

(4) 1 *Cor.*, I, 10.

quentes, jusqu'au jour prochain de l'avènement du Seigneur, leur ferveur, leur union, leur croyance. Mais pouvait-il demeurer dans ce sentiment lorsqu'il s'est vu captif, menacé de mort et prêt à quitter ce monde, durant encore après lui? Si, à cet instant, il n'avait pas pris des dispositions pour assurer la continuité de son œuvre, il aurait fait preuve d'une légèreté bien extraordinaire chez un homme qui s'était proposé d'aussi vastes desseins, légèreté dont on trouverait difficilement un exemple chez les fondateurs des institutions les plus bornées et les plus précaires. Or c'est précisément à cette époque de sa vie que se rapportent les épîtres à Timothée et à Titus. Il serait invraisemblable que, avant de mourir, il n'eût pas tracé d'une main prévoyante et ferme à ses successeurs les devoirs de leur ministère.

M. Renan remarque que les apôtres, et particulièrement S. Paul, quand ils portaient l'évangile dans une cité qui ne l'avait pas encore reçu, commençaient par prêcher dans la synagogue. Il se faisait alors une scission entre ceux qui acceptaient sa parole et ceux qui la repoussaient, et les premiers, se séparant de leurs anciens coreligionnaires, allaient tenir ailleurs une assemblée distincte. Les synagogues avaient un chef que S. Luc appelle ἀρχισυνάγωγος et qu'on nommait aussi ἄγγελος, l'ange de la synagogue. Cette organisation devait certainement être imitée par les néophytes. On ne peut d'ailleurs guère concevoir une réunion périodique de membres d'une société quelconque sans un président et des administrateurs. Joignez-y un sacerdoce, tel que l'exigeait la consécration du pain et du vin, et vous avez nécessairement ce qu'on

appelle dans l'Église chrétienne : l'évêque et les prêtres (1).

Jusqu'à ce jour, d'après l'opinion générale, on regardait l'*Apocalypse* comme un ouvrage de la fin du premier siècle (vers 95). M. Renan change cette date et la remplace par l'année 68 ou 69. Nous discuterons ses raisons plus loin. Or l'auteur de l'*Apocalypse* nous montre Jésus apparaissant parmi sept candélabres d'or qui représentent sept églises d'Asie et tenant dans sa main droite sept étoiles qui sont, dit-il, les sept anges, c'est-à-dire les sept chefs de ces églises (2). Prenant la parole, le Christ lui ordonne d'écrire à ces sept chefs. Si, d'après l'*Apocalypse*, les églises d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée ont des chefs en l'an 68, pourquoi les autres cités de l'Asie-Mineure : Lystres, Icone, Antioche de Pisidie (3), pourquoi les cités de la Crète n'en pouvaient-elles pas avoir au même moment? Si S. Jean, au nom de Jésus-Christ, exhorte, en l'an 68, leurs chefs ou leurs évêques (car les chefs des églises ne sont autres que les évêques), pourquoi S. Paul ne pouvait-il pas donner, un ou deux ans auparavant, des conseils à deux autres évêques, Titus et Timothée?

M. Renan ne nous a pas indiqué l'obstacle qui empêchait S. Paul de faire ce qui était permis à S. Jean, et en effet il ne saurait y en avoir. On voit donc que les preuves en faveur de l'authenticité des trois der-

(1) Il suit de là que la suscription de l'épître aux Philippiens, qui mentionne les évêques, ne doit pas être rejetée comme apocryphe.

(2) *Apoc.*, II, III.

(3) *Act*, XIV, 22.

nières épîtres de S. Paul surabondent et qu'on est obligé de l'admettre.

CONCLUSION

Le résumé de cette trop longue discussion est que les nouveaux exégètes n'ont pas mis en lumière un seul motif valable de réformer le jugement que la critique traditionnelle avait porté sur les écrits attribués à S. Paul et à son disciple S. Luc. Et cette conclusion, nous ne la devons pas à un examen superficiel, à une démonstration synthétique partant de principes légèrement vérifiés et posés à priori, mais à une étude approfondie, à une analyse rigoureuse et complète qui, procédant du connu à l'inconnu, de l'incontesté au contesté, pouvait seule produire des résultats sérieux.

Un dernier mot sur S. Paul. M. Renan nous représente ce grand apôtre comme délaissé et méconnu pendant tout le Moyen Age. A l'entendre, il a fallu le mouvement de la Réforme pour le tirer de l'oubli où l'Église catholique l'avait plongé. Voilà encore une de ces opinions toutes faites qu'il prend aux protestants. Il faut, pour avancer un tel paradoxe, fermer volontairement les yeux sur tous les témoignages et monuments de cette époque. Le Moyen Age était beaucoup plus près que nous des premiers temps du christianisme; pour lui, la distinction entre les Juifs et les Gentils, entre la Synagogue et l'Église, était encore vivante. Les Chrétiens de ce temps-là avaient présente à l'esprit l'idée qu'ils étaient les *Nations* par opposition à Israël et qu'ils avaient pris sa place; pour eux, S. Paul

est par excellence l'apôtre des Gentils, c'est-à-dire leur propre apôtre. Le triomphe de l'Église sur la Synagogue est célébré dans les sermons, représenté sur les portails, dans les verrières des cathédrales. Et sur ces mêmes édifices on peut voir, en face de Pierre, qui occupe le premier rang à la droite du Christ, Paul prenant le pas sur les autres apôtres, sur Jean lui-même, le disciple aimé de Jésus. Est-il besoin de répéter, car c'est une vérité banale, que les écrits de S. Paul servent de base à toute la théologie du Moyen Age : théologie dogmatique, théologie morale, théologie mystique, théologie symbolique ? Sa place dans la liturgie n'est pas moindre. On célèbre son martyre en même temps que celui de S. Pierre ; mais, comme si l'on craignait que, dans cet hommage, l'apôtre des Gentils ne fût un peu effacé par son illustre compagnon, on le vénère seul, le lendemain, dans une fête spéciale ; on solennise la mémoire de sa conversion ; et l'office du dimanche de la sexagésime est consacré à honorer en lui le docteur des Nations et à rappeler les persécutions qu'il souffrit pour la propagation de l'évangile. Qu'on prenne le premier paroissien venu et que, dans le *Propre du temps*, on vérifie la provenance des épîtres qui sont lues à la messe, on verra que, sur cinquante-deux dimanches, sans parler des autres fêtes, quarante-un empruntent la leçon aux écrits de S. Paul. Est-ce là du dédain, de l'oubli ?

Maintenant, si le Moyen Age a tenu ce grand saint en haute estime, il est certain qu'il ne lui a pas, comme la Réforme, attribué dans la fondation de la religion chrétienne un rôle exclusif et prépondérant, qu'il n'a pas vu en lui un chef d'opposition contre le collège

des apôtres et, comme dit M. Renan, le premier des protestants. L'appréciation de M. Renan, nous l'avons démontré, ne concorde pas avec les faits. La suite de ce travail achèvera de convaincre le lecteur.

TROISIÈME PARTIE

LES APOTRES DE LA CIRCONCISION

TROISIÈME PARTIE

LES APOTRES DE LA CIRCONCISION

CHAPITRE PREMIER

SAINT PIERRE (1)

Les *grands apôtres* (2) (c'est le nom que S. Paul donne à ceux qui l'ont précédé dans la prédication de l'évangile (3), à ceux qui ont été témoins de la vie et des enseignements de Jésus-Christ depuis son baptême par Jean jusqu'à son ascension au ciel (4), les grands apôtres étaient, au moment où le Sauveur quitta ses disciples, au nombre de onze. S. Paul, dans la première épître aux Corinthiens, les appelle les *Onze* (5). D'après les *Actes*, ils s'adjoignirent un douzième compagnon, pris parmi les fidèles qui s'étaient attachés aux pas de Jésus dès les premiers jours de sa vie publique et l'avaient suivi jusqu'à la fin de sa carrière. Parmi ces apôtres, Paul en distingue trois qu'il qualifie de *colonnes* de l'Église :

(1) Renan. *L'Antéchrist*. Introduction. Appendice.

(2) II *Cor.*, xi, 5.

(3) *Gal.*, i, 17.

(4) *Act.*, i, 21, 22.

(5) I *Cor.*, xv, 5.

Pierre, Jacques et Jean (1). Il est venu à Jérusalem, en l'année 50 ou 51, leur soumettre sa doctrine (2), et ces maîtres dans la foi ne l'ont point désapprouvée (3). On en doit nécessairement conclure qu'elle ne différerait point de la leur. Il serait intéressant de vérifier cette conclusion. Nous connaissons l'enseignement de Paul. Est-il possible de se faire une idée de celui de Pierre à qui, d'après l'apôtre des Gentils, Dieu avait confié l'évangile de la circoncision (4), de Jacques, le frère du Seigneur (5), et de Jean ?

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE S. PIERRE

Commençons par Pierre. Nous avons deux épîtres de lui. M. Renan pense que la première est seule authentique. Étudions-la d'abord. Dans cet écrit, l'apôtre ne présente ni une histoire suivie du fondateur de la religion chrétienne ni un exposé complet de sa doctrine. Nous ne pouvons y relever, comme dans les lettres de S. Paul, que des allusions.

Le Christ, dit l'apôtre de la circoncision, a été mis en croix et il est mort pour expier nos crimes (6). Semblable à un agneau immaculé, il a été immolé, et son sang précieux purifie les pécheurs comme le sang de la victime dans les sacrifices (7). S. Pierre nous décrit l'attitude de Jésus devant le tribunal qui le condamna : tandis qu'on le couvrait d'imprécations, il ne

(1) *Gal.*, II, 9.

(2) — II, 2.

(3) — II, 6.

(4) — II, 7.

(5) — I, 19.

(6) I *Pet.*, II, 24 ; III, 18.

(7) — I, 2, 19.

maudissait pas les insulteurs ; au milieu des supplices il n'avait pas la menace à la bouche, mais il se livrait lui-même au juge injuste (1).

Après sa mort, il est ressuscité, vainqueur de la mort même, et par cette victoire nous a ouvert l'entrée de la vie éternelle. Sa résurrection a été précédée de sa descente aux limbes (2).

Ce Sauveur est supérieur aux anges ; Fils de Dieu, il est assis à sa droite, et il doit revenir sur cette terre pour juger les vivants et les morts (3). Il existait avant la constitution du monde, et il avait été annoncé par les prophètes qui ont prédit sa passion et sa gloire. C'était son Esprit même qui inspirait ces prophètes (4).

Le Christ étant mort pour notre rédemption, il nous faut, à son exemple, mourir au péché et renoncer aux désirs de la chair. Régénérés par le baptême, nés à une vie nouvelle d'une semence incorruptible par la parole de Dieu, nous devons croître dans la justice (5).

La grâce de Dieu qui se répand sur les humbles vient au secours du chrétien et le soutient dans le combat qu'il livre à la chair et au démon. S. Pierre dépeint cet esprit mauvais comme un lion rugissant, rôdant autour de nous et cherchant une proie à dévorer (6). De même que l'apôtre S. Paul, il admet l'existence d'esprits célestes, soumis à Jésus-Christ, et parmi eux il distingue les anges, les Puissances, les Vertus (7).

(1) I *Pet.*, II, 23.

(2) — I, 3, 21 ; III, 19-22. — Voyez, pour la descente aux limbes : *Eph.*, IV, 8, 9.

(3) I *Pet.*, III, 22 ; I, 3, 7 ; V, 4, 6.

(4) — I, 20 ; IO 12.

(5) — II, 24 ; IV, 1, 4 ; I, 3, 23 ; II, 1, 3 ; III, 20, 21.

(6) — V, 5-9.

(7) — I, 12 ; III, 23.

Jésus a rétabli la paix entre Dieu et l'homme. Le fruit de cette réconciliation est le salut des âmes et un héritage de bonheur incorruptible qui nous est réservé au ciel. Il faut donc croire en lui, l'aimer et avoir en lui une espérance vive. C'est par lui que nous obtiendrons le don de la grâce (1). Mais cette paix qui vient de Jésus n'est pas un bonheur terrestre, comme le voudrait le monde. Ici-bas, l'épreuve, la persécution attendent le chrétien ; c'est la condition de la récompense. Il ne doit pas craindre la lutte, car personne ne peut nuire à qui fait le bien ; si le fidèle souffre pour la justice, il doit s'en réjouir. Il imite en cela Jésus-Christ qui, innocent de tout péché et de tout mensonge, a cependant souffert ; et il est agréable à Dieu qui lui donnera communication de sa gloire en proportion de la part qu'il aura prise de la passion du Sauveur (2). Au milieu de ces épreuves, il goûtera en la foi et l'amour de Jésus-Christ une joie inénarrable (3).

S. Pierre rappelle à ses correspondants que la prédication de l'évangile a eu lieu après la venue sur la terre de l'Esprit Saint envoyé du ciel (4) ; dès les premiers mots de son épître, il nous met, comme S. Paul, en présence de ces trois termes que les pères de l'Église appelleront la Trinité : Dieu le Père, qui a la prescience, l'Esprit qui opère la sanctification, et Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui nous a régénérés par l'aspersion de son sang (5).

(1) *I Pet.*, I, 2-5, 8, 9, 13.

(2) — I, 6 ; II, 19, 24 ; III, 13, IV, 12-14, V, 9, 10.

(3) — I, 8.

(4) — I, 12.

(5) — I, 2, 3.

Après avoir lu les écrits de nos nouveaux exégètes, on comptait trouver, dans une exhortation adressée à des Juifs (1) par l'apôtre que S. Paul appelle l'apôtre de la circoncision, une chaleureuse recommandation de la loi et des prescriptions mosaïques. Cet espoir est déçu et l'on ne peut relever à ce sujet qu'une phrase où elles sont traitées avec plus de dédain que de respect : « Vous avez été rachetés, dit-il, des vaines pratiques que vous teniez de la tradition paternelle (2). » M. Renan pourrait encore s'étonner de voir Pierre tenir ici, de même qu'à l'assemblée de Jérusalem, le langage qu'on aurait attendu de Paul. Pour l'apôtre de la circoncision comme pour l'apôtre de la gentilité, c'est seulement sur la foi dans le Christ, pierre angulaire rejetée par les constructeurs mais élue par Dieu, qu'il est possible de bâtir cet édifice spirituel, agréable à Dieu, dont les hommes sont les pierres vivantes (3).

L'un des motifs pour lesquels M. Renan admet l'authenticité de la première épître de Pierre, c'est que, dit-il, le progrès vers la hiérarchie y paraît à peine sensible. Cependant, dans le chapitre v, l'apôtre nous montre clairement les Chrétiens organisés en un troupeau conduit par des pasteurs au rang desquels il se met lui-même (4). Et de même que, un peu plus haut, en parlant des administrateurs de l'Église, il faisait allusion au service des diacres (5), ici, sous le rôle du pasteur, il laisse transparaître la charge de

(1) I *Pet.*, 1, 1. *Electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, etc.*

(2) — 1, 15.

(3) — 11, 4-8.

(4) — v, 1. Πρεσβυτέρους τοὺς ἐν ὑμῖν παρακαλῶ, ὁ συμπρεσβύτερος...

(5) — iv, 11. Εἴ τις διεννοεῖ, ὡς ἐξ ἰσχύος ἢ χρηστηῖ ὁ Θεός.

l'évêque (1). Au troupeau, il recommande l'obéissance ; aux pasteurs, il prescrit de paître les brebis selon Dieu et non dans un esprit de rigueur et dans un désir de lucre. Ce sont, en substance, les mêmes exhortations que S. Paul adressait à Timothée et à Titus et qui paraissaient sous sa plume suspectes à M. Renan. Pourquoi plutôt que sous celle de S. Pierre? Il y a là quelque inconséquence de la part d'un critique d'ailleurs si rigoureux.

La morale de S. Pierre est identique à celle de S. Paul. Les Chrétiens, d'après lui, sont obligés à la pratique de toutes les vertus : humilité, obéissance, chasteté, charité, fraternité, hospitalité. Étrangers et voyageurs sur la terre, ils doivent s'abstenir des désirs charnels, du mensonge, de la médisance, de tout mal en un mot. L'apôtre veut qu'il soient sobres et prudents, qu'ils veillent dans la prière en attendant le jugement, qu'ils aient le cœur droit, qu'ils se souviennent toujours que le Seigneur les a prédestinés à former une race choisie, un sacerdoce royal, et que leur vie soit telle que les Nations, à la vue de leurs œuvres, glorifient Dieu (2).

S. Pierre traite particulièrement de la conduite des fidèles dans le mariage et dans la société, et ici la ressemblance avec la doctrine de S. Paul est encore frappante. Il recommande aux femmes d'être chastes, modestes, respectueuses, et de se conduire de manière à convertir leurs maris ; et à ceux-ci de traiter leurs femmes avec honneur et comme des cohéri-

(1) I Pet., v, 2. Ποιμάνετε τὸ ἐν ὑμῖν ποίμνιον τοῦ Θεοῦ, ἐπισκοποῦντες μὴ ἀναγκαστῶς.

(2) — I, 1-2, 14-17, 22 ; II, 9, 11, 12 ; III, 8-12 ; IV, 8, 9 ; V, 8, 9.

tières de la grâce qu'ils ont eux-mêmes reçue (1). — Devant l'autorité du roi, des magistrats, des chefs de toutes sortes, il invite le Chrétien à s'incliner à cause de Dieu (2). S'il est esclave, il sera soumis à son maître, bon ou mauvais; et s'il est maltraité, il endurera les souffrances patiemment, en vue du Christ qui a souffert pour nous (3). Qu'il soit saint, peu importe sa condition : Dieu juge les œuvres sans acception de personnes (4).

On ne peut extraire de cette première épître de S. Pierre qu'un très petit nombre d'indications sur lui-même. L'auteur s'intitule apôtre de Jésus-Christ (5) et déclare qu'il a été témoin de sa passion (6). Sa lettre est datée de Babylone, c'est-à-dire de Rome, comme l'ont entendu tous les commentateurs. Il y nomme un disciple dont nous allons parler tout à l'heure : Marc (7). Il s'adresse exclusivement aux Juifs, particulièrement à ceux qui vivaient dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, la Bithynie (8) : voilà, comme je l'ai déjà fait remarquer, une circonstance en rapport avec la qualité d'apôtre de la circoncision que lui donne S. Paul.

On plaçait cette épître en l'année 45 (9). M. Renan veut la mettre en 63, sans apporter à l'appui de cette opinion nouvelle quelque argument tiré d'un fait ou

(1) I *Pet.*, III, 1-7.

(2) — II, 13-17.

(3) — III, 18-21.

(4) — I, 17.

(5) — I, 1.

(6) — V, 1.

(7) — V, 12.

(8) — I, 1.

(9) Lenain de Tillemont. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. I, p. 168.

d'un document. Le texte lui-même ne contient pas de détails significatifs qui permettent d'élucider la question. Elle n'a d'ailleurs aucun intérêt pour les recherches que nous poursuivons; il nous suffit que la date ne s'éloigne pas sensiblement de celle de l'ensemble des épîtres de S. Paul, et l'an 45 comme l'an 63 répond à cette condition.

DEUXIÈME ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE

Que la seconde épître de Pierre soit ou non authentique, cela importe peu au point de vue auquel nous nous sommes placés dans la présente étude. Nous nous proposons en effet uniquement de vérifier si la doctrine de cet apôtre concorde avec celle de S. Paul. Or, les notions que nous fournit la première épître suffisent à nous former une opinion à cet égard. La seconde d'ailleurs ne contient absolument rien de contraire ou même de nouveau. Elle répète sur la filiation divine de Jésus-Christ (1), sur l'Esprit Saint (2), sur les anges (3), sur les prophéties (4), sur la rémission des péchés (5), sur la grâce et la paix (6), sur les promesses faites aux Chrétiens (7), sur les vertus morales (8), les mêmes choses que la première. Je viens de remarquer qu'il n'y avait dans cette seconde épître aucun renseignement nouveau sur la doctrine. Elle nous donne cependant sur un événement surnaturel de la vie du

(1) II *Pet*, 1, 1, 2, 17.

(2) — 1, 19, 21.

(3) — 11, 4, 11.

(4) — 1, 19-21.

(5) — 1, 9.

(6) — 1, 2.

(7) — 1, 3, 4.

(8) — 1, 4-10; III, 14.

Seigneur une indication qui ne se trouve pas dans les écrits de S. Paul. L'apôtre de la circoncision y fait allusion à la transfiguration du Christ à laquelle, dit-il, il était présent (1). Mais, si l'apôtre des Gentils n'a pas l'occasion d'en parler, elle est mentionnée dans l'*Évangile* de S. Luc, son disciple (2).

La deuxième lettre de Pierre est adressée aux mêmes correspondants que la première dont il leur rappelle l'envoi. La forme ou plutôt le ton y sont assez différents. On sent que l'auteur traverse, au moment où il écrit, une période difficile et douloureuse; il y prévoit même sa mort comme prochaine (3). On ne parle pas, en temps d'épreuve, avec la même placidité qu'au milieu de la paix. Nous avons déjà fait cette observation à propos des derniers écrits de S. Paul. Comme lui, Pierre n'a pas alors seulement à lutter contre des adversaires étrangers à l'Église, mais contre des ennemis du dedans, des hérétiques, et il les apostrophe avec la même vigueur et presque dans les mêmes termes que S. Jude dans son épître catholique, dont nous nous sommes déjà occupés plus haut et sur laquelle nous aurons encore à revenir.

Pourquoi donc M. Renan repousse-t-il la deuxième épître de S. Pierre? D'abord, parce qu'elle recommande aux fidèles la lecture des lettres de S. Paul (4). Or, étant donnée l'inimitié qu'il imagine entre ces deux apôtres, l'écrit qui contient une pareille recommandation ne peut être qu'apocryphe. Nous avons démon-

(1) II *Pet.*, I, 16-18.

(2) *Luc.*, IX, 28-36.

(3) II *Pet.*, I, 12-15.

(4) — III, 15, 16.

tré, dans notre premier chapitre, que cette division entre les apôtres était une pure invention, bâtie en l'air sur une hypothèse que contredisaient les documents mêmes par lesquels on prétendait l'établir. Si S. Paul a pu, dans une de ses lettres, parler de S. Pierre, pourquoi serait-il interdit à S. Pierre de parler de S. Paul? Les épîtres de ce dernier produisaient sur les fidèles une grande impression et ils se les communiquaient d'une église à l'autre; S. Paul lui-même le constate (1). Dans ce cas, est-ce que S. Pierre pouvait ne pas les connaître? Il devait alors ou en blâmer ou en recommander la lecture. L'ignorance ou l'indifférence serait ici seule invraisemblable. On ne s'expliquerait pas que, ayant approuvé la doctrine de S. Paul devant l'Église de Jérusalem, en partie soulevée contre l'apôtre des Gentils, il eût hésité, surtout à un moment où cette polémique paraissait apaisée, à se prononcer en sa faveur devant les autres communautés chrétiennes.

On a fait contre la seconde épître de S. Pierre une autre objection. Le motif pour lequel elle aurait été écrite dénoterait, d'après M. Renan, soit la fin du premier siècle, soit même le commencement du deuxième. Elle serait donc apocryphe. Selon cet exégète, les apôtres et les premiers fidèles regardaient un nouvel avènement du Christ comme imminent. Ce miracle se faisant attendre, plusieurs commençaient à se préoccuper de ce retard, et leur foi en était diminuée. L'épître qui nous occupe a été composée pour leur faire prendre patience. Il serait plus exact de dire que l'auteur l'a écrite pour mettre les Chrétiens en

(1) *Col.*, iv, 16.

garde contre les hérétiques et les impies qui souillaient l'Église de leurs mensonges (1). L'objection relative au second avènement était une de leurs erreurs (2). L'apparition de ces faux prophètes est pour l'auteur de la deuxième épître un signe avant-coureur de la fin du monde. — Mais l'inquiétude au sujet de la venue du Christ n'est pas nécessairement un indice de la fin du premier siècle ou du commencement du second. Il est au contraire établi qu'elle s'est fait jour beaucoup plus tôt et au lendemain même des premières prédications des apôtres. N'avons-nous pas vu les Thessaloniciens, à peine convertis, s'étonner de ce que plusieurs de leurs frères fussent morts avant l'apparition du Sauveur, et S. Paul leur écrire pour calmer leur inquiétude? Et cette lettre ne suffit pas, il faut que l'apôtre leur en envoie une seconde pour les convaincre. Puisqu'il en était ainsi en Macédoine, au milieu du premier siècle, pourquoi donc en Asie, les choses n'ont-elles pas pu se passer de même vers la même époque?

Ce que dit S. Pierre du jugement dernier ne diffère pas du tableau qu'en traçait S. Paul. Il y ajoute seulement quelques traits : le jour du Seigneur viendra comme vient un voleur ; les cieux passeront, la terre sera brûlée ; alors surgiront des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera (3).

Si l'on compare le résumé qui précède à l'analyse que nous avons présentée plus haut des épîtres de S. Paul, on constate que l'apôtre des Gentils et

(1) II *Pet.*, II.

(2) — II, 3.

(3) — II, 1-14,

celui de la circoncision ont une doctrine identique. Il y a quelques lacunes dans l'exposé de l'enseignement chrétien d'après S. Pierre, ce qui n'étonnera personne, puisque le nombre des versets de ses deux épîtres n'atteint pas deux cents, tandis que les lettres émanées de S. Paul en comprennent beaucoup plus de deux mille, mais on n'y trouve pas la moindre note discordante. Ainsi est confirmée d'une manière éclatante l'affirmation de l'auteur de l'épître aux Galates, déclarant que son enseignement avait été approuvé par S. Pierre. Nous verrons tout à l'heure s'il était conforme à celui de Jacques et de Jean, mais auparavant il convient d'examiner l'évangile mis sous le nom du disciple Marc, que S. Pierre mentionne dans sa première épître.

ÉVANGILE DE S. MARC (1)

Parmi les compagnons de S. Paul, il s'en est trouvé un qui a recueilli un certain nombre de faits et de paroles du fondateur de la religion chrétienne, et nous avons attentivement examiné le livre dans lequel il les a exposés. Les épîtres de l'apôtre des Gentils, l'*Évangile* de S. Luc, les *Actes des apôtres* forment un ensemble qu'on nous permettra d'appeler un instant : le *cycle* de S. Paul. Peut-on considérer l'évangile de Marc comme inspiré par l'apôtre de la circoncision et avons-nous alors une sorte de *cycle* de S. Pierre à mettre en regard du *cycle* de S. Paul? Un père de l'Église, Papias, mort au milieu du second siècle, qui est en grande faveur auprès des réformateurs de l'exé-

(1) Renan, *Vie de Jésus*. Introduction. — *Les Évangiles*.

gèse, dit positivement que Marc a noté ce que S. Pierre rapportait de Jésus-Christ. On élève quelques difficultés sur la forme qu'il a donnée à son travail, mais le fond n'est pas mis en doute. Laissons donc provisoirement de côté cette question de forme, pour y revenir dans un chapitre consacré spécialement aux quatre évangiles et ne nous attachons en ce moment qu'au fond. Y a-t-il ou non concordance entre l'*Évangile* de S. Marc et l'*Évangile* de S. Luc ?

Au premier coup d'œil, on constate que les deux ouvrages racontent bien une même histoire et qu'ils en présentent les événements dans le même ordre. Seulement Marc ne commence son récit qu'au baptême de Jésus par Jean. Il omet tout ce qui se rapporte à la naissance du Sauveur et aux années passées par le Christ dans l'obscurité. — Il y fait cependant des allusions qui démontrent que les détails fournis par S. Luc ne lui étaient pas inconnus, car il dit, en passant, que Jésus sortait de Nazareth (1), qu'il descendait de David (2), qu'il était fils de Marie ; il ajoute qu'il avait été ouvrier (3). — Marc passe sous silence : la pêche miraculeuse (4), la guérison du fils du centurion (5), la résurrection du fils de la veuve de Naïm (6), l'envoi des disciples de Jean à Jésus (7), l'épisode de la pécheresse versant des parfums sur les pieds du Sauveur (8), le refus fait aux fils de Zébédée d'appeler le

(1) *Marc.*, I, 9.

(2) — x, 47, 48 ; xii, 35.

(3) — vi, 3.

(4) *Luc*, v, 1-10.

(5) — vii, 1-10.

(6) — vii, 11-16.

(7) — vii, 18-35.

(8) — vii, 36-50.

feu du ciel sur les Samaritains (1), la mission des soixante-douze disciples (2), la parabole du bon Samaritain (3), le séjour chez Marthe et Marie (4), l'exhortation à la pénitence à propos du massacre des Galiléens par Pilate et de l'accident de la tour de Siloé (5), la parabole du figuier planté dans la vigne (6), la guérison de la femme courbée (7), celle d'un hydro-pique le jour du sabbat (8), les paraboles des invités aux noces (9), de la brebis et de la drachme perdues (10), de l'enfant prodigue (11), de l'intendant infidèle (12), du pauvre Lazare et du mauvais riche (13), la guérison des lépreux (14), les paraboles du juge inique et de la veuve importune (15), du pharisien et du publicain (16), l'épisode du publicain Zachée (17), la parabole des mines (18), le renvoi de Jésus par Pilate à Hérode (19), les paroles de Jésus sur la voie douloureuse aux filles de Jérusalem (20), l'entretien des larrons sur la croix (21), enfin la venue de Pierre au

(1) *Luc*, ix, 52, 56.

(2) — x, 1-24.

(3) — x, 30-37.

(4) — x, 38-42.

(5) — xiii, 1-5.

(6) — xiii, 6-9.

(7) — xiii, 11-17.

(8) — xiv, 1-6.

(9) — xiv, 7-24.

(10) — xv, 1-10.

(11) — xv, 11-32.

(12) — xvi, 1-9.

(13) — xvi, 19-31.

(14) — xvii, 11-19.

(15) — xviii, 1-8.

(16) — xviii, 9-14.

(17) — xix, 1-10.

(18) — xix, 12-27.

(19) — xxiii, 5-12.

(20) — xxiii, 28-31.

(21) — xxiii, 39-43.

sépulcre (1) et l'apparition du Sauveur ressuscité à cet apôtre (2). Ce sont les lacunes principales ; on en pourrait relever d'autres moins importantes et noter des différences dans les détails.

En revanche, S. Marc fournit sur les faits, les personnes et les lieux quelques renseignements brefs, mais précis, qui manquent dans S. Luc, et il relate certains événements dont ce dernier ne nous donne pas connaissance : la décollation de Jean (3), le miracle de Jésus marchant sur la mer (4), la multiplication des sept pains (5), la guérison à Bethesda d'un aveugle par l'imposition des mains (6), la demande de Jacques et de Jean d'être assis dans le royaume de Dieu à droite et à gauche de Jésus (7), la parabole du figuier sans fruits (8), le festin de Béthanie (9), l'apparition du Christ ressuscité à Madeleine (10). Mais ces additions, pas plus que les lacunes signalées plus haut, ne changent le caractère du récit, ni ne permettent de concevoir le personnage de Jésus autrement que nous ne l'avions compris d'après S. Luc.

Si l'on voulait tirer de l'*Évangile* du disciple de S. Pierre une biographie purement humaine du Christ, elle ne différerait en rien de celle que nous avons extraite plus haut de l'*Évangile* du compagnon de S. Paul. Il en serait de même pour la partie surnatu-

(1) *Luc*, xxiv, 12.

(2) — xxiv, 34.

(3) *Marc*, vi, 17-29.

(4) — vi, 45-52.

(5) — viii, 1-9.

(6) — viii, 22-26.

(7) — x, 34, 35.

(8) — xii, 12-14, 20-24.

(9) — xvi, 1-9.

(10) — xvi, 9-11.

relle du livre de S. Marc. Jésus y est présenté comme le Sauveur des hommes : il les délivre de l'obsession du démon, leur rend la vue, l'ouïe, le mouvement, la santé; il leur remet leurs péchés. Sa divinité y est également mise en lumière. Si l'on n'y trouve pas citées ces paroles rapportées par S. Luc: « Tout m'a été livré par mon Père, et personne ne sait quel est le Fils sinon le Père, ni quel est le Père sinon le Fils, » on y relève plusieurs fois l'affirmation que le Christ est le Fils de Dieu (1), le maître du sabbat (2). Pour S. Marc comme pour S. Luc, il est le Messie annoncé par les prophètes. C'est la même puissance, le même abaissement, la même volonté de gagner le cœur de l'homme par la foi et l'amour, le même refus de l'éblouir et de le terrifier par des prodiges éclatants; c'est la même mort sur la croix, mort volontaire, prédite à l'avance, subie pour le salut des hommes, et si ses ennemis le condamnent au dernier supplice, c'est parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu (3).

Ainsi, le récit que, dans la clientèle de l'apôtre de la circoncision, on faisait de la vie et de la mort du fondateur du christianisme ne différait pas du tableau qu'on en traçait dans celle de l'apôtre de la gentilité. Il émanait, comme l'enseignement dogmatique, d'une même inspiration, et l'observateur indépendant et impartial qui, au premier siècle, aurait voulu, d'après les documents, se rendre compte de la religion nouvelle, n'aurait pu noter la moindre divergence entre l'évangile de S. Pierre et l'évangile de S. Paul (4).

(1) *Marc*, 1, 11 ; III, 7-12 ; IX, 6 ; XIV, 61, 62,

(2) — II, 23-28.

(3) — XIV, 61, 62.

(4) J'emploie ici le mot d'*évangile* dans le sens où l'entendait l'auteur de l'épître aux Galates, c'est-à-dire d'enseignement d'un ensemble de faits et de doctrines.

CHAPITRE II

LES FRÈRES DU SEIGNEUR (1)

SAINT JACQUES

Parmi les colonnes de l'Église, après S. Pierre, l'apôtre des Gentils nomme S. Jacques que S. Luc, dans les *Actes des apôtres*, représente comme le chef de la chrétienté de Jérusalem. S. Jacques nous a laissé une épître dont nous avons déjà parlé; nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit. Nous y renvoyons le lecteur pour toute la partie de cet écrit qui traite de la foi et des œuvres. Il s'agit ici pour nous d'extraire de son épître le complément de sa doctrine théologique et morale.

« Qu'est-ce que la vie, dit l'apôtre ? Une vapeur, à peine visible, qui va se dissipant (2). » Il ne faut donc pas chercher son bonheur dans cet instant fugitif, ni sur la terre qui passe comme lui. Le contact du monde qui s'inspire de toutes les concupiscences ne peut que souiller l'âme. Ce sont les concupiscences qui

(1) Renan, *L'Antéchrist*. Introduction. — *Les Évangiles*. Appendice. On a voulu de cette expression *les frères du Seigneur* conclure que Joseph avait eu de Marie plusieurs enfants. M. Renan suppose que, Jacques et Jude étaient les frères consanguins de Jésus, nés d'un premier mariage de Joseph. La tradition en fait seulement des cousins. En tous cas, M. Renan reconnaît que Jésus devait être le fils unique de Marie.

(2) *Jac.*, IV, 15.

engendrent le péché, et le péché mène à la mort éternelle (1). Qui veut servir le monde et Dieu est adultère (2). Il faut donc éviter l'orgueil, la colère, les querelles, l'impureté, la duplicité, les paroles inutiles (3). On ne doit pas jurer, mais dire simplement : cela est, ou : cela n'est pas (4). Fuyez le venin de la langue mauvaise ; celui qui ne pêche pas en paroles est parfait (5). Résistez au diable et obéissez à Dieu (6). Et, pour obéir à Dieu, il ne suffit pas d'écouter sa parole, mais la pratique est nécessaire (7). On doit accomplir la loi tout entière, l'omission d'un seul devoir nous perd (8). Si l'on ne fait pas le bien quand on le peut, on pêche (9). Et quelle est cette loi ? Est-ce la loi de servitude, la loi mosaïque ? Non c'est la loi de la parfaite liberté (10). La vraie religion, celle qui est pure de toute tache, consiste à fuir le monde, à pratiquer la patience, la charité surtout (11). Pour S. Jacques, il n'est pas de perfection sans miséricorde. L'esprit de contention, l'amertume ne conviennent pas au chrétien. L'apôtre va jusqu'à dire que le zèle sans la charité n'est pas une sagesse venue du ciel, mais une sagesse terrestre, animale, diabolique même (12).

Entre toutes les vertus, il en est une particulièrement chère à S. Jacques : la pauvreté. Devant Dieu,

(1) *Jac.*, I, 13-16.

(2) — IV, 5.

(3) — I, 8, 19, 20, 27 ; IV, 1, 5, 6, 8.

(4) — IV, 11-13.

(5) — III, 1, 2.

(6) — IV, 7.

(7) — I, 22-27.

(8) — II, 10, 11.

(9) — IV, 17.

(10) — I, 25 ; II, 12.

(11) — I, 2, 12, 27 ; V, 7-11.

(12) — III, 11-18.

dit-il, il n'y a point d'acception de personnes : le pauvre et le riche sont égaux. Si, des deux, il est un privilégié, c'est le pauvre (1). Le riche et ses richesses s'évanouiront comme la fleur de l'herbe : le soleil se lève et darde ses rayons brûlants, l'herbe se dessèche, la fleur tombe; voilà sa beauté disparue et il ne reste plus que du foin fané. Le pauvre est l'élu de Dieu, il est riche de sa foi, richesse immortelle; il est l'héritier du royaume promis par Dieu à ceux qui l'aiment. C'est le pauvre et non le riche qui doit être en honneur dans l'Église (2). Ce langage est bien celui qui sied au chef des chrétiens de Jérusalem, de ces saints, comme les appelle S. Paul, qui vivaient d'aumône et pour lesquels l'apôtre des Gentils faisait la collecte parmi les frères de Grèce et de Macédoine. Ainsi dégagée d'attaches terrestres, l'âme peut s'adonner tout entière à la prière. Il faut prier toujours pour se consoler dans la tristesse, pour louer Dieu dans la joie. La prière est toute-puissante: par elle nous obtenons la grâce qui vient de Dieu (3).

S. Jacques ne nomme pas le Saint Esprit et ne donne pas à Jésus-Christ le titre de Fils de Dieu. Mais, comme S. Paul, il joint au nom de Dieu celui de Père et, à la manière dont il se dit le serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, mettant ainsi Jésus sur la même ligne que Dieu, on sent qu'il élève ce Seigneur au-dessus de toute créature (4). Il ne parle ni de sa mort, ni de sa résurrection; mais, de même

(1) *Jac.*, II, 1-9.

(2) — I, 5, 10, 11; V, 1-5.

(3) — I, 3-7, 17; V, 13, 16, 18.

(4) — I, 1; II, 1; III, 9.

que S. Paul et S. Pierre, il attend son avènement qu'il déclare prochain (1).

Il croit à l'existence de créatures spirituelles. A la vérité, il ne parle pas des anges, mais nous avons vu qu'il encourage les chrétiens à résister au diable. Ailleurs, il affirme que les démons ont la foi (2), foi qui ne les sauve point, tandis que les hommes qui reçoivent la parole de Dieu et y croient deviennent dès ce monde le commencement d'une créature nouvelle (3), destinée à une vie supérieure et éternelle.

S. Jacques ne fait aucune allusion au baptême ni à l'eucharistie ; mais il indique la confession que S. Paul laissait soupçonner, et une onction d'huile, appliquée aux malades et ayant la vertu d'effacer les péchés (4). Cette dernière requiert nécessairement l'intervention de ministres qu'il dénomme prêtres de l'Eglise (5).

On voit, par l'exposé qu'on vient de lire, que, si S. Jacques, dans son épître, touche à beaucoup moins de questions que S. Paul et S. Pierre, il nous fournit pourtant des renseignements précieux qui, sans le contredire, complètent le résumé de la doctrine chrétienne que nous avons tiré des écrits de ces deux apôtres.

SAINT JUDE

Le chef de l'Eglise de Jérusalem n'était pas le seul parent de Jésus qui eût rang d'apôtre. Dans

(1) *Jac.*, v, 7-11.

(2) — 11, 19.

(3) — 1, 18, 21 ; v, 19, 20.

(4) — v, 14, 16.

(5) — v, 14.

la première épître aux Corinthiens (1), S. Paul, parmi ceux qui se faisaient accompagner dans leurs voyages par une femme sœur, cite, avec S. Pierre, « les frères du Seigneur ». Or il nous reste une épître de Jude qui s'intitule frère de Jacques (2). Ce document, bien que S. Paul n'ait pas nommé S. Jude avec les trois apôtres qu'il qualifie de colonnes de l'Église, doit donc être étudié en même temps que la lettre de S. Jacques. On n'élève aucun doute ni sur l'auteur ni sur la date de cet écrit, certainement antérieur à la prise de Jérusalem. Il est très court; il ne contient pas plus de vingt-cinq versets; mais, malgré sa brièveté, il touche par des allusions à un grand nombre de points de la doctrine chrétienne.

Il met d'abord dans une éclatante lumière la divinité de Jésus-Christ. Non content de le nommer sur la même ligne que Dieu le Père (3), il l'appelle seul Dominateur et Seigneur (4). Il lui attribue le pouvoir de sauver ceux qui croient en lui et de perdre quiconque n'a pas la foi (5). Par sa miséricorde, les fidèles obtiendront la vie céleste (6), tandis que les incrédules et les pécheurs seront châtiés, comme Sodome et Gomorrhe, par le feu éternel (7). S. Jude prédit qu'il apparaîtra de nouveau aux yeux du monde (8). A côté de Jésus, il place le Saint Esprit, et il recom-

(1) I Cor., ix, 5.

(2) Jud., 1. — S. Marc dit aussi que Jude était l'un des frères du Seigneur, vi, 3.

(3) Jud., 1.

(4) — 4.

(5) — 5.

(6) — 21.

(7) — 5-7, 23.

(8) — 24.

mande, avec S. Paul, de prier en lui (1). Il admet aussi d'autres créatures que les hommes, c'est-à-dire des anges et des démons. Il nous apprend que les esprits mauvais ont été jadis semblables aux esprits glorieux, qu'ils ont prévariqué et que, en punition, ils ont été chassés du ciel et condamnés aux ténèbres dans un perpétuel esclavage (2). Parmi les anges, il nomme l'archange Michel (3). — Comme S. Paul, il veut que tout l'édifice spirituel élevé par le chrétien repose sur le fondement de la foi : qui ne croit pas périt (4). Il exhorte le Chrétien à éviter tout péché et il le pousse à haïr la chair qui en est la cause (5). Il faut prier sans cesse pour demander à Dieu la miséricorde, la paix, la charité (6).

S. Jude, dans l'épître qui nous occupe, se propose principalement, comme S. Pierre dans sa seconde lettre aux Juifs dispersés, de mettre les fidèles en garde contre les faux prophètes. Précisons bien, d'après les indications qu'il nous fournit, le caractère de ces hérétiques. Ce sont des hommes qui se sont introduits clandestinement, *παρεισέδυσαν* (7) (S. Paul disait, en parlant des faux frères : *παρεισῆλθον*), (8) dans l'Église pour y répandre leur venin. Jude les accuse de suivre la voie du fratricide Caïn, de Coré le révolté et de Balaam par les conseils duquel les Israélites furent induits à participer aux débauches et à l'ido-

(1) *Jud*, 20.

(2) — 6.

(3) — 9.

(4) — 3, 5.

(5) — 23, 24.

(6) — 2, 21.

(7) — 4.

(8) *Gal.*, 11, 4. — Les deux verbes ont la même signification ; ils sont traduits dans la version latine par le même mot : *subintroierunt*.

lâtrie de Moab (1), et il stigmatise, dans une violente invective, l'amour du gain, l'orgueil, la jactance, les murmures de ces faux prophètes, qui souillent leur chair, méprisent l'autorité et blasphèment la majesté de Dieu (2). Enfin, il leur reproche de nier Jésus-Christ (3).

Nous aurons à revenir sur ces hérétiques quand nous étudierons l'apocalypse. En attendant, nous sommes obligés de conclure que Jacques, l'une des colonnes de l'Église, et Jude, frère de Jacques, n'enseignent pas une doctrine différente de celle de Pierre, l'apôtre de la circoncision, qui lui-même était entièrement d'accord avec Paul, l'apôtre de la gentilité.

RÉCAPITULATION

Avant de passer à l'examen des écrits attribués à S. Jean, arrêtons-nous un instant et récapitulons les notions que nous avons acquises jusqu'à présent sur la croyance et la discipline de la société chrétienne antérieurement à la prise de Jérusalem. Les quatre apôtres dont nous venons d'analyser les épîtres et avec eux les deux évangélistes Marc et Luc nous montrent, au plus haut sommet, le Dieu des Juifs, premier principe et créateur de toutes choses, et la qualifient de Père. Sur la même ligne que le Tout Puissant, ils nomment d'abord Jésus-Christ, son Fils, qui existait avec lui de toute éternité et par qui s'est opérée la création de l'univers; et

(1) *Jud.*, 11.

(2) — 8-16, 25.

(3) — 4.

ensuite le Saint Esprit qui, après avoir parlé par les prophètes dans l'Ancien Testament, donne la vie et le mouvement à une nouvelle alliance de Dieu avec la créature, Esprit consolateur, qui sanctifie l'homme, qui prie en lui et lui apporte une force divine.

Ils nous apprennent que, au-dessus des hommes, il existe des êtres spirituels dont les uns sont demeurés fidèles adorateurs de Dieu, tandis que les autres l'ont offensé et nous disent que ces derniers ont été frappés d'un châtiment sans merci. Le premier homme aussi a péché et a entraîné toute l'humanité, née de lui, dans sa chute. Mais Dieu, dans sa miséricorde, prépare à sa race un moyen de rédemption qu'il n'avait pas ménagé aux anges.

En chassant Adam du paradis, il lui fait entrevoir le salut et, dans la suite des temps, il choisit parmi les peuples une nation à laquelle il confie le dépôt de ces espérances et, dans cette nation, une famille qui donne naissance à son propre Fils apparaissant sur la terre sous la forme humaine, au moment prédit par une longue suite de prophètes. Ce Dieu fait homme, après avoir enseigné une loi nouvelle à l'humanité, donne sa vie pour la sauver et, par l'effusion de son sang sur la croix, il la purifie de tous ses péchés. La faute d'Adam avait perdu tous les hommes, l'expiation du Christ a le pouvoir de les racheter tous ; sa vertu agit dans le présent, s'étend à l'avenir et remonte à travers le passé. Après sa mort, le Christ descend aux limbes pour en tirer les âmes des justes qui l'ont précédé dans le trépas ; puis il ressuscite en reprenant son corps et monte au ciel. Il en descendra, au jour où l'univers doit périr, pour juger les vivants et les

morts qui ressusciteront, et inaugurer le règne éternel de Dieu, en qui les élus jouiront d'une béatitude sans mélange.

Avant de quitter la terre, il fonde une société spirituelle dont il est la tête, qui embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les hommes, entre lesquels est établie une communion de prières, de mérites et de grâces dans le Christ, société gouvernée sous l'autorité du Christ, pasteur suprême, par des ministres : apôtres, évêques, prêtres, diacres. Pour entrer dans cette société, il faut être marqué du sceau du baptême qui efface les péchés. Une fois devenu chrétien, si l'on retombe dans des fautes graves, on trouve dans la confession un remède qui rend la santé à l'âme malade. Les fidèles ont, dans le pain et le vin consacrés, une nourriture surnaturelle, et ils reçoivent le Saint Esprit. A l'heure de la mort, une onction d'huile, les fortifiant pour cette épreuve suprême, efface les péchés de leur vie. Un caractère sacré est donné à l'union de l'homme et de la femme. Enfin, le ministre, chargé de distribuer les dons spirituels et de porter aux hommes la parole divine, est muni de ces pouvoirs célestes par l'imposition des mains de ceux qui l'ont précédé dans cette dignité.

Toute la partie purement morale de la loi mosaïque oblige les chrétiens, auxquels est en outre proposé le culte de vertu que l'Ancien Testament laissait dans l'ombre : la pauvreté, la chasteté, le pardon des injures. Enfin, trois dispositions qui tiennent ensemble de l'intelligence, de la volonté et du sentiment et qui ont une origine surnaturelle, sont requises pour fonder et développer dans l'âme humaine tout l'édi-

fice chrétien : la foi, l'espérance et la charité (1).

Si je ne me trompe, nous avons là tout le christianisme : profession de foi qu'on a appelée symbole des apôtres, commandements de Dieu, conseils évangéliques, vertus dites théologiques, sacrements, hiérarchie sacerdotale.

Ce résultat, me dira-t-on, était prévu d'avance ; il n'était pas besoin de tant d'investigations et de tout un volume pour établir que les apôtres avaient enseigné la religion chrétienne. Voilà une entreprise qui, j'en conviens, eût jadis paru pour le moins superflue et que Voltaire lui-même aurait raillée ; car, s'il regardait le christianisme comme une création purement humaine, encore faisait-il l'honneur de l'invention aux apôtres. La nouvelle école ne l'admet pas ; elle nie ce que tant de savants, amis ou ennemis, avaient considéré comme certain depuis dix-huit cents ans. Pour elle, la foi chrétienne n'était pas formulée au premier siècle. C'est pourquoi, sans doute, M. Renan, dans sa longue étude sur la primitive Église, ne présente nulle part, je ne dis pas un exposé complet, mais même un simple aperçu de la doctrine chrétienne enseignée par les apôtres.

Un disciple de M. Renan, M. Aubé, affirme que les apôtres n'avaient pas de dogmes. « Quant à l'opinion, dit-il, de ceux qui prétendent » (ceux qui prétendent, vous les voyez d'ici, ce sont toutes les églises : grecque, latine, catholique, schismatiques, hérétiques ; ce sont tous les pères, les docteurs, les théologiens, les historiens depuis le premier siècle jusqu'à nos jours), de ceux donc « qui prétendent que la doctrine chré-

(1) I *Cor.*, xiii, 13.

tienne est tout entière et dans toutes ses parties contenue dans l'enseignement primitif, elle paraît peu d'accord avec la vérité des faits. » Voilà qui est déjà fort ; cependant, il y a encore dans cette phrase quelques mots : « tout entière et dans toutes ses parties, » qui peuvent donner une certaine vraisemblance à la proposition ou du moins fournir matière à discussion. Mais l'auteur ne s'en tient pas là. Deux pages plus loin, il écrit en propres termes : « Quant à distinguer, dans l'histoire de la doctrine chrétienne, une tradition antérieure à l'enseignement positif des pères et des docteurs, indépendante de cet enseignement et devant servir de règle pour le juger, nous ignorons où l'on trouve cette tradition et quels documents on peut alléguer pour affirmer son existence (1). » Je ne pense pas que M. Aubé ignore l'existence des épîtres de S. Paul, de S. Pierre, de S. Jacques et de S. Jude ; mais il est évident qu'il aura négligé de les lire et que toute sa science des origines du christianisme lui vient des livres de M. Renan. Je n'insisterai pas ; le lecteur jugera lui-même.

Il nous reste à examiner les écrits attribués à S. Jean, la troisième colonne de l'Église, suivant l'expression de S. Paul.

(1) Aubé (Benjamin). *Histoire des persécutions de l'Église*. La polémique païenne à la fin du II^e siècle. Paris, 1878, in-12, p. 11.

QUATRIÈME PARTIE

SAINT JEAN
LES QUATRE ÉVANGILES

QUATRIÈME PARTIE

SAINT JEAN LES QUATRE ÉVANGILES

CHAPITRE PREMIER

L'APOCALYPSE

Nous avons, sous le nom de S. Jean, trois épîtres, un évangile et une révélation : l'*Apocalypse*. Ces ouvrages ont été jusqu'ici datés des dernières années du premier siècle ; on plaçait l'*Apocalypse* en 95, l'*Évangile* en 96. On les considérait donc comme très postérieurs à la chute de Jérusalem et aux autres livres apostoliques et comme tout à fait étrangers aux circonstances dans lesquelles avaient été composés les évangiles et épîtres de S. Luc, S. Paul, S. Pierre, S. Marc, S. Jacques et S. Jude.

DATE DE L'APOCALYPSE D'APRÈS M. RENAN

D'après M. Renan, au contraire, l'*Apocalypse* aurait été rédigée non, comme on croyait, à la fin du premier siècle, mais avant l'année 70. Elle ferait donc partie

de l'ensemble des écrits apostoliques antérieurs à la destruction de Jérusalem. M. Renan y voit même un monument de la fameuse querelle entre les disciples de Paul et les Judéo-chrétiens. Elle est, selon lui, un pamphlet dirigé spécialement contre l'apôtre des Gentils.

Cette nouvelle manière de juger l'*Apocalypse* est propre à M. Renan : elle constitue son apport personnel dans la somme des découvertes des réformateurs de l'exégèse. Jusqu'ici, nous avons trouvé en lui un vulgarisateur élégant et ingénieux de la haute science germanique, mais il n'avait rien inventé par lui-même. Sa théorie sur l'*Apocalypse* est une œuvre originale ; à ce titre, elle mérite d'être étudiée avec un soin particulier (1).

Admettons-la d'abord comme démontrée, et voyons les conséquences qui en découlent pour l'histoire des dogmes et de la discipline dans les années qui ont précédé la chute de Jérusalem et pour la formation de ce que M. Renan appelle la *légende du Christ*. Un coup d'œil préalable sur l'ensemble de la révélation est nécessaire.

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE D'APRÈS L'APOCALYPSE

Elle nous montre, dès le premier chapitre, la société chrétienne répartie entre des églises ayant chacune leur chef. Ces églises sont unies dans une même foi, une même pratique. Nous avons

(1) Renan, *L'Antéchrist*. — M. Reuss, dans son grand ouvrage sur l'Écriture Sainte, adopte le système de M. Renan pour la fixation de la date de l'*Apocalypse*, mais il écarte, sans la discuter, l'idée d'y voir un pamphlet judéo-chrétien dirigé contre S. Paul. Détail curieux : M. Reuss ne fait pas, dans sa discussion, à M. Renan l'honneur de le nommer. *La Bible. Nouveau Testament. L'Apocalypse*. Paris, in-8°.

déjà remarqué ce fait, lorsque nous avons étudié la hiérarchie sacerdotale à propos des épîtres de S. Paul à Titus et à Timothée. Les églises que S. Jean énumère obéissent à sa direction, comme les églises fondées par l'apôtre des Gentils étaient soumises à ce dernier. Lui-même n'est que le porte-parole du prince des pasteurs, comme disait S. Pierre (1), du Christ, qui apparaît, revêtu des insignes sacerdotaux, ayant dans la bouche ce glaive à deux tranchants auquel l'épître aux Hébreux comparait la parole de Dieu.

D'après S. Jean, comme d'après S. Paul, la société chrétienne comprend d'abord les Juifs, en nombre limité, puis une multitude immense tirée de tous les pays, de toutes les nations. Ces fidèles portent tous le nom du Christ inscrit sur leur front; ils ont tous été lavés dans son sang (2). S. Jean rappelle que ce Sauveur est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel, où il nous le représente comme participant à la gloire de Dieu son Père (3) et, dans une série de tableaux, il nous fait assister à ce second avènement, à la destruction du monde, au jugement dernier qui la suit, à l'établissement du règne éternel de Dieu, au châtiment des réprouvés, au bonheur des élus (4), parmi lesquels ceux qui sont demeurés vierges reçoivent des honneurs plus grands (5).

Dans les épîtres de S. Paul, nous avons vu que le Chrétien avait à lutter contre les esprits mauvais, et S. Jude nous a appris que ceux-ci avaient été

(1) I *Pet.*, v, 4.

(2) *Apoc.*, I, 5; VII.

(3) — I, 1-8.

(4) — XX, 11-15; XXI, XXII.

(5) — XIV, 1-4.

chassés du ciel. S. Jacques et S. Pierre faisaient aussi allusion à des créatures célestes. L'*Apocalypse* retrace le combat que les anges fidèles, ayant à leur tête Michel, nommé déjà par S. Jude, livrent aux esprits rebelles (1). Elle nous montre Satan précipité sur la terre et s'attaquant aux Chrétiens; elle nous décrit les péripéties de la lutte où finalement l'ennemi est vaincu. Les anges prennent part avec les hommes à cette formidable mêlée (2). Ils se joignent également à eux dans le culte rendu à la divinité (3), de telle sorte que l'Église, d'après S. Jean, embrasse toutes les créatures intelligentes sur la terre et dans le ciel.

S. Paul, comme S. Pierre et S. Jacques, enseignait que le christianisme avait été établi sur le fondement des prophètes et des apôtres, que la loi nouvelle continuait l'ancienne, que le Nouveau Testament partant de Jésus-Christ par faisait l'Ancien qui aboutissait à lui. Ce système est le fond même de l'*Apocalypse*, dont l'auteur a la hardiesse de mêler les prophéties des livres sacrés à ses propres visions; et il faut reconnaître que ce rapprochement ne ravale pas les premières et ne fait pas pâlir les secondes. Rien n'égale la sublimité de ce livre mystérieux qui met en action, dans des scènes d'un mouvement et d'une poésie extraordinaires, toute la doctrine contenue dans les épîtres que nous avons étudiées plus haut.

Ce qui frappe surtout dans l'*Apocalypse*, c'est le caractère grandiose de la personne et du rôle de Jésus-

(1) *Apoc.*, XII.

(2) — XII-XX.

(3) — VII, II.

Christ. S. Jean dit de lui que Dieu est son Père (1) et que l'Esprit Saint parle par sa bouche (2). Il est le premier né d'entre les morts, le prince des rois de la terre ; à lui appartiennent la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles (3). L'auteur lui donne les mêmes qualifications qu'à Dieu, car, après avoir, au début du livre, comparé la divinité à l'alpha et à l'oméga, première et dernière lettres de l'alphabet grec, pour la représenter comme le principe et la fin de toutes choses (4), il termine sa révélation en faisant parler ainsi le Christ : « Voici que je vais venir, et j'apporte le prix, et je vais rendre à chacun selon ses œuvres : je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin (5). » J'ai dit tout à l'heure qu'il le peignait sous la figure d'un pontife ; ailleurs, il nous le montre trônant sur les nuées, ayant sur la tête une couronne d'or et dans les mains une faux pour moissonner la terre (6). Nous le verrons enfin, roi des rois et maître des dominateurs, sortir du ciel à cheval, suivi d'une innombrable armée de cavaliers, pour exterminer ses ennemis par le glaive qui sort de sa bouche, et son nom, nous dira l'apôtre, est le Verbe de Dieu (7).

CONSÉQUENCES DE L'ADOPTION DE LA DATE INDIQUÉE
PAR M. RENAN

Nous avons déjà remarqué, en étudiant les épi-

(1) *Apoc.*, I, 6.

(2) — II, III.

(3) — I, 5, 6.

(4) — I, 8.

(5) — XXII, 12, 13.

(6) — XIV, 14.

(7) — XX, II-16.

tres à Titus et à Timothée, que la fixation à l'année 69 de la date de l'*Apocalypse* ruinait de fond en comble toute la théorie protestante sur la hiérarchie sacerdotale. Il est évident que l'on ne peut plus dire que celle-ci n'est pas d'origine apostolique, puisque S. Jean en parle comme d'une institution existante au moment où, d'après M. Renan, il écrivait, c'est-à-dire avant la chute de Jérusalem. Tout le système de la formation de la prétendue légende de Jésus tombe de même. On se rappelle que M. Renan affirme, avec les nouveaux exégètes, que la divinité du Christ et son rôle surnaturel n'ont été imaginés qu'après coup et que c'est seulement dans les années qui suivirent la destruction de la ville sainte que les évangiles ont pu être rédigés. Nous avons vu que ces docteurs repoussaient une partie des épîtres de S. Paul uniquement parce que Jésus-Christ y était représenté comme le Fils de Dieu, vivant dans la gloire de son Père, dominateur de l'univers, à la création et au gouvernement duquel il participait. Il était impossible, suivant eux, qu'un pareil tableau eût pu être tracé entre l'année 50 et l'année 65. Mais, dans l'*Apocalypse*, écrite, si l'on en croit M. Renan, quatre ans après, voici que le Christ nous apparaît sous des traits sinon plus sublimes, du moins plus saisissants et plus merveilleux encore. C'est une figure qui n'a plus rien que de surnaturel et de divin, c'est le Verbe de Dieu, vivant et agissant dans le ciel après sa résurrection, possédant la plénitude de la toute-puissance de Dieu, présidant aux destinées du monde, maître de l'éternité. Il en résulte que toutes les objections accu-

mulées contre l'authenticité des épîtres aux Thessaloniciens, aux Colossiens, aux Philippiens, aux Éphésiens s'évanouissent. Ou bien l'*Apocalypse* est postérieure à la destruction de Jérusalem, ou bien tous ces écrits sont antérieurs à l'an 70. Si nous nous proposons seulement de démontrer que l'ensemble des ouvrages attribués aux apôtres Pierre, Paul, Jacques et Jude a réellement été composé par eux moins de quarante ans après la mort de Jésus, nous trouverions dans la nouvelle théorie de M. Renan un argument absolument concluant en faveur de notre thèse.

Mais nous ne pensons pas à faire prévaloir un système, nous ne cherchons que la vérité; et pour être sincère, nous devons avouer que l'opinion de M. Renan, toute séduisante qu'elle soit, est loin d'être fondée.

DISCUSSION DE LA DATE DE L'APOCALYPSE

1^o MÉTHODE A SUIVRE

Pour trouver la clef d'une allégorie, il importe d'abord de bien établir la date du monument où elle est exposée. Si celle-ci n'était pas fixée avant tout, on courrait le risque d'entendre de tel personnage ce qui aurait été dit de tel autre, ou de reconnaître un événement déterminé dans des allusions ayant trait à un fait différent. Le propre d'une énigme est de paraître avoir plusieurs sens et, pour démêler entre des semblants douteux la véritable pensée de l'auteur, il faut un point de départ certain. En un mot, on doit aller du connu à l'inconnu, si l'on veut marcher sur un terrain solide.

Tel n'est pas cependant le procédé de M. Renan. Il prend, au cœur même de l'énigme, deux détails tout à fait mystérieux, les rapproche, les interprète d'après cette comparaison et part de là pour dater le livre. Il a remarqué que la première bête qui sort de la mer avait une de ses sept têtes blessée à mort, puis guérie (1). Ce trait lui a paru pouvoir se rapporter à Néron que, dans une grande partie de l'empire, on a longtemps cru, non point tué, mais seulement blessé, et qu'on s'attendait à voir reparaître tout à coup. Ce fait une fois admis, M. Renan a considéré le chiffre par lequel S. Jean désigne le nom de la seconde bête qui monte de la terre et il a cru y voir le nom de Néron (2). Conclusion : l'*Apocalypse* a été écrite au lendemain de la mort de Néron.

Quelque ingénieux que soit ce nouveau système, on ne saurait lui attribuer une valeur scientifique ; avant d'interpréter, il fallait fixer la date du livre, et au contraire c'est d'une interprétation préalable que la date est tirée. Si maintenant, par des preuves sérieuses, on établissait d'une manière certaine que l'*Apocalypse* a été écrite longtemps après l'époque adoptée par M. Renan, tout son commentaire s'en irait en fumée.

2^e MOTIFS TIRÉS DES ALLUSIONS A JÉRUSALEM, AU
TEMPLE ET AU CULTE JUIFS

Sentant du reste la fragilité de la base sur laquelle il bâtissait son édifice, M. Renan a essayé de l'étayer de quelques appuis plus solides. Il a relevé les nombreuses allusions de S. Jean au culte juif et il en a

(1) *Apoc.*, XIII, 1-3.

(2) — XIII, 18.

conclu que le temple était encore debout au moment de la vision de l'apôtre.

S. Jean, à la vérité, nous montre un autel dressé dans le ciel (1); mais cet autel n'est desservi ni par des prêtres juifs ni par des lévites, et l'on n'y offre point le sacrifice mosaïque. Près de lui, se trouve seulement l'agneau, immolé et pourtant debout, symbole du Christ mort et ressuscité. C'est la mise en action de cette parole de l'épître aux Hébreux: « Nous autres Chrétiens, nous avons un autel auquel ne participent point ceux qui servent le tabernacle. » La présence de l'arche d'alliance dans le ciel (2) ne peut être invoquée comme un argument en faveur de l'existence du temple, puisqu'elle était perdue depuis la destruction de l'édifice de Salomon et qu'elle manquait dans le nouveau sanctuaire. Et quant à l'ordre donné par Dieu à S. Jean: « Lève-toi et mesure le temple (3), » il est la reproduction d'un passage d'Ézéchiél auquel Dieu avait parlé de même (4). Or pour Ézéchiél, il ne s'agissait pas de mesurer en réalité le temple qui venait d'être détruit; le prophète avait en vue le temple futur. C'est de même pour S. Jean une action symbolique qui se passe en esprit et dont on ne saurait conclure que le monument bâti par Hérode subsistait à l'heure où l'apôtre écrivait.

M. Renan affecte de croire que la Jérusalem céleste, décrite dans les deux derniers chapitres de l'*Apocalypse* (5), représente l'apothéose de la cité, de la nation,

(1) *Apoc.*, vi, 9; viii, 3-5.

(2) — xi, 19.

(3) — xi, 1, 2.

(4) *Ezech.*, xl, xli.

(5) *Apoc.*, xxi, xxii.

de l'idéal juifs. Singulier triomphe où tout ce qui faisait le propre du Juif a disparu, où l'on ne retrouve ni son temple, ni son sacerdoce, ni sa loi, auquel toutes les Nations prennent part au même titre que lui, sans se soumettre à aucune des conditions exigées par le formalisme mosaïque ; il leur a suffi d'être marquées du sang de l'agneau. Mais n'est-ce pas la doctrine même de S. Paul ? Et ne reconnaît-on point dans la Jérusalem céleste de S. Jean celle dont parlait l'épître aux Hébreux en ces termes : « Nous n'avons pas ici de cité permanente, nous cherchons une cité future (1). » *Illa quae sursum est Jerusalem*, dit la lettre aux Galates (2). Les nouveaux exégètes parlent à tout propos de contradictions, d'oppositions chez les apôtres. On voit qu'il suffit d'examiner les textes sans parti pris d'avance pour trouver entre eux et sur tous les points l'accord de plus complet. En mêlant ensemble les figures tirées des livres hébreux avec les images qui expriment les choses de la religion nouvelle, S. Jean ne fait que traduire en un tableau animé l'idée qui est le fond de tout l'enseignement de l'apôtre des Gentils : l'Ancien Testament est la préparation du Nouveau, le Nouveau Testament est la consommation de l'Ancien.

3^e L'APOCALYPSE EST-ELLE UN PAMPHLET JUDEO-CHRÉTIEN ?

On peut dire que cette vérité crève les yeux ; néanmoins l'imagination et l'entêtement dans un jugement préconçu l'emportent tellement dans l'esprit

(1) *Hebr.*, xiii, 14.

(2) *Gal.*, iv, 26.

des réformateurs de l'exégèse que M. Renan veut voir dans l'*Apocalypse*, comme dans les épîtres de S. Jacques et de S. Jude, un pamphlet dirigé contre S. Paul. Vous me direz que ce dernier était mort, que son nom n'est pas prononcé, qu'il n'est pas question, dans le livre de S. Jean, de circoncision ni de prescriptions légales, peu importe. On lit, au chapitre II (1), une condamnation portée contre ceux qui mangent des viandes consacrées aux idoles, cela suffit : l'*Apocalypse* est un monument de la grande querelle entre les Judéo-chrétiens et les partisans de l'apôtre des Gentils, et il faut voir ces derniers dans les Nicolaïtes, nommés aux versets 6, 14 et 15 du chapitre II.

Les nouveaux exégètes nient l'existence du Nicolas qui, suivant S. Irénée, aurait été l'auteur de cette secte. Nicolaïtes voudrait dire la même chose que Balaamites. Je ne m'arrêterai pas à la discussion de cette question qui est indifférente au sujet que nous étudions. Je remarquerai pourtant que, si le mot Nicolaïtes n'est que l'équivalent de Balaamites, il ne représente rien du tout : il n'y a jamais eu chez les Juifs aucun groupe dit *Balaamites* (2). Moïse nous parle de certains Israélites qui se laissèrent entraîner à des orgies idolâtriques et à la débauche par les Moabites, et nous apprend que ceux-ci les avaient attirés, d'après le conseil donné par Balaam à leur propre roi Balac (3). Il n'y a pas là des sectaires marchant sous l'inspiration d'un chef et portant son nom; Balaam

(1) *Apoc.*, II, 20.

(2) Le mot *Balaamites* n'est pas employé dans l'Écriture Sainte; il est de l'invention de la nouvelle école.

(3) *Num.*, XXIV, XXV.

leur était absolument étranger et ne leur avait enseigné directement aucune doctrine.

M. Renan veut que Nicolas soit un surnom ironique de S. Paul et que Nicolaïtes signifie Pauliniens. Cette supposition ne repose sur aucun fondement et elle n'est pas autorisée par le moindre indice. C'est sans doute cette intuition subtile dont il se targue d'être doué qui conduit M. Renan à la mettre en avant. Les Nicolaïtes sont accusés par S. Jean de fornication et de participation à des sacrifices païens : donc ce sont des disciples de S. Paul. M. Renan traduit, à la vérité, *fornication* par *mariages mixtes*. Mais puisque la doctrine des Nicolaïtes est comparée aux suggestions de Balaam, était-il question seulement de mariages mixtes dans la séduction racontée par Moïse? On n'a qu'à relire le livre des Nombres (1) et l'on verra qu'il s'agit de prostitution. Or qui oserait dire que S. Paul a jamais prêché aux chrétiens des mœurs infâmes? Les Nicolaïtes sont les mêmes hérétiques que les sectaires stigmatisés par S. Jude et accusés par lui de renier Jésus-Christ même, car il prononce aussi à leur propos le nom de Balaam (2). S. Paul reniait-il Jésus-Christ? C'est d'eux encore que parle S. Pierre quand il flétrit ces criminels qui suivent la voie de Balaam. S'il fait allusion à S. Paul, comme un peu plus loin il recommande la lecture de ses épîtres, il faut convenir qu'il dit là des choses bien contradictoires. Mais ce n'est ni S. Paul, ni S. Pierre, ni S. Jude, ni S. Jean qui sont en contradiction, ce sont les nouveaux exégètes qui ne parviennent pas à mettre leurs

(1) Num., xxv.

(2) Jud., 11.

hypothèses d'accord ni avec les textes ni entre elles.

Il faudrait d'autres arguments que ces rêveries pour démentir S. Irénée qui, séparé de S. Jean par un seul intermédiaire, S. Polycarpe, affirme (1) que les Nicolaïtes, semblables en cela à presque tous les sectateurs d'une doctrine religieuse ou philosophique, avaient pris leur nom de celui, quel qu'il fût, dont ils avaient écouté les leçons.

Maintenant, s'agit-il seulement ici, comme dans les *Actes des apôtres* et l'épître aux Galates, d'un manquement à la défense faite par la loi mosaïque de toucher aux viandes impures, ou convient-il d'y voir une pratique d'idolâtrie? Au lendemain de la mort de S. Paul, cet acte pouvait être regardé comme une simple impureté légale. Si, au contraire, l'*Apocalypse* est du temps de Domitien, c'est tout autre chose. La lutte est alors engagée non plus contre une secte pharisaïque, mais contre le paganisme. Participer dans ces conditions aux repas des sacrifices offerts aux faux dieux, c'est se conduire en renégat. On interprétera donc le texte très différemment suivant qu'on adoptera la première ou la seconde de ces deux dates. Le lecteur touche du doigt, je pense, la nécessité de trancher la question de chronologie préalablement à toute explication du sens de l'*Apocalypse*.

LA VRAIE DATE DE L'APOCALYPSE

1^{re} PREUVES INTRINSÈQUES

Essayons-le, à notre tour, et voyons d'abord si le livre lui-même nous fournira quelques indices révélateurs. L'apôtre écrit de Pathmos. M. Renan dit

(1) Irénée, *Adversus hæreses*, lib. 1, c. xxvi.

qu'il s'y était arrêté lors d'un voyage à Rome, le bâtiment faisant escale dans cette île. S. Jean déclare au contraire qu'il s'y trouvait « à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus (1) », ce qui signifie, suivant les commentaires des pères, qu'il subissait la peine de la rélégation pour avoir confessé la foi. Ceci indique une époque de persécution. Or comme, en l'année 69, les chrétiens de l'Asie Mineure n'étaient pas inquiétés, le système de M. Renan ne peut s'en accommoder, et il ne se gêne pas pour donner une entorse au texte.

S. Jean ajoute qu'il écrit le jour du Seigneur, ἐν τῇ κυριακῇ ἡμέρᾳ, *in dominica die*. Je ne doute pas, pour mon compte, un seul instant, que le jour de la résurrection n'ait été honoré, dès les premiers temps, par les Chrétiens et que, s'il n'en est pas parlé dans les épîtres et dans les *Actes des apôtres*, c'est que le hasard de l'occasion ne s'en est pas présenté. Mais songez que nous avons affaire ici à une école qui prétend que ni le dogme, ni la discipline de la religion nouvelle n'étaient fixés avant la destruction de Jérusalem, et voilà que, sans difficulté, elle admet que, en l'an 69, on parlât tout uniment du dimanche. Ne sent elle pas que, sous ce mot, le *dimanche*, transparait une organisation rituelle qui a rompu définitivement et sans retour avec le culte juif? Et c'est un judéo-chrétien fanatique, suivant M. Renan, qui constate avec cette indifférence la désuétude du sabbat? En aurions-nous attendu davantage de S. Paul? Je crains bien que M. Renan, dans son empressement à échafauder sa thèse sur l'*Apocalypse*, n'ait pas songé à ces détails.

(1) *Apoc.*, 1, 9.

Si l'on rapproche ce *dominica dies*, ἡ κυριακή ἡμέρα, le *dimanche*, de l'autel dressé dans le ciel et de l'agneau immolé et toujours vivant, au milieu des vingt-quatre vieillards, εἴκοσι καὶ τέσσαρες πρεσβύτεροι (1), on ne peut se défendre de penser au sacrifice eucharistique accompli en présence du presbytère assemblé et de toute la communauté chrétienne. Que les choses aient pu se passer ainsi dès l'an 69, cela ne cadre guère avec le tableau que la nouvelle exégèse nous trace de la situation de l'Église à cette époque ; on se rappelle en effet que, pour ces critiques, il n'y a alors ni doctrine arrêtée, ni hiérarchie, on ne sait encore si les disciples du Christ resteront Juifs ou fonderont une religion spéciale ; ils ne sont pas même fixés sur l'idée qu'ils doivent se faire de la personne de Jésus. Pour ma part, je n'y verrais cependant aucun obstacle : l'épître à Timothée (2) et les *Actes des apôtres* nous montrent des assemblées de prêtres, et la lettre aux Hébreux parle de l'autel chrétien et de la participation des fidèles à la victime qui y est offerte dans les termes les plus explicites.

Mais il est un détail tout à fait caractéristique dont M. Renan n'a pas tenu compte et qui ne permet pas de dater le livre où il est consigné de l'année 63. A ce moment, l'Église n'était pas descendue dans les catacombes, elle ne célébrait pas ses mystères sur les tombeaux des martyrs. C'est plus tard qu'elle s'y est vue contrainte. Comme les réformateurs de l'exégèse n'admettent pas que l'avenir soit réellement prédit dans les écrits prophétiques, ni qu'il s'y trouve rien qui ne

(1) *Apoc.*, IV, 4.

(2) I *Tim.*, IV, 14.

soit connu au temps où le prophète écrivait, où donc M. Renan veut-il que S. Jean ait pris, en l'an 69, l'idée de ces âmes de martyrs placées sous l'autel ? *Vidi subtus altare animas interfectorum propter Verbum Dei* (1). Voilà une marque certaine et indéniable de l'époque où l'*Apocalypse* a été composée et qui nous reporte au temps de Domitien.

2° TÉMOIGNAGE DE S. IRÉNÉE

Mais nous n'en sommes pas réduits à ces inductions. Nous avons une preuve extrinsèque absolument irrécusable : c'est le témoignage de S. Irénée, qu'on peut dire contemporain, puisque, comme nous l'avons remarqué plus haut, il n'est séparé de S. Jean que par un seul intermédiaire, S. Polycarpe, son maître, disciple lui-même de S. Jean. Irénée dit (2) que l'*Apocalypse* date presque de son temps, S. Jean ayant eu sa vision *à la fin du règne de Domitien* (3). Il était bien informé puisqu'il tenait ce renseignement de la bouche d'un compagnon de l'apôtre, et il n'avait aucun intérêt à nous tromper puisqu'il ne se sert pas de cette date pour démontrer quoi que ce soit. De plus, nous sommes certains qu'il ne la transcrit pas légèrement ; Eusèbe cite (4) de lui une lettre qui montre le soin et la fidélité avec lesquels il avait retenu les enseignements de son maître. « Je puis rappeler, écrivait S. Irénée, les discours que Polycarpe faisait au peuple, ses entretiens avec Jean et les autres qui

(1) *Apoc.*, vi, 9.

(2) *Adversus hæreses*, lib. V, c. xxx.

(3) Domitien mourut en 95.

(4) *Hist. eccl.*, lib., V, c. xx.

avaient vu le Seigneur... Dieu m'a fait la grâce d'écouter toutes ces choses avec une attention extraordinaire, de les écrire non sur du papyrus, mais sur mon cœur et de les répéter continuellement. »

On le voit, la thèse de M. Renan n'a pas plus de solidité qu'un château de cartes; son explication n'est qu'une hypothèse qui n'a pas même un semblant de base, et l'*Apocalypse*, pour tout critique sérieux, demeure, comme on l'avait toujours cru jusqu'ici, un livre composé, non en l'an 69, mais dans les dernières années du premier siècle.

CHAPITRE II

ÉPÎTRES ET ÉVANGILE DE S. JEAN (1)

Si, de l'*Apocalypse*, nous passons aux épîtres et à l'évangile mis sous le nom de S. Jean, nous noterons un premier point sur lequel tout le monde est d'accord : épîtres et évangile ont un auteur commun. Maintenant cet auteur est-il S. Jean lui-même ? Voilà où la divergence commence.

OBJECTIONS CONTRE L'ATTRIBUTION DE CES ÉCRITS À S. JEAN

Voyons les raisons des adversaires de la tradition. Pour eux, le style indique un Grec ; S. Jean ne devait pas connaître assez cette langue pour la parler aussi purement. — Le fils de Zébédée, le pêcheur du lac de Génésareth, serait un homme trop grossier pour s'élever aux conceptions métaphysiques du quatrième évangile, conceptions qui dépassent en hauteur et en subtilité la théologie de S. Paul lui-même. — L'auteur assure qu'il a été témoin oculaire des événements dont il nous expose le récit avec une insistance qui fait naître des doutes sur la vérité de cette affirmation. — Il parle de la loi mosaïque comme s'il y avait

(1) Renan, *Vie de Jésus*. Introduction. Appendice. — *L'Antéchrist*. Introduction. — *Les Évangiles*.

toujours été étranger.— Enfin les indications géographiques que son livre contient démontrent qu'il ne connaissait pas *de visu* la Palestine (1).

Ce dernier reproche, on le lui adresse parce qu'on ne retrouve pas le lieu d'*Ennon*, cité au verset 23 du chapitre III (2), comme si l'on avait identifié toutes les localités énumérées par les géographes et les historiens de l'antiquité. Il est des cités considérables qui n'ont pas laissé de trace, et l'on voudrait s'étonner de voir perdu, après dix-huit siècles écoulés, le souvenir d'un endroit des bords du Jourdain, remarquable seulement parce que les eaux y étaient plus abondantes qu'ailleurs! Voilà un argument, on en conviendra, dont le poids est bien léger.

Dans une discussion avec les pharisiens qui lui opposent la loi mosaïque, Jésus, en leur répondant, dit à ses adversaires par trois fois « votre loi », et ailleurs, en parlant d'eux « leur loi (3) ». Jean ne se serait pas exprimé ainsi; la loi mosaïque était *la loi* pour lui comme pour Jésus même, ni l'un ni l'autre ne la regardaient comme le monopole des pharisiens; il n'y a qu'un Grec, un Gentil, qui pouvait tenir ce langage. En vérité, ce Grec, qui essayait de se faire passer pour l'apôtre et qui a su si bien, dans tout le reste, donner à son récit un caractère de vraisemblance, n'aurait pas eu, j'imagine, la maladresse de laisser échapper une note tellement discordante, s'il n'y avait pas une autre et plus naturelle explication de cette manière de parler. On comprendrait moins

(1) Nicolas. *Études critiques. Nouveau Testament*, p. 199.

(2) *Erat. . Joannes baptisans in Ennon juxta Selim quia aquæ multæ erant illic.*

(3) *Joan.*, VII, 17 ; X, 33 ; XVIII, 31 ; XV, 25.

encore qu'elle n'eût jusqu'ici choqué personne et qu'aucun copiste n'eût cédé à la tentation de laisser dans sa plume ce malencontreux adjectif. Mais n'est-il pas usuel, dans toute controverse, où l'un des interlocuteurs se pose comme le défenseur attitré d'un homme, d'une institution ou d'une doctrine, d'identifier son sujet avec lui et de lui dire : votre Pompée ou votre César, votre empire ou votre république, etc. ? Les Pharisiens avaient toujours la loi à la bouche et, en les réfutant, n'était-on pas amené à répéter : cette loi que vous invoquez sans cesse, votre loi, leur loi ? Nous voyons à tout moment employer pareille tournure de phrase autour de nous, et nous l'employons nous-mêmes.

Jean, après avoir raconté qu'un soldat ouvrit le côté de Jésus d'un coup de lance et qu'il en sortit aussitôt du sang et de l'eau, ajoute : « Celui qui l'a vu en a rendu témoignage et son témoignage est vrai. Il sait qu'il dit la vérité afin que vous la croyiez (1). » Et au commencement de la première épître : « Ce que j'ai entendu, vu de mes yeux, touché de mes mains, voilà ce que je vous annonce du Verbe de vie qui était auprès du Père et qui s'est manifesté à nous (2). » M. Renan trouve cela suspect et le soin que l'auteur a d'affirmer lui donne à penser qu'il n'est pas sincère. Ainsi, quand un homme qui vient de voir un événement extraordinaire vous dit : « vous pouvez m'en croire, je l'ai vu, » vous devez être convaincu qu'il n'a rien vu du tout. Admettons, si vous voulez, que cette affirmation ne démontre pas par

(1) *Joan.*, XIX, 15.

(2) I *Joan.*, 1, 2.

elle-même la véracité du témoin, elle n'est pas a priori la preuve qu'il ment. L'objection n'a aucune valeur.

Quant à celle qu'on tire de la langue, elle ne mérite pas davantage qu'on s'y arrête. Est-ce que l'*Apocalypse* n'est pas en grec, et en très bon grec? Y relève-t-on fréquemment de ces locutions caractéristiques qui dénotent un étranger peu familiarisé avec les mots et avec la syntaxe d'un idiôme qui n'est pas le sien? Non, on est loin d'y trouver ces hébraïsmes qui abondent dans S. Paul. Si, par la couleur du style, ce livre ressemble peu à l'évangile et aux épîtres, cela tient surtout à l'extrême différence des sujets traités. Peut-on s'étonner qu'un homme intelligent, appartenant à une race qui se plie aisément au génie des peuples parmi lesquels elle vit (nous en avons d'innombrables exemples : Moïse en Égypte, Ézéchiël en Chaldée, Josèphe à Rome, etc., sans parler de ce que nous voyons sous nos yeux dans tous les pays du globe), qu'un homme intelligent, dis-je, qui habite depuis plus de cinquante ans l'Asie Mineure, occupé à enseigner des Grecs et à disputer avec eux, parle et écrive couramment une langue dont il fait un tel usage?

Que dire maintenant de la prétendue grossièreté de S. Jean et de son incapacité de s'élever à de hautes conceptions théologiques? Le fils de Zébédée, à la vérité, était, ainsi que les pharisiens le reprochaient à Jésus lui-même, étranger à toute culture didactique : *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit* (1)? Mais est-il donc besoin d'avoir vécu sous la férule d'un

(1) *Joan.*, VII, 15.

pédant d'école ou d'académie pour être doué d'un génie hardi, d'une intelligence déliée et subtile, d'un cœur ardent et tendre, d'une nature délicate? Les livres sacrés des Juifs ne suffisent-ils pas à développer dans celui qui les étudie le sens du vrai, du bien, du beau, du sublime? Et les méditer sous la direction d'un maître tel que Jésus (et je ne parle ici que du fils de Marie), n'est-ce pas la plus haute culture morale et intellectuelle qu'âme humaine ait jamais pu recevoir? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas* (1)? Que le pêcheur du lac de Génésareth fût grossier le jour où il a suivi Jésus, je le veux bien. Mais il ne l'était plus après trois ans d'intimité avec lui, et cinquante années de prédication et de controverse n'avaient pas manqué de développer et d'affiner son esprit. D'ailleurs, au fond, qu'y a-t-il de plus, dans la théologie du quatrième évangile que dans celle des épîtres de S. Paul? L'apôtre des Gentils, voyant en Jésus le Fils de Dieu, n'enseignait-il point que, avant de naître au monde dans la personne du Fils de l'homme, le Christ vivait dans la divinité de son Père, qu'il était la vertu et la sagesse de Dieu (2), qu'il avait participé à la création du monde, etc.? Que fait de plus l'auteur du quatrième évangile, sinon de lui donner un nom dans cet état divin? Et ce nom était « le Verbe ». M. Renan ne voit pas de difficulté à ce que S. Jean appelle ainsi Jésus-Christ dans l'*Apocalypse*. Pourquoi ne le pourrait-il plus dans l'*Évangile*?

Personne n'a contesté sérieusement que l'*Apoca-*

(1) *Luc.*, xxxii, 24.

(2) *I Cor.*, i, 25.

lypse fût de l'apôtre Jean. Or, du commencement à la fin de cette révélation, Jésus est représenté sous la forme d'un agneau. L'auteur lui donne en outre le nom de Verbe de Dieu (1). Il en est de même dans l'Évangile. On lit au début : *In principio erat Verbum, et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est* (2). Plus loin, le précurseur, voyant Jésus venir à lui, dit : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* ; et quelques jours après, il le montre à deux de ses disciples : *Ecce agnus Dei* (3). Aucun des autres évangélistes, ni même des apôtres, n'emploie ces deux expressions de *Verbe* et d'*agneau de Dieu* (4). Elles appartiennent en propre à Jean. Ce détail tout à fait caractéristique équivaut à une signature.

LE PRÊTRE JEAN

Les nouveaux exégètes ne se sont pas contentés d'enlever au dernier survivant des apôtres la paternité de l'Évangile, ils prétendent en avoir découvert le véritable auteur. Dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe (5), on trouve une citation tirée d'un écrit de Papias, évêque d'Hiérapolis, qui nomme parmi les disciples du Seigneur dont il a entendu les récits

(1) *Apoc.*, xix, 13.

(2) *Joan.*, i, 1, 14. Voyez aussi, I *Joan.*, v : *Tres sunt qui testimonium dant in cælo : Pater, Verbum et Spiritus Sanctus.*

(3) *Joan.*, i, 29, 36.

(4) Dans les *Actes des apôtres*, Jésus, pour sa douceur envers ses bourreaux, est comparé à un mouton mené à la boucherie, viii, 32. — S. Paul voit en lui l'agneau pascal : *pascha nostrum immolatus est Christus*, I *Cor.*, v 7. — S. Pierre parle de son sang précieux, *quasi agni immaculati Christi*, I *Pet.*, i, 19. — Mais cette image n'est indiquée qu'en passant et aucun des écrivains apostoliques ne l'emploie constamment comme S. Jean dans l'*Apocalypse*, ni ne dit du Christ : *Eccæ agnus Dei.*

(5) Eus., lib. iii, c. cxxxix.

un certain Jean *πρεσβύτερος*, le prêtre Jean (M. le pasteur Michel Nicolas se donne le ridicule de dire le « presbytre » Jean). De ce Jean, d'ailleurs, on ne sait quoi que ce soit. Un nom et un titre, *ὁ πρεσβύτερος Ἰωάννης*, voilà la seule trace qu'il a laissée dans l'histoire. Il n'en faut pas davantage à M. Nicolas pour édifier tout un système qui a été accueilli avec faveur (1). M. Nicolas a remarqué que la deuxième et la troisième épître de Jean commencent ainsi : *Ο πρεσβύτερος Ἐκλεκτῇ κυρίᾳ καὶ τοῖς τέκνοις αὐτῆς* (2), *Ο πρεσβύτερος Γαλιᾷ τῷ ἀγαπητῷ* (3). Pour lui, il n'y avait évidemment qu'un « presbytre » dans toute la chrétienté à la fin du premier siècle, et ce « presbytre » c'était le « presbytre » Jean. Et voilà trouvé l'auteur des trois épîtres mises sous le nom de S. Jean, ainsi que du quatrième évangile.

N'en déplaise à M. Nicolas, on comptait beaucoup de « presbytres » et même de prêtres dans l'Église au moment où le premier siècle finissait. Les *Actes des apôtres* (4), les épîtres à Timothée (5) et à Titus (6), l'épître de S. Jacques (7), la lettre de S. Clément parlent de prêtres. Papias lui-même, dans la phrase citée, constate qu'il y en avait d'autres que le Jean dont il s'agit : « S'il arrivait, dit-il, quelque personnage ayant suivi les presbytres (j'emprunte à M. Nicolas sa traduction), je lui demandais ce qu'il avait entendu d'eux. » Nous ne voyons aucun des apôtres, dans les épîtres, se désigner par ce seul mot

(1) Nicolās. *Etudes critiques. Nouveau Testament*, pp. 201-208.

(2) II *Joan.*, 1.

(3) III *Joan.*, 1.

(4) *Act.*, xiv, 22; xv, 2.

(5) I *Tim.*, v, 17, 19.

(6) *Tit.*, 1, 5.

(7) *Jac.*, v, 14.

« l'apôtre », parce qu'ils étaient douze et qu'on n'aurait pas deviné duquel il s'agissait. Comment veut-on qu'un titre si commun que celui de πρεσβύτερος ait pu servir à distinguer d'une manière exclusive une seule personne ?

*S. JEAN, SEUL AUTEUR POSSIBLE DES ÉPÎTRES ET DE
L'ÉVANGILE*

Le mot πρεσβύτερος a deux sens. Dans son acception primitive il signifie plus âgé, plus ancien ; puis il a servi à désigner les prêtres parce qu'ils étaient choisis parmi les anciens. Or, ici veut-il dire *vieillard* ou *prêtre* ? Il n'y avait pas de prêtre dans l'Église qui pût se dire ainsi *le prêtre* par excellence. Mais il existait, à la fin du premier siècle, un vieillard, un seul vieillard, dernier survivant des disciples ayant connu le Christ et qui, par son âge, occupait dans la société chrétienne une situation unique et en vue de tous. Il était le seul apôtre, le patriarche, le témoin de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur, le monument vivant de la fondation de l'Église et de ses premiers combats, le seul des compagnons de Jésus échappé au martyre ; sa vie se prolongeait tellement au delà des limites assignées à l'existence humaine que le bruit courait parmi les frères qu'il ne devait pas mourir (1). En entendant dire l'*ancien*, personne ne pouvait s'y tromper et seul il était autorisé à se désigner en tête d'une épître par ce mot : ὁ πρεσβύτερος.

Lui seul, d'autre part, pouvait, à la fin du siècle, faire accepter le quatrième évangile qui présente d'une

(1) *Joan.*, xxi, 23.

manière si nouvelle et, à certains égards, si différente des récits, alors répandus, les faits de la vie du Christ. Le théâtre est tout autre : les premiers évangélistes commençaient l'exposé de la vie publique de Jésus par ses prédications en Galilée et dans le nord de la Palestine et ne nous le montraient guère à Jérusalem que dans les derniers jours de sa vie. D'après le livre qui porte le nom de S. Jean, c'est en Judée que commence la mission du Christ (1), et nous le voyons, tous les ans, prêcher dans le temple de Jérusalem et parcourir les contrées autour de la ville sainte. Les épisodes racontés ne sont pas du tout les mêmes. Les autres ne nous avaient rien dit des noces de Cana (2), ni de la Samaritaine (3), ni du paralytique de Béthesda (4), ni de la femme adultère (5), ni de la guérison de l'aveugle né et de la curieuse enquête faite par les pharisiens sur ce miracle (6), ni de la résurrection de Lazare (7), ni du lavement des pieds avant la cène (8), ni de l'incrédulité de l'apôtre Thomas (9), ni de l'apparition de Jésus ressuscité sur les bords du lac de Tibériade (10). Et le discours après la cène (11), pouvait-il être cru de la bouche d'un homme qui ne l'eût pas entendu lui-même ? Evidemment non. Que les premiers évangiles ne rapportent

(1) *Joan.*, 1, 19-28.

(2) — II, 1-11.

(3) — IV, 5-42.

(4) — V, 2-15.

(5) — VIII, 1-11.

(6) — IX, 1-41.

(7) — XI, 1-46.

(8) — XIII, 2-17.

(9) — XX, 24-29.

(10) — XXI, 1-14.

(11) — XIV, XV, XVI, XVII.

point toutes les paroles et toutes les actions du Sauveur, le lecteur le pressent et, du reste, leurs auteurs le déclarent. Ils contiennent notamment des allusions très claires à des relations de Jésus avec la Judée antérieures à son dernier voyage à Jérusalem et n'expliquent pas comment les relations dont il s'agit s'étaient établies. Mais ces lacunes, soixante ans après les événements, le dernier témoin oculaire survivant, l'apôtre Jean, avait seul l'autorité suffisante pour les combler.

Du reste, nous n'en sommes pas réduits à des inductions tirées du texte pour fixer plus ou moins approximativement la date du quatrième évangile et découvrir le nom de son auteur. Ces deux renseignements nous sont fournis par un témoignage irrécusable et entièrement digne de foi, celui de S. Irénée. Ce père de l'Église nous apprend que le dernier évangile est de S. Jean, qui l'a écrit pour combattre l'hérésie de Cérinthe (1). On s'étonne après cela que les nouveaux exégètes aient pu élever des doutes sur l'authenticité de cet ouvrage. Car comment réfuter une affirmation si précise d'un homme si bien informé et qui n'avait sur ce point aucun intérêt à nous tromper? Ne croyez pas cependant que nos critiques en soient gênés, ils écartent tout simplement le témoignage de S. Irénée et passent outre. L'évêque de Lyon, disent-ils, a donné, afin d'expliquer le nombre des évangiles, des motifs singuliers, pour ne pas dire extravagants. D'après lui, on en compte quatre, ni plus ni moins, parce qu'il existe dans le monde quatre parties, quatre peuples principaux, parce que les ché-

(1) Irénée, *Adv. hæreses*, lib. III, c. xi.

rubins étaient de quatre conformations différentes, etc. ; par conséquent, il n'y a pas à tenir compte de ce qu'il dit. Mettons que cette théorie de S. Irénée n'ait aucune base ; mettons qu'il soit dénué d'esprit critique, qu'il se paie des plus mauvaises raisons. S'il fallait, dans l'antiquité, rejeter tous les témoignages dans lesquels nous relevons des erreurs, ou cosmogoniques, ou philosophiques, des superstitions, etc., il n'est pas un historien que nous ne dussions déclarer menteur et indigne de toute créance. Ce n'est pas ainsi pourtant que procède la science : elle sépare le bon grain de l'ivraie, garde le premier et laisse l'autre. Nous ne suivrons pas S. Irénée dans ce que M. Nicolas appelle ses divagations symboliques (1), mais nous retiendrons soigneusement ce fait précis, où le symbolisme n'a rien à voir, qu'il a appris de S. Polycarpe, disciple et compagnon de S. Jean, ce fait : que S. Jean a écrit le quatrième évangile.

Mais pourquoi les nouveaux exégètes qui attachent tant d'importance aux moindres paroles qu'Eusèbe nous a conservées de Papias, auteur bien autrement superstitieux, que l'on pourrait à meilleur droit taxer d'extravagance et qui était déjà assez décrié dans l'antiquité pour qu'on n'ait pas pris la peine de nous conserver ses ouvrages, connus seulement par ouï-dire, pourquoi se montrent-ils si sévères pour le respectable S. Irénée ? C'est que, comme nous le verrons plus loin, ils ont cru trouver dans Papias des matériaux pour édifier leurs aventureuses hypothèses tandis que S. Irénée a ruiné celles-ci d'avance.

Il n'est pas, dans toute la littérature apostolique,

(1) Nicolas, *Études critiques. Nouveau Testament*, pp. 23 et 149.

d'ouvrage dont l'esprit soit plus antipharisaïque que le quatrième évangile. Nous avons relevé, dans le livre de Luc sur la vie de Jésus, les paroles sévères que le Maître prononçait contre les pharisiens. Ici, ses discours roulent presque exclusivement sur deux sujets : la démonstration de sa divinité et la condamnation du rigorisme hypocrite des Juifs. Il suit de là que l'auteur du quatrième évangile n'a jamais appartenu au parti judéo-chrétien et que cette troisième colonne de l'Église, comme dit S. Paul, ne saurait pas plus que les deux autres servir d'appui au système de M. Renan. Comme le disait l'apôtre des Gentils, le parti judéo-chrétien n'était donc formé que de faux frères, pharisiens clandestinement fauflés dans la société chrétienne qu'ils avaient essayé de diviser sans y réussir, et c'était bien réellement les apôtres, fidèles observateurs des enseignements de Jésus, qui s'étaient mis en travers de leur entreprise, lors de la première assemblée de Jérusalem. La discorde n'avait donc pas existé parmi les fondateurs de l'Église primitive. Et voilà une preuve de plus à ajouter à l'argumentation développée plus haut pour démontrer que le tableau, tracé par M. Renan, de l'histoire des temps apostoliques est une pure fiction.

Avant de conclure, il nous reste à étudier quelques questions relatives à l'ensemble des quatre évangiles : ce sera l'objet d'un dernier chapitre.

CHAPITRE III

LES QUATRE ÉVANGILES

SAINT MATTHIEU

Si nous n'avons jusqu'ici rien dit de S. Matthieu, c'est que son nom n'a pas été prononcé dans la controverse relative aux luttes de S. Paul et des Judéo-chrétiens. On ne sait à peu près rien ni de sa vie ni de sa mort. L'Église assigne à l'évangile qui lui est attribué le premier rang quant à la date parmi tous les écrits apostoliques. On ne relève aucune preuve extrinsèque ou intrinsèque permettant de confirmer ou d'infirmer le témoignage de la tradition à cet égard.

S. Matthieu expose une doctrine et des faits semblables à ceux que nous trouvons dans les évangiles de S. Marc et de S. Luc. Toutes les observations que nous ont suggérées ceux-ci peuvent lui être appliquées. Il se distingue par l'abondance des discours : c'est lui qui nous a conservé le sermon sur la montagne (1). En rapportant, telle qu'il l'avait recueillie de la bouche même du Sauveur, la formule du baptême, S. Matthieu précise la notion nouvelle de la divinité que nous entrevoyions dans les épîtres de S. Paul : « Allez, ensei-

(1) *Matth.*, v, vi, vii.

gnez toutes les nations, les baptisant *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* (1). » Son œuvre est bien certainement antérieure à la prise de Jérusalem et elle ne contient pas la trace d'interpolation que la critique rationaliste a notée dans la prophétie de la ruine de cette ville par S. Luc. Il est donc inutile de nous arrêter plus longtemps au livre de S. Matthieu.

THÉORIES NOUVELLES SUR LA COMPOSITION DES ÉVANGILES

Cet apôtre est nommé dans un fragment de Papias, évêque d'Hiérapolis au deuxième siècle, conservé par Eusèbe. « Il a écrit en langue hébraïque, dit Papias, les discours, λόγια, du Christ (2). » Un autre morceau de Papias, également reproduit par Eusèbe, nous a appris que S. Marc, compagnon de S. Pierre, recueillait, au fur et à mesure que les rapportait cet apôtre, les actions et les paroles du Christ.

Les exégètes néo-protestants ont fait de ces quelques lignes de Papias la pierre angulaire d'un nouveau système explicatif de la composition des évangiles. Pour eux, les λόγια ne seraient pas le texte de S. Matthieu que nous connaissons, mais un recueil de discours non accompagnés de récits. Quant aux épisodes de la vie de Jésus racontés par S. Pierre, ils auraient d'abord, suivant ces critiques, fait l'objet d'un volume, appelé par eux *Proto-Marc*, où ils

(1) *Matth.*, xxviii, 19.

(2) Ματθαῖος μὲν οὖν ἐβραϊδὲ διὰλέκτω τὰ λόγια συνεγραψάτο. Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. III, c. xxxix.

étaient transcrits sans aucun ordre. Nos deux évangiles actuels résulteraient de la combinaison des *λόγια* et de *Proto-Marc*. Il n'y a qu'une difficulté à ce système, c'est que personne n'a jamais vu, ni dans l'antiquité ni depuis, soit les *λόγια* isolés, soit *Proto-Marc*. Eusèbe, en citant le texte de Papias, n'y fait pas même allusion et, pour lui, ce que dit l'évêque d'Hiérapolis s'applique aux évangiles de S. Marc et de S. Matthieu tels que nous les possédons.

Mais les nouveaux exégètes ne s'embarrassent pas pour si peu. N'ayant pas de documents réels, ils en ont imaginé. Ainsi, ils supposent des éditions successives et différentes de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc, influant l'une sur l'autre. Ils ont même désigné ces manuscrits imaginaires par des lettres de l'alphabet. On a discuté très sérieusement ces combinaisons compliquées et des monceaux de mémoires où d'innombrables théologiens anglais, hollandais, allemands, rivalisaient de subtilité, s'accumulèrent. Le pasteur français, Michel Nicolas, de l'école de Strasbourg, a rendu compte, en 1864, de ces élucubrations multipliées en y ajoutant sa propre théorie (1). Après lui, en 1876, Reuss a renouvelé le sujet par des suppositions inédites (2), et le débat continue toujours sur nouveaux frais (3).

(1) Nicolas, *Études Critiques. Nouveau Testament*, pp. 45-126.

(2) Reuss, *La Bible. Histoire évangélique, synopse des trois premiers Évangiles*. Paris, 1876, in 8, t. I, Introduction.

(3) J'ajouterai : et sans ménagement pour les devanciers. M. Renan s'en plaint lui-même. « Il faut dit-il, être bien décidé à ne tenir aucun compte des critiques hautaines d'hommes à système, qui vous traitent d'ignorant et d'arriéré, parce que vous n'admettez pas d'emblée la dernière nouveauté, éclos du cerveau d'un jeune docteur, et qui peut être bonne tout au plus à servir d'excitation à la recherche, dans les cercles d'érudits. » *Les Évangiles*. Introduction.

Je n'ai pas l'intention d'intervenir dans ce procès. Qu'est-ce que la critique historique peut avoir à tirer de suppositions qui ne s'appuient sur aucun témoignage, sur aucun manuscrit, sur aucun fait nouveau ? Quel que soit le nombre des dissertations publiées sur cette matière, quelle que soit l'autorité de ceux qui les ont écrites, quelque imposant que soit l'appareil pédantesque dressé par ces auteurs toujours en travail d'hypothèses, il n'y a là que des apparences d'arguments. C'est un édifice monté sur des nuages à une hauteur prodigieuse, si l'on veut ; il ne lui manque qu'un soutien. Laissons donc là tous ces faux semblants de science et revenons aux écrits réels et aux faits positifs.

COMPARAISON DES ÉVANGILES ENTRE EUX

La nouvelle école exégétique divise les quatre évangiles en deux catégories, plaçant dans l'une les trois premiers, dans l'autre l'évangile de S. Jean. Elle a donné aux ouvrages de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc le nom de synoptiques. De toute ancienneté, les commentateurs, voulant établir une concordance entre les faits de la vie de Jésus racontés par les évangélistes, ont disposé en regard les uns des autres, sur quatre colonnes, les textes relatifs à un même épisode, présentant ainsi un tableau synoptique de tout ce qui s'y rapporte. Les deux premiers évangiles concordent assez étroitement ; S. Luc s'en rapproche beaucoup ; S. Jean diffère davantage. Mais, d'une part, il y a des dissemblances notables entre les trois premiers ; et d'autre part, le quatrième s'intercale assez facilement

dans la trame des autres. En adoptant ce vocable, les auteurs catholiques ont sans doute voulu simplement constater l'analogie plus grande qui existe entre les ouvrages de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc. Mais les écrivains néo-protestants ne l'entendent pas ainsi. Pour eux, le mot *synopse* représente le travail imaginaire dont nous venons de parler et qui aurait été fait vers la fin du premier siècle pour donner à ces trois évangiles leur forme définitive. Nous laisserons de côté cette appellation équivoque.

Trois évangiles émanent directement ou indirectement d'un apôtre, c'est-à-dire d'un témoin oculaire : Matthieu et Jean exposent ce qu'ils ont vu et entendu eux-mêmes; Marc tient de Pierre les choses qu'il rapporte. Tout autre est l'évangile de Luc. Il offre en grande partie le résultat des recherches d'un compilateur qui a colligé les écrits où divers auteurs avaient consigné les actes et les paroles de Jésus et les traditions répandues dans la société chrétienne : c'est un ouvrage de seconde main.

Maintenant, Luc a-t-il connu Marc et Matthieu? Cela est douteux; on comprendrait difficilement, dans cette hypothèse, qu'il eût rejeté de son livre l'adoration des mages (1), la fuite en Égypte (2), le massacre des innocents (3), le discours sur la montagne (4), le paiement du didrachme (5), les paraboles du serviteur impitoyable (6) et des ouvriers de la

(1) *Matth.*, 1-12.

(2) — II, 13-15.

(3) — II, 16-18.

(4) — V, VI, VII.

(5) — XVII, 23-26.

(6) — XVIII, 23-35.

dernière heure (1), etc., cités par S. Matthieu, ni les indications si précises de Marc sur les voyages de Jésus dans le nord de la Palestine (2), ni les épisodes que nous avons énumérés plus haut (3), sans parler de précieux détails sur la passion que l'un et l'autre ont notés et que son enquête ne lui avait pas révélés (4).

Matthieu, qui exposait des faits qu'il connaissait par lui-même, n'avait pas besoin de copier les manuscrits d'autres auteurs, mais s'il les avait lus, sa mémoire se serait sans doute réveillée et il n'aurait pas manqué de dire ce qu'il savait sur les sujets qu'il y trouvait traités et dont il avait négligé de parler.

Quant à Marc, il est probable qu'il aurait peu profité d'aucun des ouvrages parus, s'ils étaient tombés sous ses yeux. Il se bornait à relater ce qu'il avait appris de S. Pierre et ne se proposait pas de présenter le tableau complet de la vie de Jésus en puisant à d'autres sources. Peut-être, s'il l'a connu, s'est-il inspiré du plan suivi dans le premier des évangiles pour ordonner les récits qu'il avait, au dire de Papias, transcrits au hasard de ses entretiens avec le grand apôtre.

Nous avons donc, dans les livres de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Luc, trois versions d'une même histoire, écrites indépendamment l'une de l'autre et

(1) *Matth.*, xx, 1-16.

(2) *Marc.*, vii, viii.

(3) Page 161.

(4) Fuite de l'adjuvant au suaire : *Marc.*, xiv, 51, 52. — Repentir et mort de Judas : *Matth.*, xxvii, 3-10. — Lavement des mains : *Matth.*, xxvii, 24, 25. — Couronnement d'épines : *Matth.*, xxvii, 27-30; *Marc.*, xv, 16-19. — *Eli, Eli! lamma sabachthani* : *Matth.*, xxvii, 46, 49; *Marc.*, xv, 33-36. — Morts sortis des tombeaux : *Matth.*, xxvii, 52, 53.

en dehors de tout concert entre leurs auteurs : c'est ce qui explique leurs différences et leurs ressemblances.

S. Jean ne dit pas qu'il ait lu ces versions et il ne fait à leur existence aucune allusion. On ne peut s'empêcher cependant de penser qu'il ne les a pas ignorées et qu'il a même voulu les compléter. Car, d'une part, il insiste sur les voyages du Christ en Judée que les trois autres évangélistes laissent dans l'ombre, et presque tous les épisodes qu'il mentionne manquent dans ceux-ci et, d'autre part, il ne dit pas un mot de circonstances importantes qui sont très développées par S. Matthieu, par S. Marc et par S. Luc; ainsi pour ne citer qu'un exemple, tout en mettant en lumière de nombreux faits se rapportant à l'établissement de l'eucharistie, la veille de la mort du Christ, que ceux-ci n'ont point relatés, il ne décrit pas l'institution même de ce sacrement dont les autres parlent longuement.

Dans les quatre évangiles, le début de la vie publique du Christ est lié à l'exposé de la prédication de S. Jean-Baptiste (1). Ils se rencontrent tous à propos de la multiplication miraculeuse des cinq pains et des deux poissons (2). Enfin, avant la passion, l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem fournit un troisième synchronisme (3)

S. Luc a certainement écrit son évangile avant de

(1) *Matth.*, III, 1 et seq.; — *Marc.*, I, 1 et seq.; — *Luc.*, III, 1 et seq.; — *Joan.*, I, 15 et seq.

(2) *Matth.*, XIV, 13 et seq.; — *Marc.*, VI, 33 et seq.; — *Luc.*, IX, 10 et seq.; — *Joan.*, VI, 3 et seq.

(3) *Matth.*, XXI, 1 et seq.; — *Marc.*, XI, 1 et seq.; — *Luc.*, XIX, 22 et seq.; — *Jean.*, XII, 12 et seq.

composer les actes des apôtres; il l'affirme dans le préambule de ce dernier ouvrage (1) où le récit ne va pas plus loin que l'année 62. S. Marc, d'après le témoignage de Papias, tenait son évangile de S. Pierre, mort vers 67. Nous avons vu que celui de S. Jean a été rédigé à la fin du premier siècle. Quant à S. Matthieu, on n'a pas de données précises sur l'époque de la composition de l'ouvrage qui porte son nom; mais on peut conclure du texte cité par Eusèbe que Papias ne le considérait pas comme plus récent que l'évangile de S. Marc. Il est d'ailleurs infiniment vraisemblable que cet apôtre qui, ancien employé du fisc, était plus lettré que ses collègues, ait le premier songé à fixer par l'écriture le souvenir des paroles et des actions du Maître. Lenain de Tillemont, résumant toutes les recherches antérieures, datait ainsi les évangiles : S. Matthieu, vers l'an 36; S. Marc, de 43 à 49; S. Luc, vers l'an 58; S. Jean, vers l'an 96. L'on ne voit point qu'aucune objection fondée puisse être élevée contre cette chronologie (2).

CONCLUSION

Ainsi, après ce grand effort des réformateurs de l'exégèse, la situation demeure ce qu'elle était auparavant. Pour qui ne se contente pas d'hypothèses injustifiées, l'œuvre de la critique traditionnelle n'a pas été entamée. Quelle que soit la créance qu'on accorde au récit de la vie du fondateur du christianisme, il faut reconnaître que ce récit, tel que nous le possé-

(1) *Act.*, I, 1.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. I : S. Paul art. 6 et 8; S. Jean; S. Matthieu; — t. II, S. Marc; S. Luc.

dons, date du lendemain de sa mort, et que la foi et l'organisation de l'Église étaient fixées dès le milieu du premier siècle.

Quant à cette créance elle-même, je l'ai dès le début écartée de la discussion, parcequ'elle sous-entend un parti pris sur des principes qui ne sont pas du ressort de l'érudition et spécialement sur la possibilité du miracle. « Si le miracle est une réalité, dit M. Renan, mon livre n'est qu'un tissu d'erreurs (1). » La solution de la question dépend de l'idée qu'on se fait de Dieu. Elle est du domaine de la métaphysique.

Dieu est-il un être impersonnel, abstrait, idéal suprême, âme du monde, force nécessaire, l'absolu, tout... peut-être rien ? Alors, il n'a que faire des prières de l'homme qu'il ne saurait exaucer ; il n'aura pas d'action sur les lois immuables de la nature, il n'opérera pas de miracles.

Est-il au contraire un être personnel : intelligence infinie, volonté toute puissante et libre ? Alors, il sera le maître des lois de la nature, rien ne l'empêchera d'intervenir dans les destinées du monde et des hommes, il écoutera nos prières, il pourra faire des miracles. Ce sera le Dieu de la Bible, le Dieu vivant. *Omnia quæcumque voluit, fecit* (2).

Il faut avant tout se prononcer sur ce dilemme.

(1) Renan. *Vie de Jésus*. Préface de la treizième édition

(2) Ps. cxiii, 2^e partie, 3.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

UN NOUVEAU SYSTÈME D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

CHAPITRE PREMIER

La Querelle de la circoncision

Nouveau tableau des premiers temps de l'Église.....	7
Où sont les preuves de ce système?.....	9
Affaire de la circoncision.....	10
— — d'après S. Luc.....	11
— — d'après S. Paul.....	14
Comparaison des deux versions.....	15
Suites de l'affaire de la circoncision : à Antioche.....	18
— — .. .en Galatie.....	20
Épîtres de S. Jude et de S. Jacques.....	22
Méthode de la nouvelle école exégétique.....	29

CHAPITRE II

Les Actes des apôtres

Date de cet ouvrage d'après les nouveaux exégètes.....	33
Les <i>Actes</i> sont-ils un factum ou une chronique?.....	34
Principaux faits qui y sont racontés.....	40
Date résultant du récit de S. Luc.....	47

DEUXIÈME PARTIE

L'APOSTOLAT DE LA GENTILITÉ

CHAPITRE PREMIER

L'enseignement de S. Paul, d'après les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains

Épîtres de S. Paul dont l'authenticité ne soulève aucune objection.....	55
---	----

Doctrine de ces épîtres.....	57
Sous-entendus de ces épîtres.....	62
Organisation et discipline des églises d'après ces épîtres...	64
La personne de l'apôtre.....	69
Y a-t-il eu une légende du Christ?.....	72
La croix.....	75
Double caractère de la prédication évangélique.....	76

CHAPITRE II

L'Évangile de S. Luc

Rôle naturel de Jésus.....	79
Rôle surnaturel de Jésus, Fils de Dieu et Sauveur.....	85
Miracles de Jésus.....	90
Puissance et humiliation du Christ.....	96
Partie surnaturelle des <i>Actes des apôtres</i>	99
Prophétie de la destruction de la ville et du temple de Jérusalem.....	101
Date de l' <i>Évangile</i> de S. Luc et des <i>Actes des apôtres</i> ...	105

CHAPITRE III

Suite des Épîtres de S. Paul

Épîtres regardées comme probables.....	107
1. <i>Aux Thessaloniens</i>	108
2. <i>Aux Philippiens</i>	112
3. <i>Aux Colossiens</i>	115
4. <i>A Philémon</i>	119
Épître prétendue douteuse : <i>Aux Ephésiens</i>	120
Épître qu'on aurait à tort attribuée à S. Paul : <i>Aux Hébreux</i>	125
Épîtres arguées de faux : <i>A Tite et à Timothée</i>	131
Conclusion.....	142

TROISIÈME PARTIE

L'APOSTOLAT DE LA CIRCONCISION

CHAPITRE PREMIER

S. Pierre

Première épître.....	147
Deuxième épître.....	154
<i>Évangile</i> de S. Marc.....	158

CHAPITRE II

Les Frères du Seigneur

S. Jacques.....	163
S. Jude.....	166
Récapitulation.....	169

QUATRIÈME PARTIE

S. JEAN. — LES QUATRE ÉVANGILES

CHAPITRE PREMIER

L'Apocalypse

Date de l' <i>Apocalypse</i> d'après M. Renan.....	177
Exposé de la doctrine chrétienne d'après l' <i>Apocalypse</i>	178
Conséquence de l'adoption de la date indiquée par M. Renan.....	181
Discussion de la date de l' <i>Apocalypse</i>	183
1 ^o Méthode à suivre.....	183
2 ^o Motifs tirés des allusions à Jérusalem, au temple et au culte juifs.....	184
3 ^o L' <i>Apocalypse</i> est-elle un pamphlet judéo-chrétien?..	186
La vraie date de l' <i>Apocalypse</i>	189
1 ^o Preuves intrinsèques.....	189
2 ^o Témoignage de S. Irénée.....	192

CHAPITRE II

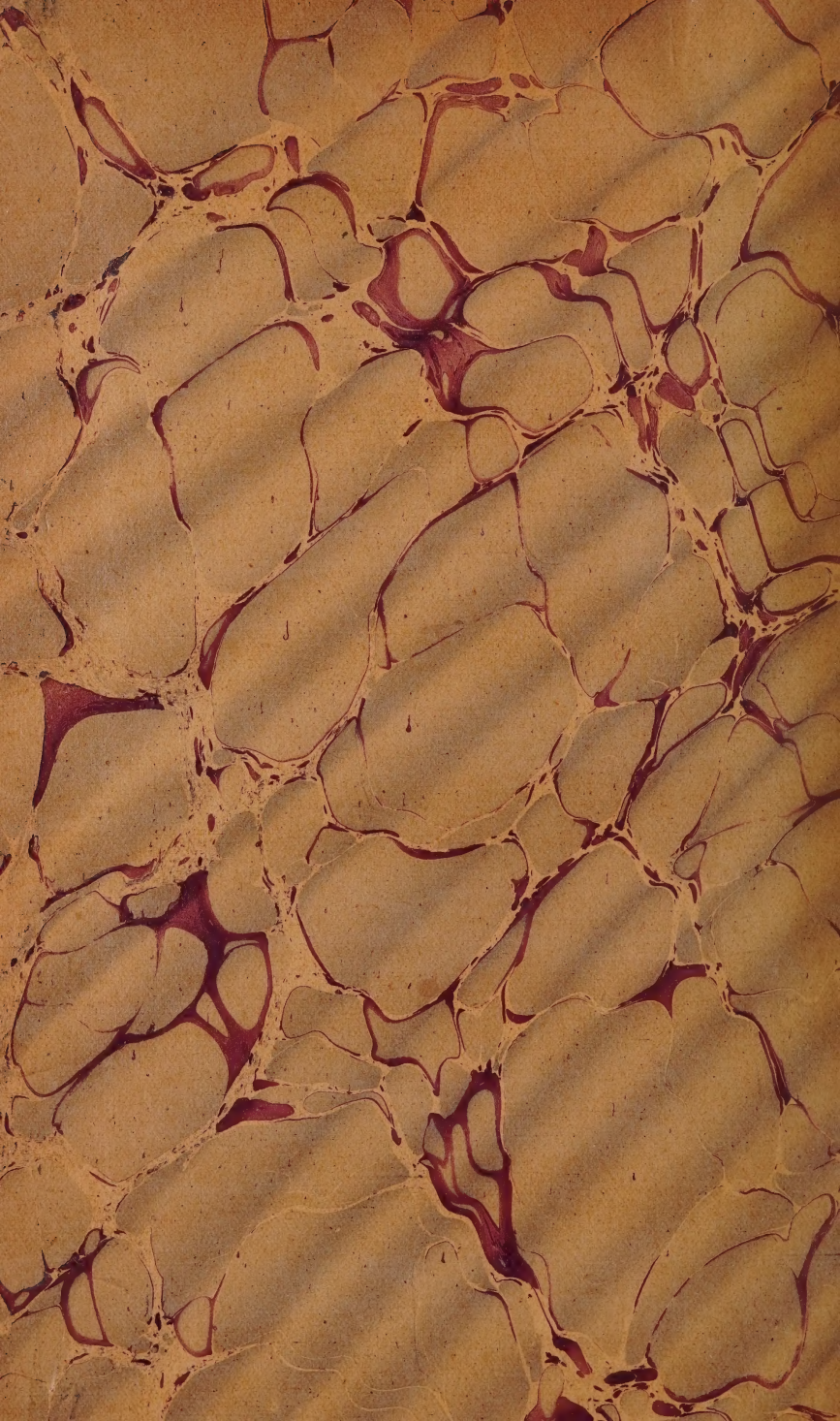
Épîtres et Évangile de S. Jean

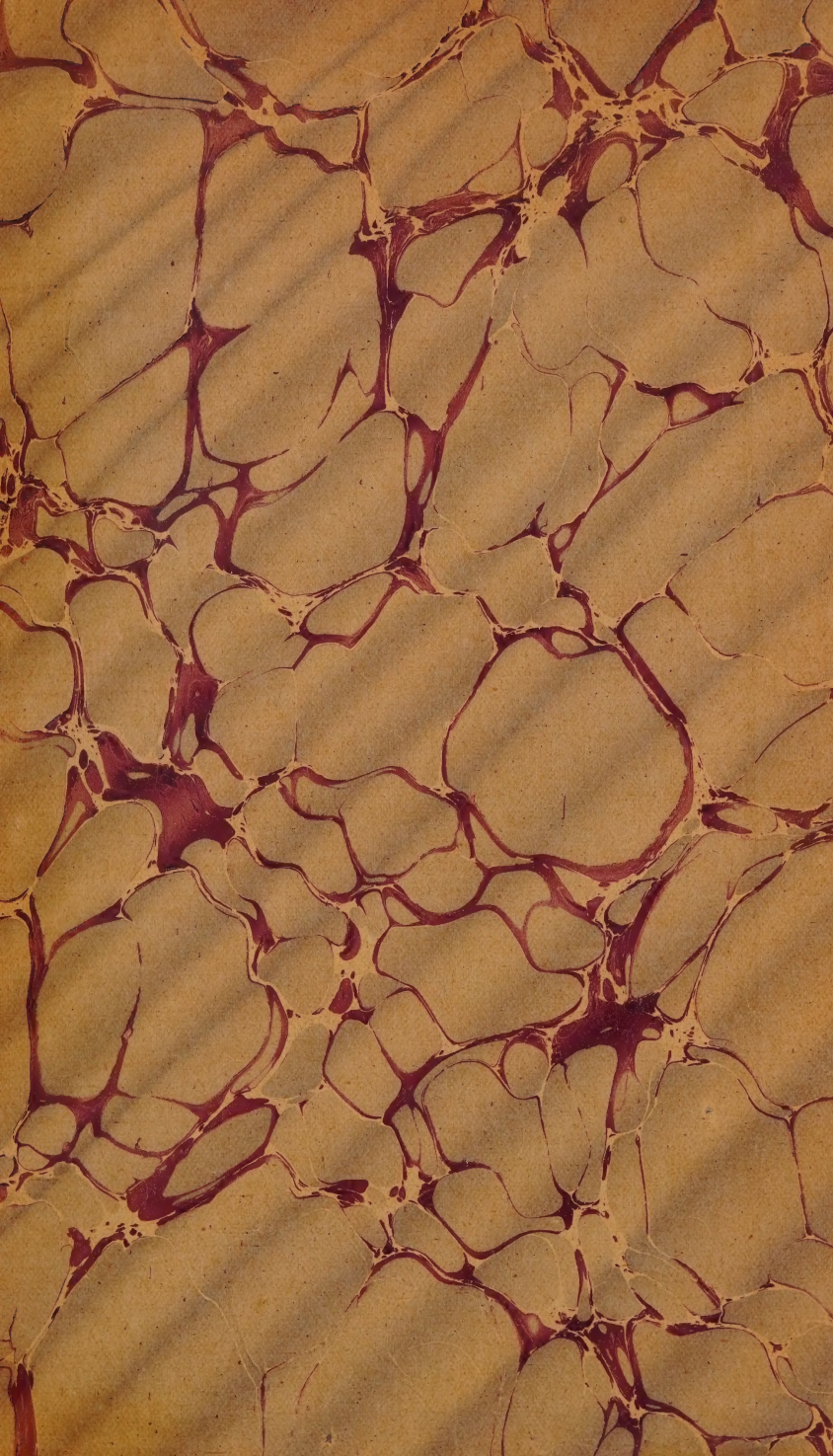
Objections contre l'attribution de ces écrits à S. Jean.....	195
Le prêtre Jean.....	200
S. Jean, seul auteur possible des épîtres et de l'évangile..	202

CHAPITRE III

Les quatre Évangiles

S. Matthieu.....	207
Théories nouvelles sur la composition des évangiles.....	208
Comparaison des évangiles entre eux.....	210
CONCLUSION.....	214

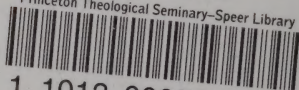




BS2332.D45

Authenticite et date des livres du

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00052 5016